

Du portage au péage

Le rôle des cols transalpins dans l'histoire du Valais celtique

Par Denis van Berchem, Genève/Bâle

Les trouvailles faites en 1953 dans la tombe désormais fameuse de Vix, au pied du Mont Lassois, ont donné un nouvel élan au débat sur les routes du commerce en Gaule avant la conquête romaine. A leur sujet, M. René Joffroy, l'heureux auteur de la découverte¹, et M. Jérôme Carcopino, dans un article remarqué de la Revue des Deux Mondes², ont opportunément évoqué le trafic de l'étain, qui seul peut expliquer la présence, à une date aussi haute et dans une contrée encore barbare, de ces témoins exceptionnels de l'art méditerranéen de la fin du VI^e siècle. Originaire de Bretagne ou d'Armorique, l'étain, précieux parce qu'il entrait dans la composition du bronze, était transporté par la Seine ou par la Loire jusqu'au «seuil de Bourgogne» dont il enrichissait au passage les habitants. Au delà de la Côte d'Or, par quelle route gagnait-il les ateliers d'Italie et de Grèce auxquels il était destiné? Par la Saône, le Rhône et Marseille, comme le veut M. Carcopino? Par le Jura, le plateau suisse et les cols transalpins, comme le propose M. Joffroy? Les réponses divergent selon que leurs auteurs attribuent plus de crédit aux données des textes ou à celles de l'archéologie. S'il ne s'agissait que de l'énorme cratère de bronze, qui dut franchir en sens inverse les mêmes étapes que l'étain brut, ses dimensions et son poids inclineraient à donner la préférence à la voie fluviale sur les sentiers des Alpes. Mais à qui envisage le mouvement commercial dans son ensemble, chacune des deux thèses en présence apparaîtra contestable, dans la mesure où leurs tenants, pour faire accepter la voie de leur choix, refusent toute importance à l'autre.

Et puisque c'est le trafic transalpin qui nous intéresse plus particulièrement, éliminons d'emblée un préjugé: on aurait tort de croire que la chaîne des Alpes ait jamais été considérée comme un obstacle infranchissable. L'utilisation des principaux cols, dès l'âge du bronze, est établie par les trouvailles faites sur leurs deux versants³. La montagne faisait peur aux anciens, mais l'amour du gain l'emportait sur cette peur. Il n'est pas d'obstacle naturel qui tienne devant les exigences du trafic⁴. Le «business» venait à bout d'une autre difficulté invoquée

¹ *La tombe de Vix (Côte d'Or)*, Fondation E. Piot, Monuments et Mémoires XLVIII 1 (Paris 1954).

² 1955, 208. 412. 627.

³ M. Dellenbach, *La conquête du massif alpin et de ses abords par les populations préhistoriques* (Grenoble 1935) 109.

⁴ L. Febvre, *La terre et l'évolution humaine* (L'évolution de l'humanité IV [Paris 1922]) 403. Voir l'introduction donnée par le même auteur à l'ouvrage de V. Chomel et J. Ebersolt, *Cinq siècles de circulation internationale vue de Jougue* (Paris 1951) 11.

pour nier la possibilité d'échanges commerciaux le long des deux voies opposées ici l'une à l'autre : les dispositions hostiles des habitants à l'égard des marchands. L'expérience enseignait rapidement aux peuples intéressés les limites à observer dans leurs sévices ou dans leurs prélèvements ; une convention devait s'établir en quelque sorte automatiquement. Le texte de César, qu'on cite à ce propos⁵, atteste l'existence d'un trafic, en même temps que ses servitudes.

Une tradition, recueillie par Posidonius, et qui n'est peut-être pas antérieure au II^e siècle av. J.-C., voulait qu'Hercule, à son retour d'Espagne, se fût attardé en Gaule, où il aurait fondé Alésia, et eût ensuite traversé les Alpes, en y frayant une route ouverte après lui aux gens à pied et aux colonnes de sommiers⁶. Ce n'est pas là une « histoire marseillaise », comme le suggère avec malice M. Carcopino⁷, puisque, quel qu'ait été son tracé⁸, la route d'Hercule et la circulation qu'elle canalisait évitaient le territoire de la cité phocéenne. Cette tradition montre qu'aux yeux des anciens, le trafic transalpin remontait aux origines mythiques de la civilisation. Nous pouvons être certains qu'au temps où ils dominaient l'Italie du Nord, les Etrusques n'auraient pas été demander à Marseille, leur ennemie, l'étain dont ils avaient besoin pour couler leurs admirables bronzes, alors qu'ils pouvaient l'obtenir directement des Celtes, leurs voisins ; et que ces mêmes Celtes, après avoir remplacé les Etrusques dans la plaine du Pô, ne se seront pas davantage interdit l'usage des cols qui leur avaient livré passage, et grâce auxquels ils entretenaient d'étroites relations avec les nations sœurs laissées de l'autre côté des Alpes.

Les faits que nous venons d'évoquer débordent largement les limites de notre sujet. Néanmoins il est bon de les avoir présents à l'esprit, au moment d'aborder l'examen des conditions propres au Valais.

1. *Le relief et les routes*

Le Valais est un canton resserré entre la chaîne des Alpes bernoises, au nord, des Alpes valaisannes, au sud. On n'y entre et on n'en sort que par des cols relativement élevés, sauf au nord-ouest où le Rhône, qui le parcourt dans toute sa longueur, débouche dans le Lac Léman, après avoir franchi la cluse de Saint-Maurice d'Agaune. Le Valais donne passage à deux routes principales : celle du Grand St-Bernard, qui conduit à la Vallée d'Aoste, autre canton fermé, où le défilé de Bard, à son extrémité orientale, correspond à ce qu'est Agaune pour le Valais ; celle du Simplon, qui unit la haute vallée du Rhône au Val d'Ossola. Le voyageur qui a franchi en sens inverse le Simplon ou l'un des petits cols parallèles (Albrun, Griess) peut descendre le Rhône et rejoindre, à Martigny, la route du Grand St-Bernard, ou le remonter et gagner, par le Grimsel, la vallée de l'Aar et le plateau suisse.

⁵ BG III 1, chez R. Dion, *Le problème des Cassitérides* (Latomus XI [1952]) 306.

⁶ Diod. Sic. IV 19. Cf. Preller-Robert, *Griech. Myth.* II 482.

⁷ Op. cit. 638.

⁸ C. Jullian, *Hist. de la Gaule* I 46, note 8.

C'est une opinion trop répandue que le Simplon n'a commencé d'être utilisé, concurremment avec le Grand St-Bernard, qu'à partir du XIII^e siècle⁹. La prépondérance du Grand St-Bernard, au haut moyen âge, lui vint de la route qu'y traça l'empereur Claude. On ne saurait exagérer l'importance historique de cette route. Mentionnée fréquemment au temps de l'Empire romain, elle explique nombre de faits ultérieurs, tels le choix de Pavie comme capitale des rois lombards, ou les dispositions du projet de partage conçu par Charlemagne en faveur de ses trois fils. Mais avant l'ouverture de cette route, il n'est pas douteux que le Simplon ait été pratiqué aussi bien, sans doute, que plusieurs autres cols moins connus. Son utilisation n'est pas seulement prouvée par des trouvailles archéologiques¹⁰; elle résulte surtout du fait que les Ubères, qui occupent, au moment de la conquête romaine, la région de Brigue, appartiennent à la nation des Lépointiens, établie sur le versant méridional des Alpes, dans les vallées qui convergent vers le Lac Majeur¹¹.

L'effacement prolongé du Simplon au profit du Grand St-Bernard ne doit pas surprendre. A notre époque de circulation automobile, l'existence d'une bonne route draine le trafic. Mais avant l'invention du moteur, avant le développement du réseau routier qui en est résulté, nombre de cols, aujourd'hui abandonnés aux seuls excursionnistes, étaient couramment utilisés. Au moyen âge, les habitants du Valais communiquaient par de multiples points de passage avec ceux des vallées de l'Aar ou de la Doire Baltée.

Le Grand St-Bernard et le Simplon appartiennent à un même système; pour qui va d'Italie sur le Rhin ou en direction de la Manche, ils sont interchangeables. Avant la conquête romaine, la Vallée d'Aoste était aux mains des Salasses, dont la réputation parmi les voyageurs était mauvaise. Avec le Grand St-Bernard, ils détenaient aussi le Petit St-Bernard, par où l'on accédait à l'Isère et au Rhône. Il est permis de penser que la crainte qu'ils inspiraient détournait fréquemment les marchands de leur territoire. Le Simplon s'offrait alors comme une voie de rechange; il bénéficiait des entraves mises par les Salasses à la libre circulation dans leur vallée.

La concurrence entre le Simplon et le Grand St-Bernard est une des constantes de l'histoire du Valais. Ses effets, à partir du XIII^e siècle et jusqu'à nos jours, sont bien connus. Notre propos est d'en montrer le rôle à l'époque où les Romains commencent de s'intéresser à ce pays.

2. La confédération valaisanne

Au I^{er} siècle av. J.-C., quatre petits peuples, les Nantuates, les Véragres, les Sédunois et les Ubères, se partagent la vallée, du Lac Léman au glacier du Rhône.

⁹ A. Schulte, *Gesch. des mitteltalt. Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien* I (Leipzig 1900) 44; F. Staehelin, *Die Schweiz in röm. Zeit*, 3e éd. (Bâle 1948) 376.

¹⁰ M. R. Sauter, *Préhistoire du Valais* (Vallesia V [1950]) 54; inscription de Vogogna, *CIL* V 6649.

¹¹ Plin. *NH* III 135. Nous vérifions, sur ce point de la carte, l'assertion de Polybe (II 16) sur la parenté des peuples répartis de chaque côté des Alpes.

Les trois premiers sont nommés par César, les Ubères figurent avec les trois autres dans l'inscription de la Turbie. Tous les quatre constituent encore au début de la période romaine une confédération attestée, sous le nom de *civitates IIII Vallis Poeninae*, par plusieurs inscriptions¹².

Le nom des Nantuates, dérivé de *nant*, «val», est l'équivalent exact du moderne «Valaisans»; il donne à penser que les habitants de la vallée, à l'exception des Ubères, qui sont des Lépointiens, ont constitué d'abord une seule nation, morcelée au cours des âges en plusieurs unités, mais que liaient encore à l'époque historique des institutions communes. Cette suggestion, que nous avons reprise à C. Jullian, est aujourd'hui confirmée par le rôle de centre fédéral qu'a manifestement joué le chef-lieu des Nantuates, *Tarnaiiae* (Massongex)¹³.

Mais si trois de ces peuples sont issus d'un même tronc, si, tous les quatre, ils ont même culture, même mode de vie, pourquoi se sont-ils divisés? La raison en est, croyons-nous, dans la place qu'ils occupent sur le tracé des routes transalpines. A la partie inférieure de la vallée, les Nantuates connaissent à la fois le trafic du Grand St-Bernard et celui qui, du Simplon, emprunte l'axe du Rhône. Les Vêragres, dont le chef-lieu est *Octodurus* (Martigny), sont intéressés au seul Grand St-Bernard; ils voient avec les Salasses, dont ils ont peut-être contracté les mauvaises habitudes. Les Sédunois, autour de Sion, ne sont intéressés qu'au Simplon, comme les Ubères, qui leur font suite. Mais ces derniers sont avantagés par rapport aux Sédunois puisque, détenant le col, ils en contrôlent les deux débouchés, vers Sion et vers l'Aar. Ainsi tous ces peuples profitent-ils du trafic transalpin. Mais, parce qu'ils occupent des portions différentes du territoire, ils subissent aussi différemment les fluctuations du mouvement commercial¹⁴. Il saute aux yeux que Vêragres et Salasses ont des intérêts communs, qui s'opposent à ceux des Sédunois et des Ubères. A cet égard, les Nantuates ont la position la plus enviable, et c'est à quoi sans doute ils doivent d'avoir conservé le premier rang parmi les autres.

Il est temps de préciser la nature des revenus que ces peuples tiraient du trafic transalpin. Pour nous en donner une première idée, il suffirait de noter ceux que les habitants de la même vallée percevaient à la fin du moyen âge, soit à une époque caractérisée, comme l'époque celtique, par le morcellement politique et par la médiocrité des cheminements. Dans l'évêché de Sion, au XIII^e et au XIV^e siècle, les documents contemporains révèlent l'existence de trois principales sources de profit¹⁵: le droit d'escorte, réservé à l'évêque; les péages, inféodés le plus souvent

¹² Textes et inscriptions dans Howald-Meyer, *Die röm. Schweiz*, 36. 70. 195sq.; cf. Staehelin³ 86. 126.

¹³ Jullian VI 508, note 4; cf. Rev. hist. vaudoise LII (1944) 175.

¹⁴ Strabon (IV 6, 6) ne connaît dans le Valais que les Vêragres et les Nantuates; comme il le nomme aussitôt après le Lac Léman, il est visible qu'il suit l'itinéraire du Grand St-Bernard.

¹⁵ La meilleure étude sur le commerce de transit et l'organisation des routes en Valais à la fin du moyen âge demeure celle de Victor van Berchem, *Guichard Tavel, évêque de Sion. Etude sur le Valais au XIV^e siècle* (Jahrb. für schweiz. Geschichte XXIV [1899]) 121sq. 319

aux entrepreneurs chargés de l'entretien des routes et des ponts; le transport des marchandises ou portage. Le portage, tout particulièrement, procurait aux gens du pays un gain si considérable, qu'ils s'efforçaient d'en obtenir le monopole. De nombreux actes réglementent le droit de transport, en le répartissant entre communes et quartiers voisins. Le portage à dos de mulet sur les chemins de montagne est si ancré dans la tradition du pays qu'aujourd'hui encore les habitants de certaines vallées touristiques sont hostiles à la construction de routes pour automobiles, qui les priveraient d'un de leurs revenus.

On découvrirait, dans toute l'Europe féodale, les mêmes droits et redevances. Le Chablais savoyard, entre autres, ne se distingue pas, à cet égard, de l'évêché de Sion. Mais ce que nous prétendons démontrer ici, c'est qu'ils se retrouvent, à peu de choses près semblables, dans le monde antique.

a) Le droit d'escorte

L'Égypte gréco-romaine connu, sous le nom d'*ἐρημοφυλακία*, une taxe perçue pour l'entretien d'une police, chargée d'accompagner les caravanes dans le désert. Cette institution reparaît chez les peuples arabes, au temps des Croisades, et l'on a été jusqu'à soutenir que le droit correspondant, observé en Europe au même moment, aurait été un emprunt des Croisés à l'Orient¹⁶. Mais l'escorte est une nécessité qui s'est imposée spontanément partout et à toutes les époques où le pouvoir n'était pas en mesure d'assurer par d'autres moyens la sécurité de la circulation. Dans les Alpes, les indigènes assumaient eux-mêmes la garde des voyageurs. Le fragment du *De mirabilibus auscultationibus*, qui nous l'apprend¹⁷, se rattache à la tradition du passage d'Hercule en Gaule, et reflète vraisemblablement la même source, antérieure à la conquête romaine. Peu importe, ici, l'identification de la route d'Hercule; nous n'avons, en effet, aucun scrupule à étendre à l'ensemble des cols fréquentés à l'époque celtique, l'usage établi par ce texte avec toute la clarté désirable.

b) Les péages

Il faut citer à cette place la phrase du *De bello Gallico* (III 1), à laquelle nous avons déjà fait allusion, et où César justifie l'envoi d'une légion dans le Valais, en 57 av. J.-C. : *causa mittendi fuit quod iter per Alpes, quo magno cum periculo magnisque cum portoriis mercatores ire consueverant, patefieri volebat*. On ne se trompera guère en admettant qu'il existait autant de *portoria* que de petits peuples établis

à 324. Dans Rev. suisse d'hist. I (1951) 545, M. C. Daviso, qui ignore le mémoire précité, apporte quelques renseignements complémentaires.

¹⁶ L. Fiesel, *Geleitszölle im griech-röm. Aegypten und im german.-roman. Abendland* (Gött. Nachr., Phil.-Hist. Kl. 1925, 1) 107.

¹⁷ Ps. Arist., *De mir. ausc.* (Didot IV 88): 'Εκ τῆς Ἰταλίας φασιν ἕως τῆς Κελτικῆς καὶ Κελτολιγύων καὶ Ἰβήρων εἶναι τινα ὁδὸν Ἡράκλειαν καλουμένην, δι' ἧς εἰάν τις Ἕλληνα, εἰάν τ' ἐγχωρίος τις πορεύηται, τηρεῖσθαι ὑπὸ τῶν παροικούντων, ὥπως μηδὲν ἀδικηθῇ· τὴν γὰρ ζημίαν ἐκτείνει καθ' ὅδ' ἂν γένηται τὸ ἀδίκημα.

sur l'itinéraire des marchands. Le péage d'Agaune, mentionné par plusieurs inscriptions d'époque impériale¹⁸, remonte à coup sûr au temps de l'indépendance, comme la plupart des stations de la *Quadragesima Galliarum*.

c) Le portage

Nous avons constaté qu'en Valais, au moyen âge et jusque dans les temps modernes, la population a toujours prétendu exercer à elle seule le droit de transporter des marchandises. Nous pourrions donc avancer sans autre que les quatre petits peuples qui s'y trouvaient à l'époque celtique ne devaient pas tolérer le passage de porteurs étrangers à travers leur territoire. Mais cette déduction par analogie n'entraînerait pas nécessairement la conviction, si nous ne la doublions d'une affirmation d'une portée plus générale: partout où, dans l'antiquité, on découvre l'existence d'un péage, on est en droit de penser que ce péage a remplacé un portage.

L'institution romaine du *portorium* a fait l'objet de nombreuses études, dont quelques-unes toutes récentes¹⁹. Sur son origine, il y a désaccord. Pour Mommsen²⁰ et pour Cagnat²¹, le *portorium* était perçu en vertu d'un droit patrimonial sur l'*ager publicus*; il aurait frappé d'abord les marchandises débarquées dans le port d'Ostie, et cette circonstance rendrait compte du nom qu'il garda, alors même qu'il avait cessé d'être une taxe exclusivement portuaire. S. J. De Laet a réfuté cette opinion avec des arguments inspirés par le bon sens²², mais l'explication qu'il a substituée à celle de Mommsen ne saurait nous satisfaire entièrement; car, selon lui, le *portorium*, droit régalien, fut perçu par Rome à l'imitation des cités grecques, qui connaissaient de longue date des impôts similaires. Ainsi la difficulté est-elle escamotée, le problème reporté sur le monde hellénique, délégué à d'autres spécialistes. Et c'est d'autant plus dommage que, précisément, l'étude du *portorium* romain, l'analyse du mot aussi bien que de l'institution, permettent de saisir les traits originaux d'un impôt commun à tout le monde antique.

Commençons par l'analyse du mot. La relation de *portorium* <**portitorium*> avec *porta*, *portus* est évidente, mais c'est *portitor* qui retiendra d'abord notre attention. Le sens le plus anciennement attesté, chez Plaute²³, chez Térence²⁴ et dans des inscriptions de l'époque républicaine²⁵, est celui de préposé au paiement du *portorium*, «douanier». Plus tard, chez les poètes de l'époque d'Auguste, *por-*

¹⁸ P. Collart, *Inscriptions latines de St-Maurice et du Bas-Valais* (Zschr. für schweiz. Archäol. u. Kunstgesch. III [1941]) 8.

¹⁹ Parmi les anciennes, citons celle de R. Cagnat, *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains* (Paris 1882); les plus récentes sont celles de S. J. De Laet, *Portorium, étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire* (Bruges 1949) et de F. Vittinghoff, dans Pauly-Wissowa, RE XXII 346.

²⁰ *Röm. Staatsrecht* II³, 434, note 3; 440, notes 2. 4.

²¹ Op. cit. VII.

²² Op. cit. 50.

²³ *Asin.* I 13, 7; *Men.* I 2, 117; *Trin.* III 3, 794; IV 4, 1107.

²⁴ *Phorm.* I 2, 100; cf. Donat. ad loc., et Non. 24.

²⁵ CIL V 703. 792; E. Pais, Suppl. ital. 1166 (*portor*).

titor est le passeur, le batelier²⁶. Ce mot, qui produisait peut-être à cette date un effet d'archaïsme, est presque toujours appliqué à Charon, le nocher des Enfers.

Les deux sens de *portitor* étant, à première vue, assez éloignés l'un de l'autre, les linguistes se sont efforcés de leur attribuer à chacun une origine différente. Voici comment L. Havet se représentait les choses : « Le latin a eu trois mots *portus*. L'un, *portus*, -*ūs*, est parent de l'anglais *firth* et du scandinave *fjord*; il signifie proprement un havre. Un autre, qui s'est perdu et qui était parent d'*Ox-ford* et de *Schwein-furt*, en même temps que de *porta*, de *πόρος* et de *πορθμός*, a laissé un dérivé *portitor*, le passeur. Charon est le *portitor* des âmes, le béliér est le *portitor* de Phrixus et d'Hellé. Le troisième s'est perdu aussi : c'était un **portus*, -*i*, signifiant « cargaison » et copié du grec *φόρτος*; de celui-là vient l'autre mot *portitor*, le préposé aux marchandises, le douanier, ainsi que son dérivé *portorium*, pour **portitorium*, la douane »²⁷. A. Walde ne veut connaître qu'un seul mot de base, sous ses deux formes : *porta*, *portus*, avec de nombreux dérivés, mais, pour *portitor*, il retient l'hypothèse de Havet : « Von *portitor*, Seelengeleiter, Charon (wohl als 'Schiffer' zu einem **portus*, -*ūs*, das Überführen, Furt) und *portitor*, Träger (von *portare* nach Art primärer Verba gebildet) ist verschieden *portitor*, Marktmeister, Zolleinnehmer, das nicht als 'Hafenbegeher', sondern wohl als Ableitung von gr. *φόρτος*, Fracht, aufzufassen ist. »²⁸ J. B. Hofmann, lui, a rejeté l'explication de Havet (« unrichtig Havet »); les emplois de *portitor* se seraient différenciés progressivement pour aboutir, sous l'influence de *portorium*, à *portitor*, douanier; sous l'influence du grec *πορθμεύς*, à *portitor*, passeur; sous l'influence enfin de *portare*, à *portitor*, porteur, qui est tardif²⁹. A. Ernout et A. Meillet n'admettent aussi qu'un seul mot *portus* ou *porta*, dont les deux formes se seraient spécialisées, *porta* s'identifiant avec notre « porte », *portus* signifiant d'abord « passage », puis « port ». Selon eux, les deux sens de *portitor* se rattacheraient aux sens successifs de *portus*; *portitor*, passeur, dériverait de *portus*, passage, et *portitor*, douanier, de *portus*, port³⁰.

Que dire de ces généalogies sémantiques, sinon que leur complexité inspire le doute ? Il suffit d'analyser l'institution pour comprendre les acceptions successives qu'a prises, avec le temps, un mot unique à l'origine. Mais puisque nous opérons sur un mot latin, c'est à Rome, et aux débuts de l'histoire romaine, qu'il faut nous reporter. Le développement de la ville, on le sait, fut déterminé par l'existence d'un gué sur le Tibre, et d'un marché sur la rive gauche, au point de rencontre des cheminements parallèles ou perpendiculaires au fleuve. Le passage d'une rive à l'autre du Tibre exigeait les services rétribués d'un passeur, *portitor*. Lorsque les Romains occupèrent le Janicule, sur la rive droite, ils s'assurèrent l'exclusivité de ce transport, et du salaire qui revenait à ceux qui l'exploitaient, le *portorium*.

²⁶ Virg. *Georg.* IV 502; *Aen.* VI 298. 326; Prop. IV 11, 7, etc.; cf. Sen. *Benef.* VI 18.

²⁷ Mém. Soc. ling. VI (1889) 239.

²⁸ Lat. *Etym. Wörterbuch*² (1910) 602.

²⁹ Dans la 3e édition de l'ouvrage d'A. Walde (1954) 344.

³⁰ *Dict. étym. de la langue latine*, 2e éd. (1939) 794.

La tradition attribuait au même roi, Ancus Martius, l'annexion du Janicule et le lancement d'un pont de bois, le *Pons Sublicius*³¹. Cette construction, en éliminant la rupture de charge que nécessitait le passage du fleuve à gué, signifiait, pour le voyageur ou le commerçant, une économie, mais pour la population locale, un manque à gagner. L'autorité responsable de l'ouvrage était donc en droit de réclamer, de ceux qui en usaient, une somme équivalente à celle qu'ils eussent payée pour se faire transporter. Ainsi le *portorium* subsistait, le *portitor* aussi; mais l'un et l'autre avaient changé de caractère, le *portorium* étant désormais un droit de passage, le *portitor*, le fonctionnaire qui l'encaissait.

Nous ne trouvons plus trace, à l'époque historique, d'un *portorium* qui eût été payé à Rome pour le franchissement du Tibre. Mais si nous passons en revue les *portoria* dûment attestés du monde romain, nous nous apercevons que partout, ou presque partout, ces fameux droits appelés si improprement droits de douane étaient acquittés à des endroits où, antérieurement, un portage s'était imposé. La chose n'est pas moins évidente pour les *portoria* perçus dans les ports, où l'aménagement de quais, permettant aux navires d'accoster, réduisait au minimum les opérations de déchargement³², que pour les *portoria* terrestres. Dans la circonscription de la *Quadragesima Galliarum*, par exemple, les stations se trouvaient sur les deux versants des Alpes, au point de la route où, avant l'établissement d'une chaussée carrossable, on engageait ou licenciait des colonnes de porteurs; ou encore dans les ports lacustres et fluviaux, et aux ponts jetés sur les rivières. A St-Maurice d'Agaune, la route provenant du Grand St-Bernard ne franchissait pas le Rhône, puisqu'elle se maintenait sur la rive gauche jusqu'à Massongex. Mais elle n'en était pas moins interrompue par le rocher qui barre la vallée à cette place. La version anonyme du martyre de la Légion Thébaine décrit l'état des lieux comme suit: *quo in loco ita vastis rupibus Rhodani fluminis cursus arctatur ut, commeandi facultate subtracta, constratis pontibus viam fieri itineris necessitas imperaret*³³. De nos jours encore, la route est soutenue par une arche, au flanc de la paroi qui surplombe le fleuve. Avant la construction de ces ouvrages d'art, il fallait bien que les ballots de marchandises fussent portés, d'une façon ou d'une autre, par delà l'obstacle.

³¹ Liv. I 33.

³² M. P. Collart a bien voulu noter, à notre intention, un usage observé par lui dans le port de Salonique; cet exemple moderne montre comment les droits portuaires et, par analogie, tous les impôts de passage ont pris naissance dans l'antiquité: «Vers 1928, le port de Salonique ayant été pourvu de quais, les services des bateliers devinrent inutiles pour le débarquement des passagers. On continua néanmoins quelque temps encore à y avoir recours, pour ne pas priver cette estimable corporation d'un revenu auquel elle tenait. D'abord, les passagers furent comme auparavant débarqués au large, le vapeur les suivant pour venir accoster. Un peu plus tard, les passagers furent débarqués après l'accostage, non du côté du quai mais sur l'autre bord, de façon à être contraints d'utiliser les barques. Plus tard encore, les passagers furent autorisés à sortir par la passerelle, mais en acquittant une taxe pour la barque qu'ils ne prenaient plus. Il fallut encore de longues négociations pour qu'ils obtinssent enfin la libre pratique.»

³³ *Acta sanct.* sept. VI 345. Cf. D. van Berchem, *Le martyre de la Légion Thébaine* (Bâle 1956) 7.

Ainsi le *portorium* apparaît-il comme la contre-partie, en espèces ou en nature, d'un avantage matériel offert par l'Etat aux voyageurs, sous la forme d'un port, d'une route ou d'un pont³⁴. L'origine que nous venons de lui découvrir rend compte non seulement des divers sens du mot *portitor*, mais aussi des singularités de l'institution. L'assimilation abusive du *portorium* romain à un régime douanier moderne est cause qu'on s'étonne de ne pas trouver les bureaux de perception aux limites administratives des provinces, mais de préférence sur des lignes naturelles, chaînes de montagne ou cours d'eau; ou encore de rencontrer plusieurs bureaux de suite sur un même itinéraire. Il est, en effet, contraire à nos habitudes de taxer plusieurs fois une marchandise à l'intérieur d'une même circonscription. Il se peut que des ballots soumis une fois au *portorium* aient été plombés, pour arriver ensuite en franchise à destination, mais cette hypothèse, avancée par plusieurs savants, est invérifiable. Il est clair qu'au fur et à mesure que l'Etat romain, élargissant ses conquêtes, absorbait de nouveaux péages, il tendait à libérer le trafic, en supprimant des stations, ou en les reportant sur une frontière plus éloignée. On vante les douanes de l'Egypte ptolémaïque; il semble bien que les Lagides en aient fait l'instrument d'une véritable politique économique³⁵. Mais ailleurs, et à Rome en particulier, elles ont toujours gardé le caractère d'un impôt de passage, exploité par l'Etat à des fins purement fiscales.

3. La cité du Valais

La digression qui précède n'a sans doute pas élucidé toutes les questions relatives au *portorium*, mais elle aura suffi à donner une idée de la nature des profits que les peuples du Valais pouvaient tirer du trafic transalpin. Dans le texte de César, que nous avons cité plus haut, le mot *portoria* ne s'applique pas exclusivement aux péages proprement dits, mais au portage des marchandises et à la garde des convois, que ces peuples assumaient contre rémunération. Et la preuve que c'était bien là pour eux une ressource essentielle, la suite de leur histoire va nous l'administrer.

La soumission du pays aux Romains, peu d'années avant le début de l'ère chrétienne, n'eut pas d'effet immédiat sur leur sort. Les dédicaces à Auguste et à divers princes de sa famille, émanant soit des Sédunois, des Véragres et des Nantuates isolément, soit des quatre cités valaisannes réunies, montrent qu'ils avaient conservé leur autonomie, dans le cadre d'une confédération reconnue par l'autorité romaine³⁶. Le changement survint sous l'empereur Claude. Nos historiens enseignent qu'ayant assimilé rapidement la langue et les mœurs de Rome, et multiplié les marques d'attachement à la maison impériale, les Valaisans furent jugés dignes

³⁴ Le produit de cet impôt pouvait, en retour, être affecté à la construction de nouvelles routes: L. Ganshof, *Les origines romaines du «rouage»*, Mém. de droit romain dédiés à G. Cornil (Gand 1926) I 385.

³⁵ C. Préaux, *L'économie royale des Lagides* (Bruxelles 1939) 371.

³⁶ Staehelin³ 126.

d'accéder à une condition politique supérieure³⁷. En lieu et place de leur confédération, Claude institua une *civitas Vallensium*, de droit latin, à laquelle devait faire suite, à brève échéance, une cité de droit romain. Il bâtit un nouveau chef-lieu, à proximité de l'*Octodurus* des Vêragres, et lui donna son nom, *Forum Augusti* (plus tard *Claudii*) *Vallensium*. Enfin il le relia à la Vallée d'Aoste en faisant passer une route par le Grand St-Bernard, qui n'avait connu jusqu'alors qu'un chemin muletier.

C'est une façon de voir qui procède de l'inspiration quasi maternelle que nous prêtons volontiers à l'administration impériale. On peut toutefois se représenter les choses différemment. Si Claude s'intéressa au Grand St-Bernard, c'est qu'au moment d'entreprendre la conquête de la Bretagne, il avait constaté que ce col correspondait à l'itinéraire le plus direct entre l'Italie et la Manche. La route une fois construite, il la soumit aux conditions qui régissaient la circulation sur les grandes voies impériales, le fisc absorbant les revenus de l'unique station maintenue sur sol valaisan, Agaune. Ces mesures n'impliquaient, bien entendu, aucune considération particulière pour les habitants du pays³⁸, mais elles n'en entraînaient pas moins une refonte de l'organisation politique. L'étatisation de la route du Grand St-Bernard privait, en effet, Vêragres et Nantuates de la plupart des revenus qu'ils avaient tirés jusqu'alors de l'exploitation du trafic, aux divers titres du portage, de l'escorte et des péages. Ubères et Sédunois n'étaient pas mieux partagés, puisque l'ouverture de cette route à la circulation des véhicules devait ôter pour des siècles toute importance au Simplon. Succombant à l'asphyxie, les quatre cités celtiques disparurent, et avec elles s'effacèrent les cadres de la plus vieille société valaisanne que nous puissions distinguer. Car rien ne prouve que dans la nouvelle cité, d'inspiration purement romaine, qu'il fallut par nécessité leur substituer, les mêmes éléments aient été en honneur, qui avaient conduit leur destin depuis le temps déjà lointain où elles avaient tenu en échec une légion de César.

La permanence des conditions géographiques détermine parfois d'étonnants retours. Dix-sept siècles et demi plus tard, un concours de circonstances en tous points semblable devait bouleverser l'existence du Valais. Mais, en 1798, l'Empire était français, et c'est en Italie qu'une partie importante se jouait. Consciente du rôle stratégique de la vallée du Rhône, la France multiplia ses interventions, par son résident, et par ses soldats. Elle lui imposa une série de changements constitutionnels, la rattachant à la Suisse d'abord, pour en faire ensuite une république indépendante et, finalement, l'annexer. Et Bonaparte, qui avait, en 1798, forcé le passage du Grand St-Bernard, faisait construire, dès 1802, la route du Simplon.

Comment ne pas penser que les mobiles de Claude, dans les affaires du Valais, ont été ceux-là mêmes qui devaient inspirer Napoléon ?

³⁷ W. Oechsli, dans Heierli-Oechsli, *Urgeschichte des Wallis* (Mitt. der Antiqu. Gesellsch. in Zürich XXIV 3 [1896]) 167; Staehelin³ 158.

³⁸ Voir les observations d'E. Meyer, *Römisches und Keltisches in der röm. Schweiz* (Rev. d'hist. suisse XXII [1942]) 405, et nos propres réflexions, à propos de la colonie d'Avenches, Rev. suisse d'histoire V (1955) 149.

Nouveau monument palmyrénien de Shadrafa

Par Paul Collart, Genève

Sub signo scorpionis
D · D · D · D

On sait la place que tenait l'astrologie dans les préoccupations des Anciens. La ronde des constellations à travers lesquelles les planètes paraissent se mouvoir a été maintes fois figurée: leur succession, telle qu'elle est indiquée par deux vers mnémotechniques bien souvent cités¹, est exprimée, graphiquement ou plastiquement, sur d'innombrables monuments². Le zodiaque qui orne le plafond du thalamos Nord du temple de Bêl à Palmyre en est un exemple³. Il nous rappelle l'influence prépondérante exercée par la Babylonie, d'où toutes ces représentations sont originaires, sur la métropole du désert. On y a remarqué le dessin particulier du Scorpion, dont les pinces énormes embrassent le symbole de la Balance, alors récemment introduit dans le cycle⁴. Bien que l'intention astrologique du zodiaque de Palmyre ne soit plus aujourd'hui retenue⁵, nous nous plairons à relever que, le 11 novembre, M. Victor Martin est né sous ce signe. En publiant dans ce recueil, qui lui est dédié, une nouvelle effigie du dieu oriental dont le scorpion est l'attribut essentiel, nous pensons donc lui offrir un hommage de circonstance. Nous souhaitons qu'il l'accueille comme un témoignage de gratitude pour l'enseignement que nous avons reçu de lui et pour l'exemple d'assiduité au travail qu'il nous a donné.

La mission archéologique suisse en Syrie, qui a entrepris, en 1954, l'exploration du sanctuaire de Baalshamin à Palmyre, a mis au jour, au cours de ses deux premières campagnes, plusieurs centaines de fragments sculptés, de toute nature et de toutes dimensions⁶. L'intérêt particulier des reliefs votifs, susceptibles de nous apporter des clartés nouvelles sur quelque aspect d'une religion singulièrement bigarrée et complexe⁷, mérite d'être souligné. Il nous incite à ne pas attendre la publication d'ensemble de nos fouilles pour en faire connaître certains.

¹ *Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, | Libra, Scorpius, Arcitenens, Capre, Amphora, Pisces.* Cf. Auson., éd. Peiper (Teubner) 413.

² Cf. notamment F. Cumont, *Dict. Ant.* s. v. *Zodiacus* 1046sqq.

³ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 108sq. et IV (préface: dessin rectifié).

⁴ Ibid. 108 et F. Cumont, loc. cit. 1050.

⁵ Cf. H. Seyrig, loc. cit. 109.

⁶ Sur ces travaux, non encore publiés, un rapport préliminaire paraîtra dans un prochain volume des *Annales archéologiques de Syrie*.

⁷ On compte à ce jour à Palmyre une soixantaine de dieux, d'origines diverses, nommés dans des dédicaces ou figurés sur les monuments; cf. J. Starecky, *Palmyre* (Paris 1952) chap. V 85sqq., et l'étude d'ensemble de J. G. Février, *La religion des Palmyréniens* (Paris 1931). Cf. aussi les nombreuses études consacrées par H. Seyrig aux dieux de Palmyre (*Antiquités syriennes* I-IV, passim) et, pour les tessères, H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starecky, *Recueil des tessères de Palmyre* (Paris 1955) 191-196 (tables alphabétiques).

La pierre qui nous intéresse ici a été trouvée le 30 septembre 1954. Elle provient de la région située immédiatement au Nord-Est du temple, où, sans doute, elle avait été remployée dans un mur tardif, byzantin ou arabe, comme tant d'autres débris antiques du sanctuaire: les mutilations qu'elle a subies en sont un indice. Mais l'emplacement exact de la trouvaille ne peut être plus précisément fixé: l'inadvertance d'un ouvrier avait laissé partir la pierre aux déblais, où elle fut par bonheur aussitôt récupérée⁸.

C'est une stèle rectangulaire de calcaire tendre, tirant sur le jaune, dont la partie inférieure est brisée. Dimensions: largeur 19,5 cm; hauteur 38,5 cm; épaisseur 11,5 cm. La face antérieure est ornée d'un relief encadré par un bandeau saillant cassé en plusieurs endroits (cf. fig. 1). Inventaire provisoire no 72. La pierre a été transportée au Musée de Damas, où elle a subi des restaurations.

Sur le champ, soigneusement aplani, se détache un personnage debout dont manquent les jambes et la tête: les premières ont été emportées à hauteur des cuisses par la cassure de la pierre; la seconde a été, à dessein, martelée. C'est un dieu en habit militaire, représenté de face; le bras droit, relevé, s'appuie sur une lance; la main gauche, ramenée au corps, tient par la queue un énorme scorpion; un deuxième scorpion, la queue dressée, est posé sur l'épaule gauche.

Le vêtement se compose d'une tunique, d'un pantalon, d'une cuirasse et d'un manteau. La tunique, de type oriental, dont les longues manches plissées couvrent les bras jusqu'aux poignets, déborde la cuirasse à l'encolure et sur les jambes. Sous ses pans subsiste encore, sur la cuisse droite, une étroite portion du pantalon plissé qui couvrait les jambes. La cuirasse, faite de lamelles de cuir imbriquées, disposées en zones horizontales séparées par de petites bandes de cuir ou d'étoffe, est pourvue d'un jupon de lambrequins à franges et d'épaulières, dont on distingue, à la hauteur des seins, l'extrémité des attaches. Une chlamyde, rejetée en arrière, est agrafée au-dessous de l'épaule droite; elle est ornée d'un galon perlé. La taille est serrée par une ceinture souple, nouée devant, dont les extrémités retombent sur le ventre. Les deux scorpions se distinguent par leur taille disproportionnée et par le fait que le sculpteur les a pourvus l'un de sept paires de pattes et l'autre de cinq, au lieu de quatre. Le martelage n'a rien laissé subsister de la tête du dieu.

Les particularités de ce costume sont, pour la plupart, significatives. Grâce aux études comparatives si fouillées qu'a faites M. Henri Seyrig, nous en pouvons tirer divers enseignements, notamment en ce qui concerne la date du relief.

La tunique à manches et le pantalon sont les pièces caractéristiques du costume iranien, dont l'usage était courant à Palmyre. D'abord, comme ici, toute simple, la tunique fut, par la suite, pourvue d'ornements de plus en plus riches, dont on constate l'apparition dès le début du II^e siècle⁹. De même, et si peu qu'il en reste,

⁸ D'après notre journal de fouille à cette date, 18 autres morceaux de sculpture avaient été extraits, ce même jour, des différents murs en démolition au Nord-Est du temple; nous pouvons donc considérer comme certain que telle est bien aussi la provenance de notre relief.

⁹ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* II 55sqq.

on reconnaît ici clairement la forme ancienne du pantalon, dont les plis en anneaux recouvraient la jambe; cette forme céda bientôt la place au pantalon en fuseau, muni sur la face antérieure d'un galon orné¹⁰.

Ces indices nous orientent déjà vers une époque assez haute. Le simple rang de perles décorant la patte du manteau qui vient s'agrafer sur l'épaule droite n'y contredit pas¹¹.

Mais plus encore, c'est la cuirasse qui peut nous fournir un repère chronologique sûr. Elle appartient à un type bien caractérisé qu'a étudié M. Henri Seyrig, en groupant les monuments palmyréniens qui l'illustrent. Ce sont: deux fragments de bustes et deux petits torsos conservés au dépôt des antiquités de Palmyre, ces derniers trouvés dans le voisinage de la source Efca¹²; divers débris, dont certains se raccordent, extraits d'un très vieux mur plein de blocs de remploi, dit fondation T, arasé vers le début de l'époque flavienne pour aménager la cour du temple de Bêl¹³; un bas-relief de l'Antiquarium de Berlin, représentant l'effigie d'un dieu entre deux mortels¹⁴; une stèle votive du British Museum, représentant le dieu Shadrafa, avec une dédicace datée de 55 après J.-C.¹⁵; deux bases à degrés, ornées de bas-reliefs, avec des animaux et des bustes divins, l'une au Musée du Louvre, l'autre, trouvée dans la cour du sanctuaire de Bêl, au Musée de Damas¹⁶. A cette liste, il faut ajouter encore un très important monument, acquis pendant la guerre par le Musée du Louvre et commenté naguère par M. Seyrig: c'est un bas-relief votif, où sont représentés côte à côte trois dieux en habit militaire, tous trois vêtus d'une semblable cuirasse¹⁷.

La comparaison de ces reliefs avec d'autres monuments de Palmyre où sont figurées des cuirasses d'un type différent a conduit M. Seyrig à penser que nous avons affaire ici à un type ancien de cuirasse, déjà en voie de disparition dans la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. «La cuirasse d'écailles, écrit-il, représente la mode antérieure à l'influence romaine. C'est incontestablement une cuirasse de type grec, et l'on peut croire sans invraisemblance qu'elle était habituelle à l'hellénisme oriental où Palmyre prenait alors ses modèles»¹⁸. En effet, sur les reliefs monumentaux du temple de Bêl, datés de 32 de notre ère, apparaît déjà la cuirasse musclée, d'origine romaine – celle que porte Auguste sur la statue fameuse de Prima Porta –, plus tard exclusivement figurée sur les monuments de Palmyre¹⁹.

¹⁰ Ibid. 50sq. ¹¹ Ibid. 60.

¹² H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 130.

¹³ Ibid. 127sq. Sur l'âge de la fondation T et des fragments qui s'y trouvent, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 64sqq.

¹⁴ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 39sq. et pl. LVII.

¹⁵ H. Seyrig, *Berytus* 3 (1936) 137sq. et pl. XXX.

¹⁶ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 132sq. et pl. II et III.

¹⁷ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 31sq. et pl. II.

¹⁸ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 132.

¹⁹ Cf. ibid. 131sq. H. Seyrig reconnaît là l'influence d'un groupe de statues de Tibère, Drusus et Germanicus, érigées entre 14 et 19 après J.-C., dont la dédicace a été retrouvée dans la cella du temple de Bêl (cf. *Antiquités syriennes* I 45sq. et fig. 6); on peut croire que les deux jeunes princes y portaient – comme Auguste sur la statue de Prima Porta – une cuirasse musclée, à la romaine.

La stèle de Shadrafa du British Museum, qui seule porte une date, 55 après J.-C., apparaît donc déjà comme une survivance²⁰; les autres monuments de la série seraient tous plus anciens et certains pourraient même remonter jusqu'au début de notre ère²¹. Sans vouloir préciser davantage, nous pouvons admettre que notre relief doit être daté de la première moitié du I^{er} siècle après J.-C.

Le martelage qu'a subi la tête ne nous laisse pas la possibilité de vérifier cette déduction par l'examen des traits du visage, où le traitement des yeux et des cheveux est d'ordinaire caractéristique²².

Du moins pouvons-nous encore constater que le corps, en cela aussi très semblable à ceux des trois divinités du Louvre, se présente ici comme une masse bombée; cette facture est caractéristique d'une époque ancienne²³. Enfin le choix d'un calcaire tendre, au lieu des pierres plus dures préférées par la suite, nous ramène encore vers le même temps²⁴.

L'identification du dieu figuré sur la stèle ne présente pas de difficulté: elle est assurée par les deux scorpions qui en sont l'étonnant attribut et dont la taille démesurée accuse l'importance. Ce dieu est Shadrafa. La liste des inscriptions qui le nomment et des monuments qui le représentent a été dressée naguère par M. Jean Starcky²⁵. La confrontation de notre relief avec les monuments figurés où l'effigie du dieu est accompagnée de son nom ne laisse subsister aucun doute.

Sur la stèle du British Museum déjà mentionnée, Shadrafa apparaît comme un dieu barbu, nu-tête, et paré d'un accoutrement analogue; les différences avec notre stèle résident dans le glaive et le bouclier dont il est armé, dans le serpent qui s'enroule autour de sa lance, dans le fait qu'il n'est accompagné que d'un seul scorpion, dans le champ au-dessus de l'épaule gauche (fig. 2)²⁶.

Des cinq tessères palmyréniennes qui nomment Shadrafa, l'une porte le buste du dieu avec ses attributs habituels, scorpion et serpent (no 317); une deuxième, très fruste, apparemment sans ces attributs (no 328); une troisième porte un scorpion (no 321); une quatrième, un taureau (no 325); une cinquième, seulement l'inscription (no 329)²⁷. Neuf autres tessères représentent, de même, Shadrafa,

²⁰ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 131; IV 34.

²¹ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 131.

²² Cf. H. Ingholt, *Studier over palmyrensk skulptur* (Copenhague 1928); H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 39; II addenda; III 134sq.; IV 34.

²³ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 34.

²⁴ Sur l'emploi du calcaire tendre dans la période la plus ancienne de l'histoire monumentale de Palmyre, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 68. Le calcaire dans lequel est taillé notre relief n'est cependant pas tout à fait le même.

²⁵ Syria 26 (1949) 67sqq.

²⁶ Cf. H. Seyrig, Berytus 3 (1936) 137sq. et pl. XXX, et J. Starcky, Syria 26 (1949) 45sq. et fig. 2. La stèle avait été précédemment reproduite, avant le nettoyage qui en a complètement transformé l'aspect, par H. Ingholt, *Studier over palmyrensk skulptur* (Copenhague 1928) pl. I 1.

²⁷ Cf. H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre* (Paris 1955) 44-46 et 53, et pl. XVII-XVIII. XXI et frontispice; tables alphabétiques p. 195. La liste des tessères qui mentionnent Shadrafa ou qui peuvent lui être attribuées avait été précédemment dressée par J. Starcky, Syria 26 (1949) 70sqq. et pl. IV. La concordance des numéros s'établit comme suit: 1 = 318; 2 = 327; 3 = 326; 4 = 317; 5 = 319; 6 = 322; 7 = 328; 8 = 329; 9 = 325; 10 = 598; 11 = 92; 12 = 320.



Fig. 1.



Fig. 2.

Fig. 1. Stèle votive de Palmyre, représentant le dieu Shadrafa. – Fouilles suisses 1954.

Fig. 2. Stèle palmyrénienne de Shadrafa, au British Museum (d'après Berytus 3 [1936] pl. XXX).

identifié grâce à ses attributs : scorpion et serpent (nos 318. 318 bis. 324. 326. 327. 330); scorpion (nos 322. 394); serpent (no 319)²⁸. Sur deux tessères, Shadrafa est seulement symbolisé par ses attributs : scorpion et serpent (nos 320. 323)²⁹. Il n'est pas sûr que le scorpion qui figure sur quelques autres tessères soit nécessairement en relation avec Shadrafa³⁰.

On peut noter encore que, sur les tessères, le dieu est tantôt représenté nu-tête, tantôt coiffé du calathos, et que, pour autant que l'usure le laisse deviner, il y apparaît parfois, comme ici, cuirassé³¹. Shadrafa a, de plus, été reconnu à Palmyre, par M. Henri Seyrig, grâce au serpent qui s'enroule autour de sa lance, dans un des dieux casqués et cuirassés qui assistent au « combat contre l'anguipède » figuré sur l'un des bas-reliefs monumentaux du péristyle du temple de Bêl³². On trouve d'autre part

²⁸ Cf. *ibid.* Les attributs sont figurés soit accompagnant le buste du dieu, sur la face *a*, au-dessus des épaules, ou le serpent enroulé autour d'un sceptre, soit aussi seuls, sur la face *b*.

²⁹ Serpent sur une face, scorpion sur l'autre. Cf. *ibid.*

³⁰ Nos. 92 (tessère de Bêl). 589. 597. 647–650. 710. Cf. *ibid.* pl. V. XXIX. XXXI. XXXIV et tables alphabétiques, p. 200.

³¹ Nos. 318. 318 bis. 324. 326. 394 (calathos); nos. 317. 326 (cuirasse).

³² Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* II 23 et pl. XX et XXIV 1; J. Stareky, *Syria* 26 (1949) 72 et fig. 8. Le serpent qui s'enroule autour d'une lance ou d'un sceptre serait plus

son nom associé, comme sur l'une des tessères (no 329), sur une dédicace de 30-31 après J.-C., publiée et commentée par M. Jean Starcky, au nom de Duanat, c'est-à-dire, en arabe, «Celui de Anat», dieu de Anâ, sur le Moyen Euphrate, dont les relations anciennes avec Palmyre sont bien attestées³³; comme l'a montré M. Starcky, ce dieu n'est autre que Aphlad, dont on a découvert à Doura un sanctuaire³⁴.

Pour autant que la pierre n'ait pas été apportée d'ailleurs, tardivement, en vue de son emploi, on ne s'étonnera pas du lieu de cette trouvaille. Les grands dieux de Palmyre n'étaient pas exclusifs, et la présence d'hommages à plusieurs autres dieux a été déjà constatée, au cours de nos fouilles, dans le sanctuaire de Baalshamin: outre un dieu nouveau, Dudehelun, qui semble lui avoir été étroitement associé, Malakbêl, Allâth, Shaarou, Aglibôl y sont apparus, tout comme Shadrafa, sous forme d'effigies ou de dédicaces³⁵. Pour Shadrafa même, on pourrait citer encore deux monuments: un fragment de haut-relief, malheureusement fort mutilé, où se voit, à côté d'une tête toute défigurée, un scorpion aux longues pinces³⁶; et un autre fragment de relief, en marbre, sur lequel on distingue la partie inférieure des corps de trois personnages debout, celui du centre porté sur un piédestal avec, à sa droite, une hampe autour de laquelle s'enroule un serpent, et sur la plinthe une dédicace inscrite unissant, semble-t-il, comme les deux documents précédemment cités, les noms de Shadrafa et de Duanat³⁷.

Point n'est besoin de nous étendre sur le caractère de ce dieu: deux études récentes ont cherché à en définir la nature et l'origine; le lecteur y trouvera réunies toutes les références utiles; en l'y renvoyant, nous nous bornerons à en indiquer ici, très sommairement, les conclusions³⁸.

Pour M. Jean Starcky, le problème est d'abord étymologique: le nom même de Shadrafa, *Šed-râphê*, signifie «génie guérisseur»³⁹; il n'exprime d'ailleurs qu'une attribution secondaire et relativement récente de ce dieu; l'essentiel est suggéré par les animaux symboliques, serpent et scorpion, qui en caractérisent à Palmyre l'iconographie, et dont le sens doit être cherché dans les plus anciennes traditions mésopotamiennes. Shadrafa doit donc être avant tout considéré «comme

particulièrement le symbole d'un dieu guérisseur, à l'instar d'Esculape (cf. J. Starcky, *ibid.* 74).

³³ J. Starcky, *Syria* 26 (1949) 44sq. 81sq. Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 38.

³⁴ Loc. cit. 81sq. 56sq. et fig. 5.

³⁵ Ces documents seront publiés avec l'ensemble des résultats de nos fouilles.

³⁶ Trouvé le 13 octobre 1955, dans le pavement byzantin du pronaos du temple de Baalshamin. Dimensions: largeur 19 cm; hauteur 19 cm; épaisseur 14 cm. Inventaire provisoire no 281.

³⁷ Trouvé le 24 octobre 1954, dans les déblais. Dimensions: largeur 21,5 cm; hauteur 17,5 cm; épaisseur 8,7 cm. Inventaire provisoire no 164. Sur la rareté du marbre à Palmyre, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 52.

³⁸ J. Starcky, *Le dieu Šadrafa*, *Syria* 26 (1949) 67-81; A. Caquot, *Chadrappa, à propos de quelques articles récents*, *Syria* 29 (1952) 74-88. Cf. aussi J. G. Février, *La religion des Palmyréniens* (Paris 1931) 139-147: *Le dieu Satrape*.

³⁹ J. Starcky, loc. cit. 73sq. Comme le remarque l'auteur (77, note 1), la vocalisation Šadrafa n'étant attestée par aucune transcription, la vocalisation Šedrâphê est tout aussi plausible. Quant à l'équivalence Shadrafa-Σαρράφης, c'est une assimilation approximative de caractère purement phonétique (*ibid.* 73).

un dieu de la fertilité, symbolisée par le serpent, et de la fécondité, figurée par le scorpion»⁴⁰. A Palmyre, comme à Leptis Magna, où il fut assimilé à Liber Pater, et «malgré le sens apparemment restrictif de son nom, Shadrafa, le Génie guérisseur, a dû conserver ce caractère largement chthonien; le scorpion et le serpent qui le caractérisent perpétuent sans doute l'antique symbolisme dont les avaient déjà chargés les Sumériens»⁴¹.

Plus récemment, M. André Caquot a montré que, dans *Šed-râphê*, le mot *Šed* ne désignait pas un quelconque *δαίμων*, mais très précisément le dieu Ched, dont l'existence est attestée en Egypte dès l'époque de la XVIIIe dynastie. Ce dieu, qui avait pour fonction d'assurer une protection contre des animaux malfaisants, notamment serpents et scorpions, n'était pas égyptien, mais asiatique; son étroite parenté avec Bès et son assimilation à Horus ne sauraient laisser mettre en doute son origine sémitique. Chez les Sémites d'Asie, Ched a subsisté, avec l'épithète *râphê* accolée à son nom divin: *Ched-râphê*, «Ched qui guérit», dont on fit plus tard Shadrafa. En Asie comme en Egypte, il apparaît d'abord comme un dieu-enfant, ou tout au moins juvénile; et les attributs caractéristiques du Ched égyptien, serpents et scorpions, sont aussi ceux du Shadrafa palmyrénien. Bien loin d'être accessoire, la fonction guérisseuse semble donc être à l'origine de ce culte, la fonction de dieu de la fécondité et de la fertilité ne devant être interprétée que comme une extension de ces attributions primitives⁴². «L'histoire de Ched guérisseur serait donc celle d'un ancien dieu des Sémites de l'Ouest dont la fonction est d'écarter les animaux nuisibles et les maux divers qu'ils symbolisent. Introduit en Egypte lors des conquêtes du Nouvel Empire par des immigrés palestiniens ou syriens, on lui a assuré en l'assimilant à Horus enfant une longue carrière de dieu sauveur et protecteur. Cependant en Asie on développe son nom en *Šed-râphê*, ce qui explique sa fonction principale ... Mais avec le temps le dieu a changé d'aspect. Dieu de la guérison, s'occupant donc du salut des hommes, il n'est pas étonnant qu'on en ait fait un dieu bon, providentiel, et même un seigneur de l'univers»⁴³.

Le dieu adulte, en habit militaire, tel qu'il est ici figuré, appartient déjà à ce dernier stade. A l'évolution de la conception qu'on avait du dieu a correspondu, à Palmyre, un changement dans son aspect. Désormais cuirassé et armé, comme nombre d'autres dieux palmyréniens⁴⁴, Shadrafa «exerce une fonction plus haute et plus générale»⁴⁵.

Aux documents précédemment assemblés pour illustrer l'histoire de Shadrafa, l'évolution et la diffusion de son culte, nous en adjoignons un nouveau: c'est une image bien caractéristique de ce plus récent avatar.

⁴⁰ Ibid. 81.

⁴¹ Ibid. 76.

⁴² A. Caquot, loc. cit.

⁴³ Ibid. 88.

⁴⁴ Cf. R. Dussaud, Syria 26 (1949) 221, qui, par ailleurs, voit en Shadrafa une adaptation sémitique de Mithra. Sur la stèle d'Amrit (Collection de Clercq, Catalogue t. II [1903] 234sq. et pl. XXXVI), qui date du Ve siècle avant J.-C., et sur laquelle on a lu le nom de Shadrafa (cf. Clermont-Ganneau, ibid. 247, et J. Starcky, Syria 26 [1949] 68), le dieu est déjà figuré comme un adulte (cf. A. Caquot, loc. cit. 87).

⁴⁵ A. Caquot, loc. cit. 87.

Nouvelle inscription caravanière de Palmyre

Par Christiane Dunant, Nyon

Parmi les quelque quatre-vingts inscriptions trouvées en 1954 et 1955 dans le sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre au cours des fouilles entreprises par la Mission archéologique suisse en Syrie, l'une d'elles sort du lot par sa longueur et son importance. Elle mérite d'être publiée à part, avant de prendre sa place dans l'étude épigraphique qui fera partie de la publication générale du sanctuaire, une fois la fouille achevée.

C'est un grand plaisir et un honneur pour moi que de pouvoir en faire ici hommage à M. Victor Martin, en souvenir reconnaissant de son enseignement et de l'intérêt amical qu'il ne cesse de manifester à mon égard.

Inventaire provisoire n° 134 (fig. 1 et 2). Grande console de colonne à tenon, en calcaire, couronnée d'une large corniche; les trois faces visibles portent une inscription dans un cadre mouluré; brisée en 15 fragments et reconstituée, la console présente encore quelques lacunes provenant de la perte de certains éclats du bloc; dimensions totales en mètres (larg. – haut. – prof.): $0,54 \times 0,515 \times 0,82$; corps de la console (sans la corniche supérieure ni le tenon): $0,45 \times 0,33 \times 0,52$; trouvée le 10 octobre 1954, remployée dans la maçonnerie d'un puisard d'époque tardive au Nord de l'angle Ouest de la grande cour située au Nord-Est du temple. Une inscription grecque est gravée sur la face antérieure (deux lignes sur le listel de la corniche, le reste sur le corps de la console) et sur la face latérale gauche; hauteur des lettres en centimètres, sur le listel: 1,5; interligne: 0,5; sur le corps de la console: 2; interligne: 0,7; traces de peinture rouge dans les lettres; la dernière ligne du texte est gravée sur la moulure du bord inférieur. Sur la face latérale droite, inscription palmyrénienne gravée sur la corniche supérieure (4 lignes) et sur le corps de la console (11 lignes), la partie droite couverte de concrétions calcaires¹.

Σοαδον Βωλιαδονς τοῦ Σοαδον [εὐσεβῆ καὶ]
φιλόπατριν καὶ ἐν πολλοῖς καὶ [μεγάλοις]
καιροῖς γνησίως κ[αὶ φιλοτείμως]
4 παραστάντα τοῖς ἐμπό[ροις καὶ ταῖς]
συνοδ[ί]αις καὶ τοῖς ἐν Οὐδολογασιά[δι]
πολείταις, καὶ τ[ὸ]ν τότε ἀφειδήσαντα
[ψ]υχῆς καὶ οὐσίας ὑπὲρ τῶν τῇ πατρίδι

¹ Nous n'étudierons pas ici le texte palmyrénien, qui paraîtra dans la publication générale. Moins bien conservé, il n'apporte en effet pas d'éléments nouveaux essentiels pour la compréhension du document.

- 8 διαφ[ε]ρόν[τ]ων καὶ διὰ τοῦτο δόγμασι
καὶ ψ[ηφίς]μασι καὶ ἀνδριᾶσι δημοσίοις
καὶ ἐπιστολ[αῖς] καὶ διατάγματι Ποβλικίου
Μαρκ[έ]λλον τοῦ διασ[η]μοστάτου κυρίου
- 12 ὑπατικ[οῦ] τετεμ[η]μένον, διασώσαντα
δὲ καὶ τὴν [προσφ]άτως ἀπὸ Οὐολογαισιά[δος]
παραγενομέν[ην] συν[ο]δίαν ἐκ τοῦ
περιστάντος αὐ[τ]ὴν μεγάλου κινδύνου,
- 16 ἢ αὐτῇ συνοδία, [ἀρετ]ῆς καὶ μεγαλο-
φροσύνης [καὶ εὐσεβείας ἐνεκ]α, αὐτοῦ
ἀνδρ[ιάν]τας τέσσαρας ἀνέστησε, ἐν[α]
μέ[ν] ἐ[ν]ταῦθα [α ἐν ἱερῷ Διός], ἕνα δὲ
- 20 [ἐ]ν ἱερῷ ἄλλει, ἕνα δὲ [ἐ]ν ἱερῷ Ἀρέος
καὶ τὸν τέταρτον ἐν ἱερῷ Ἀταργάτειος
διὰ Ἀγεγον Ιαριβωλεους καὶ Θαιμαρσου
τοῦ Θαιμαρσου συνοδιάρχων ἔτους
- 24 [γ]μυ', μηνὸς Περιτίου.

N. C. Nous avons omis volontairement d'accentuer les noms propres palmyréniens transcrits en grec, suivant le parti adopté, entre autres, par H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 3 (1946) 167–214, et J. Starcky, *Inventaire des inscriptions de Palmyre* X. L. 5 et 13; *Οὐολογαισιά[δι]* et *Οὐολογαισιά[δος]* orthographe flottante qui se retrouve à Palmyre dans chaque mention épigraphique de cette localité.

Traduction: «(En l'honneur de) Soados, fils de Bôliadès, petit-fils de Soados, homme pieux et ami de sa patrie, qui en de nombreuses et grandes occasions assista noblement et généreusement les commerçants, les caravanes et ses concitoyens établis à Vologésiade, qui se dépensa alors corps et biens en faveur de ses compatriotes, et qui fut honoré pour cette raison par des arrêtés, des décrets et des statues au nom de l'Etat ainsi que par des lettres et un édit de Publicius Marcellus, le très illustre consulaire. Etant donné qu'il a sauvé la caravane récemment arrivée de Vologésiade du grand danger qui la menaçait, cette même caravane lui a élevé quatre statues en reconnaissance de sa valeur, de sa noblesse et de sa piété, l'une ici-même, dans le sanctuaire de Zeus, une dans le bois sacré, une dans le sanctuaire d'Arès et la quatrième dans le sanctuaire d'Atargatis, par l'entremise des chefs caravaniers Agegos, fils de Iaribôlès, et Thaimarsos, fils de Thaimarsos; l'an 443, au mois de Pérítios (= février 132 ap. J.-C.).»

Nous avons ici un nouvel exemple de ces grandes dédicaces honorifiques destinées à témoigner la reconnaissance des caravanes à ceux qui se chargeaient d'assurer leur sécurité dans les longues étapes du désert qui séparaient Palmyre de ses comptoirs éloignés, en l'occurrence Vologésiade sur l'Euphrate² (fig. 3).

² La mention de Vologésiade se retrouve dans sept autres inscriptions de Palmyre, toutes caravanières, à une exception près (*Inventaire* ..., IX 15): J. Cantineau, *Inventaire des*

Soados, fils de Bôliadès, était déjà connu par une autre inscription caravanière importante, plus tardive puisqu'elle date du règne d'Antonin le Pieux, probablement vers 150 ap. J.-C., qui fut trouvée à une vingtaine de kilomètres au Sud-Est de Palmyre, à Oumm el Amad, gravée sur un fût de colonne à proximité d'un puits³. La filiation y était indiquée sur trois générations, ce qui révélait que Soados, fils de Bôliadès, petit-fils de Soados, arrière-petit-fils de Thaimisamsos, appartenait à une famille déjà illustrée à Palmyre par un oncle de notre personnage, Zébida, fils de Soados, petit-fils de Thaimisamsos, qui avait été gymnasiarque des prêtres de Bêl et honoré comme tel en 117 ap. J.-C.⁴. Les premiers éditeurs avaient déjà reconnu en Soados «un hardi chef d'entreprise, à la fois négociant, diplomate et un peu soldat, tel qu'en exige le commerce des caravanes»⁵.

On retrouve dans le document d'Oumm el Amad en partie les termes exacts de notre inscription : les lignes 3–7 y sont la répétition des lignes 1–5 de notre texte, et en ont assuré le restitution⁶ : *εἰσεβῆ καὶ | φιλόπατριν καὶ ἐν πολλοῖς καὶ μεγάλοις καιροῖς | γν[η]σίως καὶ φιλοτείμως παραστάντα τοῖς | ἐ[μ]πόροις καὶ ταῖς συνοδαῖς καὶ τοῖς ἐν Ὀλογασιάδι | πολεῖταις κλπ. ...* Les lignes suivantes de la colonne inscrite (lignes 7–14) énumèrent les honneurs accordés précédemment à Soados, parmi lesquels apparaissent ceux qui sont déjà mentionnés sur notre console : *καὶ ἐπὶ τούτοις [ἐπισ]τολ[ᾱ] θεοῦ | [Ἀ]δριανοῦ καὶ τοῦ θειοτάτου αὐ[τ]τοκράτορος | Ἀντωνεινοῦ νιοῦ αὐτοῦ μαρτυρεθέντα, | ὁμοίως καὶ διατάγματι Ποβλικίου Μαρκέλλον | καὶ ἐπιστολᾷ αὐτοῦ καὶ τῶν ἐξῆς ὑπατικῶν | καὶ ψηφίσμασι καὶ ἀνδριασι τειμηθέντα ὑπὸ | βουλῆς καὶ δήμον καὶ τῶν κατὰ καιρὸν συν[ο]δοῶν καὶ τῶν καθ' ἓνα πολειτῶν κλπ. ...* On reconnaît dans ce second texte, lignes 10–11, la mention des lettres et de l'édit de Publicius Marcellus et, lignes 12–13, l'équivalent des lignes 8–9 de notre inscription : rappel des honneurs, décrets et statues accordés par le peuple⁷.

inscriptions de Palmyre III 21, 29; IX 14, 15; Syria 12 (1931) 106; J. Starcky, *Inventaire ...* X 112, 124; cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 3 (1946) 197, n. 2. Sur les inscriptions caravanières en général, cf. M. Rostovtzeff, *Mélanges Glotz* 2 (1932) 793–811: *Les inscriptions caravanières de Palmyre*. A la liste d'inscriptions de cette catégorie que l'auteur avait établie, il faut ajouter les documents suivants, publiés depuis lors: Berytus 2 (1935) 143–148; J. Cantineau, *Inventaire ...* IX 30; J. Starcky, *Inventaire ...* X 7. 19. 29. 38. 81. 89. 90. 96. 107. 111. 112. 114. 124. 127.

³ R. Mouterde et A. Poidebard, Syria 12 (1931) 101–115: *La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hît au II^e siècle après J.-C.*

⁴ Ibid. p. 108 et *Inventaire ...* IX 19 (où la date doit être corrigée: lire 117 à la place de 119 après J.-C.) = CIS 2, 3919.

⁵ Syria 12 (1931) 108. Sur le personnage et le rôle de Soados, voir ce qu'en disait déjà M. Rostovtzeff, *Mélanges Glotz* 2 (1932) 800sq.: outre son activité caravanière, Soados aurait peut-être été chargé de missions importantes d'ordre militaire pour la défense de la ville et de la route des caravanes, ce qui expliquerait les honneurs extraordinaires qui lui furent conférés. Aucune inscription cependant, il faut le remarquer, ne lui donne de titre militaire.

⁶ Sur le terme de *philopatriis*, dont l'équivalent palmyrénien est RHYM MDYTH, «qui aime sa cité», et qui paraît être un titre honorifique officiel accordé par le Sénat et le Peuple de Palmyre, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 3 (1946) 171. 194. On en connaît plusieurs exemples à Palmyre: à l'agora, dans le sanctuaire de Bêl, dans la grande colonnade et sur les colonnes honorifiques.

⁷ Sur l'échelle de valeur de ces différents honneurs: décrets du Sénat et du Peuple, lettres ou édit (*diatagma*) du légat de Syrie, félicitations impériales, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 3 (1946) 191sq.

Enfin, aux lignes 13-14, il y est question de témoignages de reconnaissance de diverses caravanes. C'est précisément un de ces témoignages qu'apporte notre console inscrite: l'érection de statues à l'effigie de Soados, non pas aux frais de l'Etat, comme celles de l'inscription d'Oumm el Amad (lignes 15-16 et 18-19: *ὑπὸ τῆς πατρίδος ... δημοσίοις ἀναλώμασι*), lorsque Soados avait été honoré d'un coup de sept statues, quatre à Palmyre dans le *tétradéion* de la cité⁸ et trois autres au loin, à Vologésiade, à Spasinou Charax et au caravansérail de Gennaès, mais simplement sur l'initiative particulière des membres d'une caravane qui avait eu à se louer des bons offices de Soados. Notre inscription montre qu'avant d'avoir reçu l'hommage de quatre statues par cette caravane venue de Vologésiade en 132, à laquelle il avait prêté son concours, le fils de Bôliadès avait déjà été honoré officiellement non seulement par le peuple, mais encore par le légat lui-même, Publicius Marcellus, gouverneur de Syrie sous Hadrien jusqu'en 132 ap. J.-C.⁹, qui avait adressé des lettres et un édit le concernant. Son activité s'étend donc sur un laps de temps d'au moins vingt ans: avant 132 déjà, il avait rendu à la cité, et même à la province de Syrie tout entière, des services suffisants pour avoir reçu de nombreuses marques officielles de reconnaissance, puisque dès ce moment décrets, arrêtés et statues offertes par le peuple proclamaient publiquement sa valeur. Mais il n'avait pas encore été honoré, semble-t-il, par la lettre testimoniale de l'empereur Hadrien que mentionne, avec une lettre d'Antonin, l'inscription d'Oumm el Amad. Celle-ci avait donc dû récompenser d'autres preuves du zèle de Soados entre 132 et 138 ap. J. -C., date de la mort d'Hadrien.

En comparant encore les deux textes, on remarque que dans celui d'Oumm el Amad il est parlé de *plusieurs* caravanes et de simples citoyens qui auraient honoré Soados. Sur la console de 132, il n'est fait mention que des honneurs publics avant de passer aux marques de reconnaissance des chefs caravaniers Agegos et Thaimarsos, qui ne sont par ailleurs pas encore connus dans la prosopographie palmyrénienne. Ceux-ci seraient-ils les premiers qui, au nom d'une caravane, eussent élevé des statues en l'honneur de Soados, et l'activité proprement «caravanière» de celui-ci se serait-elle développée surtout à partir de 132 ap. J.-C.? On peut remarquer de toute façon que les raisons pour lesquelles Soados reçut des honneurs publics, soit de la cité, soit du gouverneur de la province, étaient toujours en rapport avec des questions commerciales ou caravanières: aide à des négociants, à des caravanes, aux Palmyréniens du *fondouq* de Vologésiade. Son dévouement ne se limitait pas à une aide financière, qui devait pourtant être déjà importante: il

⁸ Sur le *tétradéion*, cf. en dernier lieu H. Seyrig, *CRAI* (1940) 248sq., qui l'identifie avec l'agora de Palmyre. Il propose même de reconnaître la dédicace d'une des quatre statues élevées à Soados dans le *tétradéion* de la cité, sur une console de colonne mutilée de l'agora: *Antiquités Syriennes* 3 (1946) 169 = J. Starcky, *Inventaire ...* X 56. H. Ingholt, *Berytus* 3 (1936) 123, voyait dans le *tétradéion* les temples des quatre tribus, qui auraient été voisins de l'agora; même interprétation chez J. Cantineau, *Syria* 17 (1936) 279.

⁹ *Prosop. Imp. Rom.* (1re éd.) 3 no 779, s. v. *Publicius*, et *RE* s. v. *Syria*, col. 1629; voir aussi la nouvelle liste établie par H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 3 (1946) 160sq.: *Légats-propréteurs de Syrie entre 63 et 137*.

n'hésitait pas à payer de sa personne pour assurer le bien-être de ses compatriotes, comme le montrent les lignes 6-8 de notre texte.

Soados apparaît donc toujours plus comme un de ces personnages importants, gros commerçants probablement, qui contribuèrent par leur esprit d'entreprise à faire la fortune de Palmyre au II^e siècle ap. J.-C. De même qu'un armateur se fût efforcé d'assurer une bonne traversée aux convois qu'il organisait, ces négociants avaient intérêt à tout mettre en œuvre pour que les caravanes dont dépendait leur fortune arrivassent sans encombre à destination, dussent-ils même aller jusqu'à leur fournir une escorte armée, à établir des relais et à traiter avec les tribus nomades qui constituaient une menace toujours présente dans la solitaire traversée du désert. Peut-être Soados avait-il à sa solde, ou commandait-il un détachement de cette fameuse milice d'archers palmyréniens, qui semble bien avoir été créée pour assurer non seulement la protection de la cité du désert mais encore celle de ses communications avec l'extérieur. L'hypothèse d'une aide militaire s'accorderait bien avec les termes employés aux lignes 13-15: *διασώσαντα δὲ καὶ τὴν ... [συν]οδίαν ἐκ τοῦ περιστάντος ἀβ[τ]ρὴν μεγάλου κινδύνου*. On peut mesurer la gravité du péril auquel avait échappé la caravane, grâce à l'aide de Soados, aux honneurs qui furent octroyés à celui-ci en reconnaissance de ses services: les caravaniers ne lui élèvent pas moins de quatre statues dans quatre des sanctuaires de la ville.

La mention de ces divers sanctuaires constitue la nouveauté la plus intéressante de notre inscription. Si les lacunes ont fait disparaître le nom du premier, tant dans le texte grec que dans le texte palmyrénien, il ne fait cependant aucun doute qu'il s'agit du temple de Baalshamîn – en grec, de Zeus. En effet, la console a été trouvée dans ce sanctuaire, brisée et remployée il est vrai, mais selon toute vraisemblance elle y appartenait dès l'origine; dans ce cas l'adverbe *ἐνταῦθα* désigne sans ambiguïté le sanctuaire de Baalshamîn pour l'emplacement de la première statue.

On possédait déjà une autre mention d'un bois sacré à Palmyre; dans une inscription publiée par H. Seyrig¹⁰, la ligne 3, mutilée, portait: ... *ἡ ὈΝ ἄλσος*. On peut être assuré maintenant qu'il faut y restituer aussi *[τῆς] ῥὸν ἄλσος*. Il s'agit probablement du même lieu, en rapport sans doute avec les jardins (la traduction palmyrénienne dit «jardin sacré») arrosés par la source Efca. Peut-être même faut-il le situer à la source Efca elle-même: n'y a-t-on pas trouvé un autel dédié à Zeus Hypsistos, de 162 ap. J.-C.¹¹, et, non loin, toute une série de petits autels votifs consacrés au dieu anonyme¹²? On sait d'autre part que les dieux Aglibôl et Malakbêl possédaient un jardin, que leur culte se faisait autour d'un cyprès¹³. Serait-ce donc plutôt leur sanctuaire qui est désigné ici sous le nom de bois (ou, en palmy-

¹⁰ *Antiquités syriennes* 2 (1938) 110.

¹¹ *Syria* 25 (1946/48) 334sq.

¹² Djafar Al-Hassani et J. Starecky, *Annales archéologiques de Syrie* 3 (1953) 145sqq.: *Autels palmyréniens découverts près de la source Efca*.

¹³ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 2 (1938) 31 et 99, avec bibliographie. Cependant H. Seyrig *ibid.* 111 note 2, estime qu'«il n'y a pas de raison d'attribuer un caractère sacré au jardin d'Aglibôl et de Malakbêl».

rénien, *jardin*) sacré ? Ou s'agit-il encore d'un seul et même sanctuaire, puisqu'on voit parfois sur des inscriptions Aglibôl et Malakbêl associés au dieu anonyme¹⁴, auquel précisément sont dédiés tous les petits autels de la source Efca ?

C'est la première fois qu'on trouve nommés dans une inscription de Palmyre les sanctuaires mêmes d'Arès et d'Atargatis, bien que leurs cultes fussent déjà attestés. Nous savons maintenant qu'ils étaient adorés, l'un et l'autre, dans un lieu saint particulier. Il apparaît aussi qu'Arès est l'équivalent grec du dieu arabe Arsou – comme le montre le texte palmyrénien où il faut très certainement restituer [R]SW dans la lacune – de même qu'il était attesté comme tel pour Azizou, le frère jumeau d'Arsou¹⁵. Ces deux divinités étaient adorées en particulier comme protectrices des caravanes, symbolisant l'étoile divine qui les dirige la nuit¹⁶. Il semble donc particulièrement indiqué que des caravaniers choisissent le sanctuaire d'Arsou pour y ériger une statue.

Si l'emplacement de ce sanctuaire n'est pas encore connu, bien qu'Arsou fût «l'un des dieux les plus fréquemment invoqués à Palmyre»¹⁷, on avait déjà tenté d'identifier celui d'Atargatis, au culte attesté par une inscription et par une tessère¹⁸. D'après Wiegand et Krencker, il faudrait le reconnaître dans les ruines d'un temple qu'ils avaient exploré au Sud de l'arc monumental à l'extrémité Est de la grande colonnade¹⁹. Mais leur identification, suggérée très prudemment, se fonde uniquement sur la trouvaille d'un fragment de décor portant l'image d'un poisson, attribut possible de la déesse. Souhaitons qu'une fouille plus poussée permette un jour de vérifier cette hypothèse.

La mention de l'offrande de quatre statues de Soados dans quatre sanctuaires différents incite à opérer quelques rapprochements avec d'autres textes du même genre. Un petit groupe d'inscriptions honorifiques de Palmyre mentionne en effet soit l'offrande de quatre statues, soit la dédicace faite par les «quatre tribus», soit encore l'une et l'autre (offrande de quatre statues par les quatre tribus). Voici les passages qui nous intéressent dans ces divers documents :

1. Inscription caravanière, bilingue, ci-dessus, du sanctuaire de Baalshamîn, pour Soados, fils de Bôliadès, février 132, ligne 16: ἡ αὐτὴ συνοδία ... αὐτοῦ ἀνδρ[ιάντας τέσσαρας ἀνέστησ]ε κλπ. ...

2. Syria 12 (1931) 106sq., inscription d'Oumm el Amad, caravanière aussi, pour le même Soados, à dater vers 150 ap. J.-C., lignes 14–17: ... καὶ νῦν τοῦτον μόνον διὰ τὰς συνεχεῖς καὶ ἐπ' ἀλ[λ]ήλους εὐποιὰς τεσσάρων ἀνδριάντων ἐν τῷ τετραδείῳ τῆς πόλεως ἐπὶ κειόνων δημοσίοις ἀναλώμασι κατηξιωμένον κλπ. ...

3. Syria 17 (1936) 277, no 20, console de colonne trouvée dans le sanctuaire de Baalshamîn, portant une inscription mutilée, datée de novembre 171 ap. J.-C.,

¹⁴ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 1 (1934) 101; 4 (1953) 31sqq.

¹⁵ J.-G. Février, *La religion des Palmyréniens* 16.

¹⁶ M. Rostovtzeff, JRS 22 (1932) 111sq.

¹⁷ H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 2 (1938) 26.

¹⁸ CIS 2, 3937; H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre* no 201.

¹⁹ *Palmyra* 108sq.; cf. aussi M. Rostovtzeff, AJA 37 (1933) 58sqq.: *Hadad and Atargatis at Palmyra*.

en l'honneur d'un personnage dont le nom a disparu, qui fut honoré d'une statue équestre dans le Caesareum, d'une statue dans le sanctuaire de Bêl, et pour lequel, lignes 7-8, ... αἱ δὲ τ[ῆ]ς π[ό]λεως τέσσαρες φυλαὶ ἐκάσ[τη] ἐν ἰδίῳ ἱερῷ ἀνδριάν[τα] ἀνέγειρεν κλπ. ...

4. Syria 13 (1932) 279, inscription honorifique bilingue trouvée derrière le sanctuaire de Bêl, en l'honneur d'Aelius Bora, [στρατηγὸς ἐπὶ τῆς] εἰρήνης, fils de Titus Aelius Ogeïlou, 25 février 198 ap. J.-C., lignes 10-15: ... ἐφ' οἷς ἀμειβομένη αὐτὸν ἡ πατρίς τὰς προπούσας αὐτῷ τεμνὰς ἐψηφίσατο ἔφιππον ἀνδριάντα καὶ αἱ τέσσαρες φυλαὶ ἐν ἰδίοις ἱεροῖς ἐξ ἰδίων ἀνδριάντας τέσσαρες (sic) ὧν τοῦτον Χωνειτῶν φυλὴ κλπ. ... Le texte palmyrénien de cette inscription nomme la tribu des Benê Kommara comme équivalent de la Χωνειτῶν φυλή mentionnée ici, et qui est la seule des quatre tribus dont le nom soit connu avec quelque certitude²⁰.

5. J. Starcky, Inventaire ... X 44, console de l'agora, avec inscription caravanière bilingue en l'honneur d'Ogeïlos, fils de Makkaïos, janvier 199 ap. J.-C., lignes 1-2 du text grec: Προστάγματι βουλῆς καὶ δήμου αἱ τέσσαρες φυλαὶ Ογηλον Μακκαίου τοῦ Ογηλον τοῦ Αγεγον τοῦ Σεονιῶα δι' ἀρετὴν πᾶσαν κλπ. ... Le texte palmyrénien, plus explicite, dit: «Par décret du Sénat et du Peuple. Ces quatre statues sont celles de Ogeïlô, fils de Maqqai, (fils de) Ogeïlô Sewîrâ, que lui ont faites les quatre tribus, en son honneur, etc. ...»

Ces inscriptions présentent plusieurs points communs. Tout d'abord, elles concernent toutes des personnages qui ont eu une activité en rapport avec les caravanes et leur sécurité; seule l'inscription fragmentaire citée ici sous le n° 3 ne le dit pas, mais le personnage honoré paraît bien appartenir à la même catégorie. En second lieu, elles mentionnent toutes l'offrande de quatre statues, avec cependant des lieux d'érection et des donateurs différents. Mais dans ces différences mêmes on peut, semble-t-il, constituer des groupes et établir des correspondances. Nous trouvons en effet: a) offrande de quatre statues par quatre tribus, *chacune dans son sanctuaire* (n°s 3 et 4); b) offrande de quatre statues par les quatre tribus, toutes dans l'agora (n° 5, où les quatre statues paraissent avoir été réunies sur la longue console qui porte l'inscription); c) offrande de quatre statues aux frais de l'Etat dans le *tétradéion* de la cité (n° 2); si cet édifice peut être assimilé à l'agora, nous aurions un autre groupe de statues sur cet emplacement, comme en b); d) offrande de quatre statues par des chefs caravaniers dans quatre sanctuaires différents (n° 1). Remarquons enfin que la mention des quatre tribus ne se trouve que dans les trois inscriptions datant de 171 à 199 ap. J.-C., alors qu'elle n'apparaît pas dans les inscriptions plus anciennes en l'honneur de Soados. Malgré cette absence, l'habitude d'honorer certains particuliers par l'érection de quatre statues – même

²⁰ Sur l'existence de ces quatre tribus, cf. J. Cantineau, Syria 17 (1936) 279: «Il semble que les tribus palmyréniennes qui, au Ier siècle, étaient assez nombreuses, aient été à la fin du second siècle réduites à quatre ...»; l'auteur proposait les noms de tribus suivants, outre celui des Benê Kommara qui paraît sûr: Benê Matthabôl, Benê Zabdibôl et Benê Gaddibôl. Nous préférierions, comme nous le verrons plus loin, substituer à l'une des deux premières la tribu des Benê Maziyan.

lorsque les quatre tribus ne sont pas mentionnées expressément, c'est-à-dire lorsque l'offrande est faite par d'autres dédicants, caravane ou Etat – cette habitude doit être mise en rapport, semble-t-il, avec l'existence de ces quatre tribus qu'on

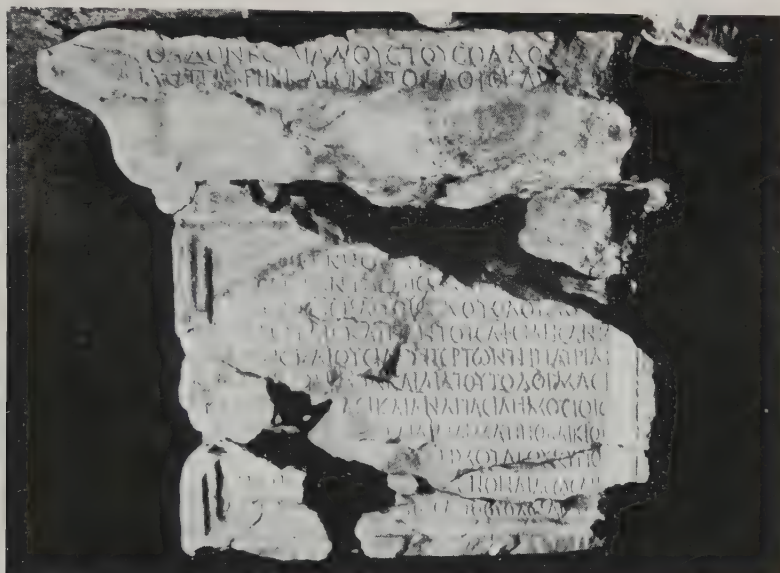


Fig. 1. Face antérieure.

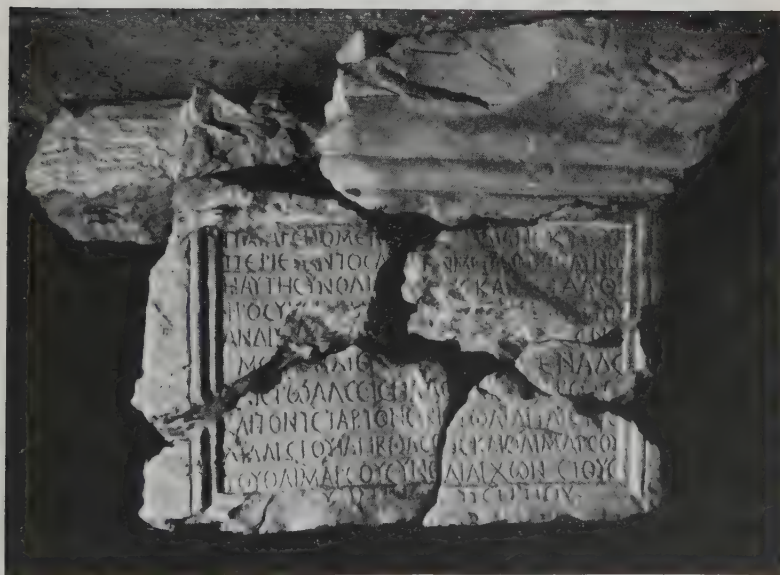


Fig. 2. Face latérale gauche.



Fig. 3. Croquis de situation.

pourrait appeler «patriciennes» et dont nous savons encore si peu de chose. Le rapprochement mérite au moins d'être signalé. Il suggère la possibilité de voir en elles quatre tribus associées, liées par des intérêts commerciaux et spécialisées dans le trafic des caravanes. Leur apparition à Palmyre au II^e siècle ap. J.-C. correspondrait ainsi assez bien avec le grand essor de l'activité commerciale et caravanère de la cité à cette époque.

Nous voyons à deux reprises l'une des quatre statues dressée dans le sanctuaire de Baalshamîn. Sur la console de 171 ap. J.-C., il est même dit expressément que les quatre tribus, *chacune dans son propre sanctuaire*, ont élevé une statue au personnage honoré. L'inscription ayant été trouvée devant le temple de Baalshamîn, on peut bien supposer que ce sanctuaire était précisément celui d'une des quatre tribus²¹. D'autre part, si la console de Soados ne parle pas des quatre tribus, elle fait du moins mention de l'offrande de quatre statues dans des sanctuaires différents et, comme l'inscription que nous venons de citer, elle fut aussi trouvée dans le sanctuaire de Baalshamîn. Il serait tentant d'en inférer que les autres sanctuaires mentionnés ici, ceux d'Atargatis, d'Arès et le bois sacré, auraient été ceux des trois autres tribus. Il manque toutefois un chaînon dans le raisonne-

²¹ On pourrait objecter que l'érection d'une statue dans le sanctuaire de Baalshamîn pouvait faire partie du premier groupe d'offrandes, avec celles du Caesareum et du temple de Bél, et que sa mention aurait disparu dans la mutilation de l'inscription. Mais la disposition du texte, dans les versions tant grecque que palmyrénienne, paraît exclure cette hypothèse.

ment pour pouvoir l'affirmer, puisque, précisément dans cette inscription, il n'est fait aucune mention des tribus, et que les statues sont l'offrande d'une caravane particulière. On pourrait encore expliquer cette omission par des différences de formulaire: au lieu de dire que les statues avaient été élevées dans les sanctuaires des quatre tribus, on aurait énuméré ces sanctuaires; exprimer l'un et l'autre aurait fait double emploi aux yeux des Palmyréniens²². Nous évoluons là dans le domaine dangereux de l'hypothèse. Mieux vaut ne pas s'y aventurer trop loin, et reconnaître le caractère totalement conjectural de ces remarques, tant que d'autres textes ne viendront pas nous éclairer.

Ce qui paraît certain, d'après l'inscription de 171 ap. J.-C. (notre n° 3), c'est que le sanctuaire de Baalshamîn était à ce moment-là le lieu de réunion d'une des quatre tribus. Peut-être est-il même possible de donner un nom à celle-ci.

Depuis la récente fouille du sanctuaire de Baalshamîn, en effet, une tribu palmyrénienne a pris une importance nouvelle; d'après le témoignage des inscriptions, elle a participé abondamment à l'embellissement du sanctuaire et lui paraît attachée particulièrement, à l'exclusion presque totale de toute autre: c'est la tribu des Benê Maziyan. On en connaissait, jusqu'aux dernières fouilles, neuf mentions épigraphiques, parmi lesquelles trois appartenaient déjà au sanctuaire de Baalshamîn²³. Les fouilles de 1954 et 1955 ont fait surgir des documents nouveaux où, à treize reprises au moins, des personnages cités dans des dédicaces ou des inscriptions honorifiques appartiennent aux Benê Maziyan. Une seule inscription n'est pas datée, les autres portent les dates suivantes: février 32, juin 49, janvier 52, octobre 61, 62/63, septembre 67 (3 inscriptions), septembre 90 (2 inscriptions), septembre 98, 103/104. Comme les inscriptions déjà connues précédemment, elles appartiennent toutes au I^{er} siècle, sauf la plus récente, qui est du début du II^e siècle. Si étrange et remarquable que paraisse cette absence des Benê Maziyan plus tard dans le II^e siècle, elle ne suffit pas, semble-t-il, pour conclure à leur disparition, et peut n'être imputable encore qu'au hasard des découvertes. Si en 132 ap. J.-C., date de la console de Soados, il y avait déjà quatre tribus dirigeantes à Palmyre et que l'une d'elles fût spécialement attachée au sanctuaire de Baalshamîn – ce qui paraît ne pas faire de doute en tout cas dès 171 ap. J.-C. – il est permis de supposer qu'il s'agit encore de celle des Benê Maziyan. Il reste à espérer que de nouvelles trouvailles épigraphiques apporteront les éléments nécessaires pour remplacer par des certitudes les hypothèses émises ici.

²² Il faut remarquer cependant que la seule inscription qui donne le nom d'une des quatre tribus, celle des Benê Kommara, avait été trouvée, remployée, derrière le sanctuaire de Bêl. S'il faut l'associer à celui-ci, l'identification des sanctuaires énumérés sur la console de Soados avec ceux des quatre tribus devrait être écartée définitivement, puisque celui de Bêl n'y est pas mentionné – à moins que le terme de *ἑρὸν ἄλλος* puisse le désigner parfois: souvenons-nous du palmier représenté sur un des bas-reliefs du temple (H. Seyrig, *Antiquités syriennes* 2 [1938] 34sq.)! Mais, comme H. Ingholt le supposait déjà, la pierre peut avoir été transportée d'ailleurs (Berytus 3 [1936] 123 note 317).

²³ Sept inscriptions publiées: J. Cantineau, *Inventaire* ... I 3. 4. 5 (sanctuaire de Baalshamîn); II 1; VII 15; J. Starcky, *Inventaire* ... X 40; Syria 17 (1936) 350; et deux inédites: nos A 949 et A 953 du Dépôt des Antiquités à Palmyre.

] ν σεβέω,
 σ]τροιβᾶν δέ. [᾿Ρ]ήσει τῇ[ι]δ' ἔπειτ' ἡμειβόμε[την]
 γύνα[ι], φάτιν μὲν τὴν πρὸς ἀνθρώπω[ν] κακῶν
 μὴ τετραμήνηις μηδέν· ἀμφι δ' εὐφρόνων
 10 ἔμοι μελήσει· [θ]υμὸν ἱλ[α]ον τίθει.
 Ἔς τοῦτο δὴ τοι τῆς ἀνολεείνης δοκ[έω]
 ἦκειν; Ἄνῆρ τοι δειλὸς ἄρ' ἐφαινόμην,
 οὐδ' οἷός εἰμ' ἐγὼντὸς οὐδ' οἶων ἅπο.
 Ἐπ[ίσταμαί] τοι τὸν φιλ[έο]ντα μὲν φ[ι]λέειν,
 15 τδ]ν <δ> ἐχθρὸν ἐχθαίρειν τε [κα]ὶ κακο[στομέειν]
 μύ[ρμηξ]. Λόγω[ι ν]ῦν τ[ω]ιδ' ἀλη[θει]νὴν πάρα·
 «Πόλιν δὲ ταύτην ἐ]πιστρέ[φειν]
 «ἦ]ν σοὶ ποτ' ἄνδρες ἐξε[πόρθη]σαν, σὺ δ[έ]
 «ἀνείλες αἰχμῇ κ[αὶ] μὲν' ἐ]ξήρα[ς κλ]έος·
 20 «κείνης ἄνασσε καὶ τ[υραν]νίην ἔχε·
 «γέ[νει δ]έ [π]η[ι ζ]ηλωτὸς ἀνθρ[ώπων] ἔσσει.»
] νῆτ' σὺν σ[μικρῇ] μέγαν
 ἐς ἡμ[έας] ἦλθες ἐκ Γορτυνίης,
 ἰχθ[ύς] οὔτε γυῖος' ἐστάθης·
 25] καὶ τόδ' ἀρπαλ[ί]ζομαι.
 κερ[ηγύης] ἀφικ[όμην]
 γ[άμοισι] ἐξ[ηρτυμένο]ις
] χεῖρα καὶ π[αρ]εστ[ά]θην
 ὀρ[ούσας]· φ[ο]ρεῖων δέ μοι μέ[λ]ει
 30]ος εἴτ' ἀπώλετο
 ἔ]νθα μηχανή
]λ.ς οὔτιν' εὐροίμην ἐγὼ
]. κῶμ' ἄλως κατέκλυσεν.
]ον χερσὶν αἰχμητῶν θπο
 35 ἦ]βην ἀγλαὴν ἀπ[ώ]λεσας
]θεῖ καὶ σε θε[ός] ἐ]ρύσατο
]. καμὲ μουνωθέντ' ἴδης
]ν ἐν ζόφω<ι> δὲ κείμενο<ν>
] ἐ[ς] φά[ος κ]ατεστάθην.

Traduction¹

... et faire face: telle est ma règle de vie. Voici donc les paroles que je lui adressai à mon tour: «Femme, que les calomnies des méchants ne te remplissent pas d'effroi! Pour moi, je ne me soucierai que de ceux qui me veulent du bien. Toi, sois bonne envers moi. Si bas dans le malheur que tu me croies tombé! J'ai pu à tes yeux faire figure de lâche: non je ne le suis pas, ni ceux dont je descends. Je sais aimer qui m'aime, haïr mon ennemi, le poursuivre d'injures: la fourmi mord! Une parole qui m'a été adressée a dit la vérité, et la voici: «Retourne dans la cité ... que jadis des guerriers t'ont dévastée; mais tu la reconquis par la lance et tu en retiras une grande gloire. Règne sur elle, exerce-y le pouvoir, et tu seras en quelque sorte un objet d'envie pour le monde des hommes.»

〈Après〉 ce long 〈voyage〉 sur ton petit bateau, tu nous revins 〈enfin〉 du pays de Gortyne. Tu n'as été 〈la pâture〉 ni des poissons ni des vautours: ... et j'en accueille avec joie la nouvelle. 〈Moi,〉 j'étais arrivé 〈plein du désir de retrouver〉 une femme honnête pour des noces déjà préparées ... Déjà j'avais saisi sa main, déjà j'étais près d'elle, j'avais couru 〈à sa maison,〉 quand je me rappelle ma cargaison: 〈le bateau avait chaviré,〉 elle était perdue ... 〈Nul〉 moyen d'en retrouver le plus petit 〈vestige〉 une vague de la mer avait 〈tout〉 englouti.

〈Toi ...〉 sous les coups des guerriers, tu n'es pas mort, tu n'as pas perdu l'éclat de la jeunesse: ... un dieu t'a gardé ... Mais moi ... que tu vois voué à la solitude ... gisant dans l'obscurité, je fus pourtant promis à la lumière.

Avec la publication toute récente du tome XXII des *Oxyrhynchus Papyri*, l'œuvre connue d'Archiloque s'est enrichie d'un grand nombre de fragments, intéressants à plus d'un titre. Celui qui fait l'objet de la présente étude provient d'un grand feuillet du papyrus 2310 (fr. 1), dont il occupe à peu près une colonne: «The piece contains much the longest consecutive series of lines by this author that we now possess», écrit M. Edgar Lobel.

Il ne saurait être question ici de soumettre un texte de cette importance à une analyse exhaustive. Le propos de cet article est plus modeste: suggérer une solution au problème de composition qui grève toute tentative d'explication du poème qui nous a laissé, plus ou moins mutilés, ces quelque trente-cinq vers.

Quelques conjectures nouvelles y ont été nécessaires, après celles de M. Lobel, mais plutôt pour aider à la lecture que pour guider l'interprétation. En voici l'inventaire²:

V. 7 Il faut choisir entre $\eta\mu$ - et $\alpha\mu$ -, d'une lecture également difficile. La haste

¹ La traduction publiée ici est due dans sa plus grande partie à l'obligeance de M. André Bonnard, à qui vont les remerciements de l'auteur de cet article. On a placé entre crochets les mots conjecturés, quand le sens même du vers est hypothétique; là où il ne fait pas de doute, en revanche, les crochets ont été omis même si le choix du mot restitué est arbitraire.

² Les conjectures de M. Lobel n'y sont pas énumérées, non plus que les variantes antiques, les signes de lecture, les lettres douteuses, etc. Le lecteur se reportera constamment au commentaire de l'éditeur anglais ainsi qu'à la planche II de sa publication. Les vers 1 à 5, trop abîmés, n'ont pas été retenus ici.

verticale et la barre horizontale sont ici, cependant, déterminantes. Les lettres pointées qui précèdent *ῆμειβόμεν* – la lecture à reculons donne dans ce cas les meilleurs résultats – ont été plus contrôlées, de conjecture en conjecture, que déchiffrées sur la photographie. L'ensemble est néanmoins assez certain. Sur *στρουβᾶν* (*σ]τρῆβλῆ* paraît impossible), cf. Hesych. *στρουβᾶν · ἀντιστρέφειν*.

V. 8 *Κακῶν* plutôt que *κακῆν* (Lobel), conjecture liée à celle d'*εὐφρόνων* au vers suivant.

V. 9 *Εὐφ[ρόνων* : l'extrémité inférieure du *φ* est bien visible et limite notablement les possibilités de restitution. Trace probable du *ρ* 2 mm. à droite.

V. 16 « Perhaps *νν* », ce qui ne laisse de place qu'à l'*ι* adscrit de *λόγωι*. La conjecture de *τῶιδ'* est dès lors quasi inévitable, mais *τῶνδ' τοῦδ'*, *τῆσδ'* pourraient aussi être tentés.

Vv. 17–20 Les impératifs du vers 20 et le futur *ἔσσει* (v. 21) conseillent *ἐπιστρέφειν* plutôt que *-φει* (Lobel). Ce choix détermine *ῆν* et *ἀνεῖλες* (diagonale de l'*α* visible), qui suffisent à remplir la lacune si l'on mesure celle-ci d'après l'espace occupé par le *κ* de *κείνης* (v. 20). *Σοί* est douteux : la courbe supérieure du *σ*, visible à deux endroits, serait identique à celle du *ς* de *ἀνεῖλες* (v. 19).

V. 21 La variante interlinéaire *που* (*το*. Lobel) postule *πη* dans le texte, ce qui laisse comme seule possibilité à droite *ζ]ηλωτός*. Un datif est requis comme régime de l'adjectif : *γέγ[ει* est la restitution la plus séduisante du point de vue du style. Au lieu du *π* proposé par M. Lobel (*πλήθει* ou *πολλοῖς* seraient trop longs³), il faut lire *γε*, la courbe de l'*ε*, bien marquée, venant s'appuyer à l'horizontale du *γ*. Les traces visibles au bord des déchirures autorisent d'ailleurs à transcrire *γένει δέ πη[ι*.

V. 23 Au-dessus de *-ίης*, la variante notée en interligne doit être *-κης* (*κ* et *ς* très lisibles, *η* peut-être corrigé sur *ι*) : *Γορτυνίης* (ou *-ικῆς*) est donc adjectif et suggère *γῆς*, *ἀκτῆς*, *χώρης*⁴, etc. au début du vers. Il exclut ainsi *Γορτυνία* (Macédoine) et avantage *Γόρτυν* (Crète) sur *Γόρτυνα* (Arcadie). D'autre part la terminaison *].ας* ne peut plus être, dans cette hypothèse, celle d'un participe commandant *μέγαν* au vers précédent : la conjecture *ἐς ἡμ]έας* est dès lors conseillée ; l'*ε* est d'ailleurs assez bien représenté par les deux vestiges du sommet de la courbe et de la barre horizontale.

V. 24 La lecture et les conjectures proposées partent de l'identification du groupe *εγ*, qui a sa réplique presque exacte dans les *ει* de *ἀνεῖλες* (v. 19) et *χεῖρα* (v. 28) : en partant de là à droite et à gauche, on ne peut guère trouver d'autre solution. Quant au début du vers, la meilleure restitution y serait *οὐδ' εἶδαρ ἰχθ'ύσ'*, etc., sur le modèle d'Eur. Rh. 515 *στήσω πετεινοῖς γυνῇ θοινατῆριον*. Sur le datif *γύπεσ(ι)*, voir les homérismes du type *αἶγεςι* (K 486) réunis et commentés par Chantraine, Grammaire homérique I 207. La dernière lettre du vers est obscure et apparemment corrigée : *ἐστάθης* a été choisi dans la perspective du contexte.

³ K. Latte, *Gnomon* 27 (1955) 493sqq., conjecture assez heureusement *π[ᾶσιν σὺ δ]ῆ[ζ]ηλωτός*, sans s'expliquer sur la variante interlinéaire (à la rigueur *τοι* ?).

⁴ *Χώρ]ας* Latte.

V. 25 *Kaí*: «*κ* not suggested»; on comparera cependant le *κ* du *καί* au v. 28. Le jeu des césures impose de toute façon un monosyllabe.

Vv. 26–27 Les quatre conjectures proposées sont connexes. *Κρηγύης* suggère au vers 26 ou 27 *γυναικός* (cf. Herond. 6, 39). Les cas s'expliqueraient par exemple par une phrase comme *ἐγὼ δ' ἐρασθεὶς κρηγύης ἀφικόμεν | γυναικός ἐπὶ γάμοισιν ...*

V. 29 *Ῥο*]ούσας, restitution très simple, prolonge les conjectures proposées aux vers précédents. Par exemple *οἰκόνδ' Ῥο*]ούσας, ou *ἐς δῶμ' Ῥο*]ούσας, etc.

V. 31 *Ῥ*]θα: *ν* est sûr; *θ* a été préféré à *ε* (Lobel) parce que l'horizontale traverse visiblement le dos de la lettre. Entre *θ* et *α*, une lettre biffée horizontalement par le copiste.

V. 32 Probablement]λος, d'un adjectif accordé à *ἐγὼ*.

V. 37 *Ἰδηις*: lecture plus que conjecture.

V. 38 *Κείμενο*<*ν*> a été préféré à *κείμενο*<*ς*> (Lobel) à cause de l'accusatif *μουνωθέντ(α)* du vers précédent. La finale manque dans le papyrus.

La présence d'un lemme après le vers 39 atteste que notre fragment contient la fin d'un poème. L'absence de lemme entre les vers 1 et 39, d'autre part, oblige à regarder ces 39 vers comme appartenant au même poème. Cela étant, M. Lobel observe à juste titre qu'il est difficile de concilier l'apostrophe *γύναι*⁵ du vers 8 avec l'exhortation guerrière qui commence brusquement au vers 17; que de surcroît le récit des aventures maritimes et guerrières qui semble occuper les vers 22 à 39 se relie tout aussi mal au sujet précédent. Comme il est néanmoins évident que ces trois parties si différentes forment un tout, l'interprétation de l'ensemble du fragment dépend entièrement de la solution du problème de composition ainsi défini. C'est le lieu où jamais de méditer le jugement bien connu de l'auteur du *Traité du Sublime* sur Archiloque (ch. 33, 5): «Il se brouille, à la vérité, et manque d'ordre et d'économie en plusieurs endroits de ses poèmes, mais il ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné et qu'il ne saurait régler comme il veut.»

A lire les vers 7 et 8, il apparaît clairement que la femme à qui s'adresse la *ῥῆσις* n'est pas la destinataire de l'iambe. Archiloque rapporte à quelqu'un d'autre la fière réponse qu'il a donnée à celle qui s'inquiétait de sa misère et lui en faisait reproche. Jusqu'où se poursuit cette réponse? Si c'est une *ῥῆσις*, elle doit être assez longue. Il faut la faire descendre au moins jusqu'à *μύρμηξ* au vers 16, bien que d'autres coupures soient défendables: après *μελήσει* ou *τίθεν* au vers 10, éventuellement après *ἐπαυρόμην* au vers 12, ou *ἄπο* au vers 13. Si *στροιβᾶν* est correctement restitué, et il est difficile de trouver un autre mot dont la première syllabe

⁵ En adoptant la lecture *τῖνῃ* (en réalité *τύνῃ*), dont les inconvénients paléographiques ne lui échappent d'ailleurs pas, M. Latte fait disparaître l'interlocuteur féminin. Il est dès lors possible de rapporter toute la première partie à un dialogue entre Archiloque – ou quelque substitut – et l'un de ses compagnons d'armes. Cette solution ne laisse pas moins subsister un profond désaccord entre le ton suppliant des vers 8 à 16 et l'injonction autoritaire du vers 20.

compte cinq lettres, on peut encore admettre qu'il trouve son développement dans les vers 13 à 15: «faire face», c'est bien l'attitude de la «fourmi». M. Lobel confère à cet endroit, avec bonheur, le proverbe *ἔνεστι κὰν μύρμηκι κὰν σέρφω χολή*, dont l'équivalent anglais «even the worm will turn» reproduit précisément le *στρουβᾶν* de notre texte.

Doit-on descendre plus bas que *μύρμηξ*? De fait, en annonçant à cet endroit un *λόγος*, il se pourrait qu'Archiloque mette fin, non sans brusquerie, au récit de son entretien avec la *γυνή* et revienne au confident à qui l'iambe est adressé. Il n'est pas impossible de donner un sens à toute la fin du poème en arrêtant la *ῥῆσις* à cet endroit: les vers 17 à 21 seraient une exhortation à l'ami qui va chercher fortune dans quelque expédition guerrière, et les vers 22 à 39 remémoreraient à ce même ami les périls courus jadis avec lui dans une autre aventure du même genre.

Mais cette solution présente l'inconvénient de laisser en suspens le plaidoyer commencé. Elle ne montre pas quel rapport interne unit la *ῥῆσις* à la fin du poème. Dès le début de sa réponse à la femme qui a douté de sa valeur, Archiloque distingue entre la réputation qu'on lui fait, *φάτις*, et ce qu'il vaut réellement, *οὐδ' οἶός εἰμι* (v. 13). Au *μὲν* du vers 8 doit répondre un *δέ*, et il s'en trouve un, en effet, au vers suivant. Mais ce *δέ* oppose seulement *εὐφρόνων* à *κακῶν* et nous sentons bien que cette opposition joue un rôle secondaire dans le discours du poète. De même, *οὐδ' οἶός εἰμι* répond seulement à *δειλός* et non pas à *ἀνολβείη*. La vraie antithèse à *φάτις*, c'est *λόγος* et *ἀληθείη*, au vers 16: *νῦν* souligne fortement l'articulation. Archiloque est calomnié par la rumeur publique (v. 8)? Ses difficultés actuelles donnent à ces rumeurs une apparence de vérité (v. 10)? On a même pu le croire lâche parce qu'il ne s'est pas encore défendu (v. 12)? Oui, mais la réalité est autre, et une parole solennelle la garantit (v. 16): «Tu seras un objet d'envie pour le monde des hommes!» (v. 21).

L'origine et la signification de cette «parole de vérité», au premier abord quelque peu sibylline, seront étudiées plus loin. La question qui se pose maintenant est de savoir si la *ῥῆσις* prend fin avec ce *λόγος*, ou si elle se poursuit au delà. On peut se demander aussi si le *λόγος* s'arrête au vers 21, mais la réponse est ici facile: après les rappels des vers 17 à 19, l'injonction du vers 20 et la promesse du vers 21, il n'y aurait pas lieu de revenir à des événements passés (v. 23). Quant à la *ῥῆσις*, il ne semble pas qu'aucun des vers qui suivent y mette fin formellement et d'une manière comparable à son introduction (vv. 6-7). L'interlocuteur à qui Archiloque parle à la deuxième personne pourrait donc être, théoriquement, la femme du vers 8. Mais il faut compter ici avec la brusquerie de son style, et voir ensuite que cette hypothèse s'expose au moins à deux objections, qui ne sont pas, d'ailleurs, irrécusables. La première, c'est qu'on s'attend à ce que le poète cesse quelque part son récit et dise au moins un mot direct, avant la fin de l'iambe, à son confident. La seconde, c'est que le sujet de la *ῥῆσις* peut être considéré comme épuisé dans l'antithèse des vers 8 à 21.

Une autre explication paraît moins vulnérable. Si l'on fait cesser la *ῥῆσις* avec

la citation du λόγος, les vers qui suivent ne sont plus adressés à la femme du vers 8, mais à l'ami à qui Archiloque envoie l'iambe. Trois vers évoquent son retour d'une terre lointaine; un vers dit la joie que le poète éprouve à le revoir. Pour expliquer μέγαν au vers 22, M. Lobel propose un mot comme φόρτον: une cargaison. Cette conjecture s'accorde assez mal avec σὺν νηϊ si l'on doit entendre que l'ami rapportait cette cargaison avec son bateau. Les exemples homériques pour σὺν νηϊ s'expliquent par la présence d'un verbe de mouvement comme ἰκόμεσθα (γ 61) ou ἐξαγάγοις (T 331). Le vers 24 laissant entendre que la traversée était pleine de dangers, il semble que l'idée d'un long voyage serait ici plus topique. On pourrait donc restituer quelque chose comme πλόν δὲ τελέσας] νηϊ σὺν σμικρῇ μέγαν.

La glose d'Hésychius au vers 25, ἀρπαλίζομαι · ἀσμένως δέχομαι, et la présence d'un pronom neutre indiquent peut-être qu'Archiloque n'a pas encore revu son ami depuis le retour de ce dernier. L'iambe, alors, serait une lettre, comme la «scytale de malheur» du fragment 81. Mais ce qui importe ici, c'est ce fait bien attesté que le destinataire du poème était absent lors des événements qui ont suivi l'entretien que conte Archiloque, et qu'il vient seulement de rentrer: il ignore tout encore de ce qui s'est passé à Paros. Le récit ne peut donc s'arrêter longtemps à la joie que le poète éprouve en ce moment à retrouver celui qui le sauvera de son isolement (v. 37). Effectivement, le «tu» fait place au «je» dès les vers 26 et 27, pour ne reparaitre qu'à l'approche de la conclusion au vers 35. Les vers 26 à 33 sont consacrés à un épisode connexe à l'entretien avec la γυνή: ils doivent exposer la cause des infortunes d'Archiloque.

Comme son ami, Archiloque avait cherché fortune sur les routes de la mer (v. 29): θαλάσσιος βίος! Il en est revenu propriétaire d'une importante cargaison qu'il a laissée sur son bateau. Son arrivée à Paros, et peut-être aussi l'argent qu'il a gagné, vont lui permettre de célébrer ses noces (vv. 27 et 28)⁶. Du coup la situation s'éclaire: la femme à qui s'adresse la ῥῆσις est Néoboulé. Attendait-elle son fiancé sur le rivage? On peut en proposer l'hypothèse et la défendre par la conjecture ἐς γῆν ὁρ[ο]ύσας au vers 29. Mais il faudrait alors ou admettre que l'incident narré dans les vers suivants s'était passé pendant le bref instant où Archiloque avait le dos tourné⁷, ou expliquer autrement les vers 29 à 33. On pourrait effectivement comprendre: «Mais je me soucie de ma cargaison ... sinon, elle aurait été perdue (v. 30); je veille à ce que la mer ne l'engloutisse pas (μὴ χάνη<ι> au lieu de μηχανή) ... <de peur> de n'en rien retrouver: une <seule> vague aurait tout submergé.» L'interprétation proposée dans la traduction semble cependant tenir un meilleur compte de l'optatif εὐροίμην, devant lequel on pourrait conjecturer ὅπως d'après Hdt. 2, 160, 4. Et surtout, elle fait apparaître la cause du dénuement décrit dans les derniers vers.

⁶ Au vers 26, γ[ά]μοισιν est évident. Au vers 25, en revanche, si κε[ρ]ήνην appelle assez naturellement γυναικός ou à la rigueur ἐγγνητής, on pourrait aussi restituer ἀφίκο[ε] au lieu d'ἀφικ[ό]μην, ce qui modifierait sensiblement l'interprétation de tout ce passage.

⁷ Dans ce cas, on pourrait conjecturer au vers 28 quelque chose comme ἐμοὶ δ' ἔτεινε] χεῖρα ou ἤδη δ' ἔτεινε], pour localiser l'action près du rivage.

Dans la suite, le discours reprend à la deuxième personne (vv. 35 et 36). Visible-ment, Archiloque revient encore une fois à son confident. La mention des combats vécus par ce dernier nous éloigne cependant des péripéties du retour – séparé – des deux amis. Cette évocation doit vraisemblablement permettre au poète de rappeler au compagnon fortuné qu'un dieu veillait sur lui au milieu des dangers qu'il vient de courir ou qu'il avait affrontés dans une expédition antérieure. Ce rappel nous ramène en effet à une intention que le récit mouvementé de la mésaventure d'Archiloque faisait un peu oublier : la comparaison entre leurs destinées respectives. Les dieux et la chance étaient du côté de l'ami, la malchance avec Archiloque.

Cette comparaison, accentuée par les deux vers qui rappellent comment l'ami a échappé aux périls dont il était menacé (vv. 24 et 36), met bien en lumière le sujet de l'iambe : les revers du poète. Certes l'incident de la cargaison chavirée paraît au premier abord un épisode bien mince pour justifier un si long poème. Mais il devait suffire à solliciter la pitié – et la générosité ! – de l'ami plus heureux dans ses entreprises. Et surtout, ce n'est probablement pas tant à la valeur plus ou moins grande des marchandises perdues que tient la déception d'Archiloque qu'à ce que cette aventure banale ajoute à sa réputation de malchanceux. Déjà ses compatriotes, pour d'autres insuccès qui transparaissent dans la *ῥῆσις*, lui reprochaient son *ἀνολβείη* (v. 11). Si l'on se rappelle que l'*ἀνολβή* est pour Hésiode une forme de misère qui suscite la réprobation et le dégoût (Op. 319), qu'elle est l'absence même des conditions indispensables à la réalisation de l'*ἀρετή* archaïque, savoir une prospérité qui manifeste la protection des dieux et entraîne la considération des hommes⁸, on comprend que Néoboulé se soit sérieusement alarmée des bruits qui couraient sur son fiancé. On comprend aussi que la perte malencontreuse de la cargaison qu'il rapportait ait pu être interprétée par les Pariens comme un signe de plus que les dieux l'abandonnaient et comme une invitation à l'abandonner à leur tour (v. 37). Une image saisissante va le redire à l'avant-dernier vers : *ἐν ζόφῳ*.

Mais voici qu'à notre surprise, au lieu d'opposer encore à l'infortune du poète l'heureuse chance de l'ami, comme le laissait attendre la comparaison développée dans les vers précédents, le dernier vers fait surgir un autre contraste : celui de l'obscurité actuelle de sa situation en regard de la gloire brillante qui lui avait été promise. Il faut le dire ici avec force : ce contraste est exactement celui qui oppose, dans le discours à Néoboulé, le *λόγος* à la *φάτις*, et ce doit être aussi le thème de l'iambe entier puisque la conclusion le formule de manière aussi nette.

Ramenés ainsi au développement de la *ῥῆσις*, mis en pleine lumière par l'opposition *ἐν ζόφῳ* ~ *ἐς φάος*, nous avons à nous demander sur quelle assurance Archiloque pouvait fonder son ferme espoir d'un avenir glorieux. Il fournit heureusement lui-même la réponse à cette question, en termes non équivoques : sur un *λόγος* qui lui promet la puissance et la considération générale à la tête d'une cité

⁸ Voir Jaeger, *Paideia* I² 281sq. et, pour la permanence de l'élément « chance » dans l'éthique archaïque, Ion de Chios fr. 1 D.-K. *ἀρετὴ τριάς : σύνεσις καὶ κράτος καὶ τύχη*.

longtemps disputée à des ennemis. Nous ne pouvons beaucoup hésiter sur l'origine de ce λόγος, si adroitement vague dans son apparente précision: c'est l'oracle de Delphes⁹. La protection d'Apollon sur le poète de Paros est le trait le plus constant du Βίος Ἀρχιλόχου dont les historiographes pariens Déméas et Mnésiépès, d'une part, et le pamphlet d'Oenomaos de Gadara sur les oracles, d'autre part, nous ont conservé des extraits importants. Cette protection se manifeste au premier chef par les oracles qui jalonnent la destinée d'Archiloque. Nous en connaissons, entièrement ou fragmentairement, pas moins de six, auxquels vient s'ajouter le λόγος de notre iambe¹⁰. Sur ces six, deux au moins étaient cités ou évoqués dans son œuvre: celui qui enjoignait à Télésioclès de fonder une ville sur l'«Ile brumeuse» et celui qui enjoignait à Archiloque, dans une rédaction bien différente de celle que paraphrase le λόγος iambique, de conduire à Thasos de nouveaux habitants¹¹. Celui qui nous occupe ici n'a pas le même sens, mais il est hors de doute qu'il désigne la même cité: «Règne sur Thasos!» La périphrase qui doit probablement voiler le nom de la cité, si celui-ci n'était pas mentionné dans la lacune du vers 17, fait allusion à un épisode de la conquête ou de la reconquête de Thasos. La colonie fondée par les Pariens avait été pillée par leurs ennemis, reprise par une armée à laquelle s'était joint Archiloque et replacée sous l'autorité des colons (vv. 17-19). Ces péripéties ressortissent probablement aux luttes contre les Naxiens racontées sur les inscriptions de l'Archilochéion de Paros, notamment dans l'extrait du fr. 51, lignes 45 à 59. Le texte du λόγος est d'ailleurs un peu obscur: si le *dativus sympatheticus* σοί est normal après un verbe d'enlèvement (cf. Hom. Z 234), on peut hésiter à interpréter ἀνείλες dans le sens de *reconquérir* la ville – pourtant non tout à fait perdue – ou dans le sens de *détruire* les guerriers qui l'avaient pillée. Peut-être devrait-on renoncer à l'adroite conjecture de M. Lobel, ἐξε[πόρθη]σαν, et la remplacer par un verbe encore à découvrir indiquant plus nettement la prise de la ville.

⁹ Λόγος ne désigne pas l'oracle proprement dit, mais le compte-rendu qu'on en donne; ainsi Pind. Py. IV 59sq. ἐν τούτῳ λόγῳ χρησμὸς ... Le style oraculaire transparaît vraisemblablement dans la répétition κείνης ἀνάσσε καὶ τυραννὴν ἔχε; cf. l'oracle de Battos, Diod. 8, 29 Κυρήνης εὐρείης ἄρχειν καὶ ἔχειν βασιλῆϊδα τιμῇ (rédaction du VI^e siècle? Voir B. Schmid, *Studien z. gr. Ktisisagen* [Diss. Fribourg 1947] 115), et celui que cite Tyrtée, fr. 3 a 9 δῆμον δὲ πλήθει νίκην καὶ κάρτος ἐπεσθαί. On peut penser que ζηλωτός appartient également au vocabulaire delphique, d'après l'oracle conservé dans la famille des Argéades, Hendess, *Oracula graeca* no 46, πρῶτον τότε τοι χρεὼν ἐστί ζηλωτὸν ναλεῖν αὐτὸν γενέην τε πρόπασαν (cf. Trog. ap. Just. 7, 1, 8 *imperium quærere*).

¹⁰ La première partie du Βίος dans la rédaction de Mnésiépès raconte l'apparition des Muses et la vocation du jeune Archiloque (Ἀρχ. Ἐφημ. 1952, 41sq.; voir l'excellent commentaire de M. Kontoléon sur ce passage). Le préambule de Déméas résumé par Sosthénès de Paros semble aussi mentionner Apollon, si l'on admet la restitution suivante, récemment contrôlée sur le document original, [καὶ τοῦ Ἀπόλ]λω[ο]ς τοῦ ἀνιργαγωγότος ταῦτα, aux lignes 5 et 6 de ce qui forme le fr. 51 de Diehl-Beutler. Les oracles relatifs à Archiloque sont les suivants, dans l'ordre chronologique: les trois oracles cités par l'inscription de Mnésiépès (E¹ II 50sq.; III 6sq. et 47sq.), dont le premier était déjà connu (AP XIV 113; Oenom. ap. Eus. Pr. ev. 4, 32; Theodoret. Gr. aff. cur. 10, 36), les deux oracles sur la colonisation de Thasos (Oenom. ibid. 6, 7, repris dans St. Byz. s. v. Θάσος, puis Oenom. ibid. 5, 31), enfin l'oracle sur le meurtrier d'Archiloque (Heracl. Pont. Pol. 8, 2; Galen. Protr. 9; Oenom. ibid. 5, 33, etc.). Cf. W. Peek, *Philologus* 99 (1955) 19sq.

¹¹ Voir Blakeway, *Mél. Murray* 50sq. et Lasserre, *Les Épodes d'Archiloque* 211sq.

L'interprétation proposée apporte certainement une solution acceptable au problème de composition que posent les vers 6 à 21. Comment en va-t-il du reste ? Il est bien évident que l'état de mutilation des vers 22 à 39 autorise plusieurs explications différentes. Mais sitôt qu'on se met à traduire en conjectures textuelles les hypothèses envisagées, on s'aperçoit que les possibilités offertes par des lacunes de quatre à sept syllabes par vers sont peu nombreuses. Au demeurant, quelque solution que l'on défende, les brusques changements de personne dans les verbes feront toujours difficulté. En effet, bien que l'obscurité du papyrus ou ses blessures laissent une certaine latitude dans la restitution des désinences de quatre verbes au moins (vv. 24, 28, 37 et 38), il n'y a place nulle part pour une transition plus développée qu'un simple *ὃν δέ* ou *ἐγὼ δέ*. La compréhension de cette partie de l'iambe doit donc avoir un autre support que les articulations placées par le poète à chaque changement de personne, et c'est la structure de l'ensemble du poème.

Il est difficilement contestable que les fragments narratifs qui font suite à la *ῥῆσις* racontent seulement la fin de certaines aventures. Dans l'hypothèse la plus simple, celle d'une composition symétrique, le début de ces aventures aurait naturellement sa place au début de l'iambe. L'allusion inattendue, aux vers 34 à 36, à des combats plus anciens que les retours décrits entre les vers 22 et 33 postule un récit assez long et un découpage analogue à celui de la dernière partie. Le poème commençait peut-être par une salutation évoquant déjà l'activité guerrière de l'ami, le péril où les dieux l'avaient secouru et son séjour au « pays de Gortyne ». Puis Archiloque racontait le début de ses propres aventures depuis leur séparation : son départ de Paros, l'acquisition des *φόρτια* qu'on reverra au vers 29 et son retour au port. Il disait ensuite sa hâte à retrouver Néoboulé (fr. 25 ?), son premier entretien avec elle et la froideur décevante de son accueil. La réponse conservée équilibre un discours de la jeune fille qui se terminait un peu plus haut que le vers 6. Viennent alors, successivement, les réflexions amères du poète dont nous avons conservé la fin, sa réponse à Néoboulé, une allusion au retour récent de l'ami, le récit de l'accident qui condamne Archiloque à la solitude, enfin les comparaisons de la conclusion. En tout une centaine de vers, si l'on mesure ce qui manque à l'ampleur de ce qui reste.

Ainsi reconstitué, ce poème trouve dans la vie et dans l'œuvre d'Archiloque, pour autant qu'elles sont connues, quelques correspondances non négligeables. D'abord en ce qui concerne la rupture de ses fiançailles : comme nous l'avions déjà montré ailleurs en nous fondant sur la 11e épode d'Horace, on ne lui pardonnait ni la perte de sa réputation (vv. 7-8 *heu me, per urbem ... fabula quanta fui !*), ni surtout sa pauvreté (vv. 11-12 « *contrane lucrum nil valere candidum pauperis ingenium?* » *querebar adplorans tibi*)¹². Sur cette époque de la vie d'Archiloque, on

¹² Cf. Lasserre, op. cit. 167sq. Le fragment 160 Bgk. ἀργιλπῆς δὲ φάσις que nous avons rapproché de *candidum ingenium* a été amendé par A. Colonna, *Doxa* 4 (1951) 77sq., en ἀργιλπῆς δ' ἐπ'ἀνῆ d'après le Vat. gr. 2291. Le parallèle *candidus* ~ ἀργιλπῆς subsiste si on supplée un mot comme λόγος (cf. Heliod. 7, 20 ἀναγκάζεται λευκότερον διαλεχθῆναι) ou ῥῆσις (Babr. *Prooem.* 2, 13 λευκῇ μυνθιάζομαι ῥῆσει).

ne savait encore que peu de choses. L'iambe enseigne qu'après des hauts faits guerriers à Thasos, le poète avait regagné Paros où il se livrait occasionnellement au commerce maritime (v. 29). Ce renseignement est nouveau et assez imprévu, mais il était déjà permis de conclure de quelques fragments d'un autre iambe qu'Archiloque avait été patron d'une barque: il semble y avoir conté comment il avait refusé les offres de service de deux matelots encombrants¹³. Ces éléments biographiques épars et jusque là difficilement classables retrouvent ainsi une place convenable. D'autres correspondances pourraient être encore suggérées, dont quelques-unes semblent apporter des éléments du même ordre. Il suffit cependant de celles-ci pour qu'apparaisse et que s'affirme avec éclat à nos yeux l'étonnante singularité de l'œuvre d'Archiloque: un poète se raconte. Nous aimerions conclure sur cette simple observation, si riche de promesses. Et puisque notre étude veut rendre hommage autant à l'historien de la littérature grecque qu'au papyrologue érudit qu'est M. Victor Martin, on nous permettra de souhaiter que cette conclusion aide à réaliser pour Archiloque le portrait littéraire que l'éminent professeur genevois appelait de ses vœux dans son introduction aux «Quatre figures de la poésie grecque», le portrait «d'un de ces individus, d'un de ces êtres de chair et de sang, de sensibilité et de pensée qui, s'ils baignent dans l'atmosphère de leur époque, n'en restent pas moins chacun unique en son genre.»

¹³ Cf. Lasserre, op. cit. 222sq. L'iambe du papyrus offre un appui bienvenu à la reconstruction, très fragile encore, de ce poème. Il n'est plus nécessaire, notamment, de recourir au second voyage d'Archiloque à Delphes pour expliquer sa présence sur un bateau, et comme simple passager.

A Writing Exercise from Oxyrhynchus

By E. G. Turner, London

The distinguished Hellenist honoured in this volume has spent his academic career in fruitful contact with Greek papyri, whether documentary, literary or Biblical. The high quality of his editorial work was first revealed in 1915 in the Second Volume of the *Catalogue of Greek Papyri in the Rylands Library*, on the title page of which his name stood in company with J. de M. Johnson and A. S. Hunt. It is therefore with some confidence of his interest that I dedicate to him this tiny note which draws attention to a neglected field of Greek palaeography, and that I offer a particular illustration of the points made from a text in the John Rylands Library.

It should not be necessary to emphasize the value to the palaeographer of examples of writing exercises. Our colleagues who study Humanistic hands are well aware of the preciousness of their manuals of instruction. Nevertheless students of the ancient world, though they are not without such exercises, have neglected them. Two reasons can be suggested at once for this neglect. In the first place, texts of this kind are rarely illustrated on publication; secondly, the word 'exercise' rarely fails to attract to itself the word 'school', used as an adjective *in malam partem*. The process of degradation may be illustrated by successive descriptions of P. Ryl. I 59 (see Fig. 1). A. S. Hunt, its first editor, applied to these six lines which repeat, as if in a copy-book, the opening words of Demosthenes' *De Corona* *πρῶτον μὲν ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι τοῖς θεοῖς εὐχόμεαι*, the careful description 'writing exercise'; and prompted by that palaeographical sense that made him outstanding as a papyrological scholar, he thought it worth while to add a brief characterisation of the hand, and the comment 'the letters are quite well-formed'. The text bears the same label 'writing exercise' in C. H. Oldfather, *The Greek Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (1923) 12 no. 152, but for R. A. Pack, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (1952) 19 no. 182 it has been demoted to the status of "school exercise".

The accompanying plate will, however, confirm that the writing on this scrap of papyrus is remarkably well executed, and that its proper classification is as 'official Roman chancery hand'. This imposing and grandiose manner of writing, of interest to Latin palaeographers as well as to Greek because of its influence on the subsequent development of handwriting, is now securely acknowledged¹ as an independent style. But it was not recognised as such until in 1910 (the year of

¹ W. Schubart, *Gr. Paläographie* 60ff.; H. Gerstinger, *Wien. Stud.* 47 (1929) 168ff.; P. Oxy. XIX 2227 and introduction.

publication of P. Rylands I) F. Zucker edited the now famous letter of Subatianus Aquila². This letter is still the most striking example of the style. Comparison of the Rylands fragment with it shows the same exaggerated narrowness and tallness of letters like σ , ϑ , σ (while η , ν , and τ are allowed to remain fairly broad), a compression probably governed by the desire to keep all the letters within the limits

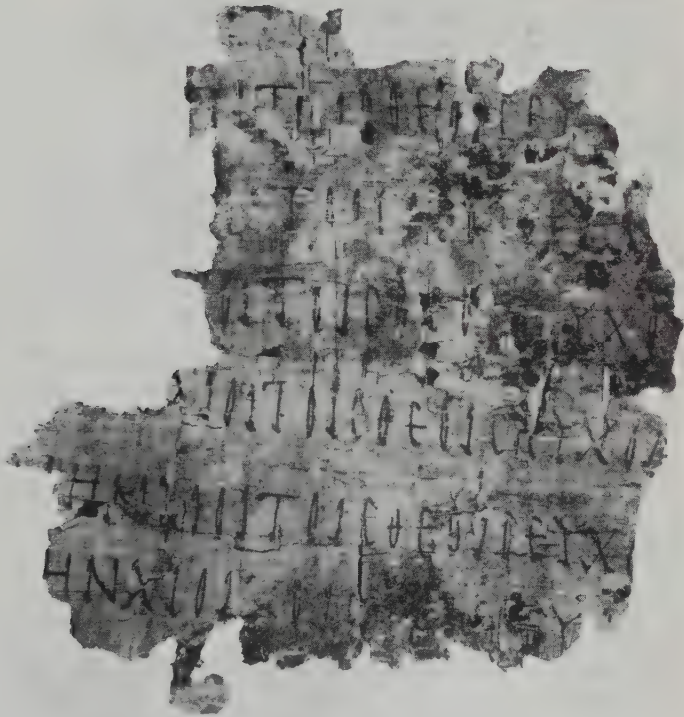


Fig. 1. Papyrus Rylands I 59. Courtesy of the John Rylands Library, Manchester.

of two generously spaced parallel lines and at the same time to make them fill the vertical distance between these lines. Again, in both examples, the pen has been allowed to rest for a moment at the instant of contact, forming oblique series or circlets in the Rylands text, hooks in that in Berlin. Two letters in the Rylands exercise have a form closer to that of bookhand than their counterparts in the Berlin order: α (which unlike the Berlin α remains firmly planted on the lower line and does not float to the surface of the upper line) has no loop or cross-bar and is strikingly like a contemporary Roman α ; ε , if less elongated, could be paralleled from many an example of the so-called 'severe' style, e.g. the hand of

² Berl. Sitz.ber. 1910, 710 = W. Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses* 35.

Antiphon's *Apologia* at Geneva. Probably the Rylands and the Berlin texts are not far removed from each other in date.

Now Greek palaeographers are conscious of the meagreness of the objective data which support their attempts to classify and order their material. This text offers them new and welcome evidence in three respects. First, its regularity of execution shows that it is work that aims at professional competence: from such well-written practice-pieces it is legitimate to form an opinion of the standards expected of professional calligraphers, and (as has been attempted in the last paragraph) to analyse the script itself. Secondly, the text which was found at Oxyrhynchus, is most reasonably interpreted as written by an apprentice scribe at Oxyrhynchus. Whether it was carried out in a private writing school or under official or semi-official supervision in a 'government' office, it is the first evidence of the presence of apprentice scribes³ at Oxyrhynchus, though it has been tempting to guess at their presence by extending the inference from P. Oxy. 724, a contract of apprenticeship to a shorthand-writer. Possibly a search among other pieces mistakenly damned as 'school exercises' may reveal other examples⁴ and help to display some of the characteristics of Oxyrhynchite scriptoria. Thirdly, the fact that a budding chancery scribe should practise by copying a line of Demosthenes seems to confirm that principle of the absence in the ancient world of a sharp division between bookhands and documentary hands which has recently been taken by C. H. Roberts as basis for a notable handbook on Greek literary palaeography⁵. To urge that the model chosen is only a tag, the equivalent of a 'copy-book' quotation, does not invalidate this conclusion; what is remarkable is that the scribe was not set down to copy, say, an imperial rescript.

³ The documentary evidence for the presence of professional calligraphers and apprentice scribes in Oxyrhynchus is set out in *JEA* 38 (1952) 90.

⁴ In *Studi in Onore di A. Calderini e di R. Paribeni* I have discussed a remarkable Latin example from Hawara.

⁵ C. H. Roberts, *Greek Literary Hands 350 B.C. to A.D. 400*.

Le «Platon» d'Henri Estienne

Par Olivier Reverdin, Genève

Hellénistes et latinistes du XX^e siècle, pensons-nous avec assez de reconnaissance à l'œuvre de nos devanciers, à celle surtout des humanistes de la Renaissance, auxquels nous sommes redevables non seulement d'une part de nos méthodes de travail, mais de la conservation et de l'édition première de presque tous les textes sur lesquels se fondent nos études ?

Le désir de mieux connaître, dans un cas précis, l'œuvre de deux de ces humanistes, de mesurer les difficultés de tout genre qu'il leur fallut vaincre, d'apprécier ainsi pleinement leurs mérites, ce désir a conduit les recherches dont le résultat est consigné dans les pages qui vont suivre.

I

Au printemps 1578 parurent à Genève trois gros in-folio, de plus de 2000 pages. Ils sortaient des presses d'Henri Estienne, et contenaient, éditée pour la première fois en entier, l'œuvre de Platon.

Le Platon d'Estienne, dont la pagination est universellement acceptée comme système de référence, a été pendant deux siècles l'instrument indispensable des études platoniciennes. C'est une œuvre imposante, remarquable, et dont l'élaboration mouvementée, dramatique même, mérite d'être rappelée : c'est un épisode curieux de l'histoire des études classiques.

Deux hommes s'associèrent pour cette grande entreprise. Deux hommes dont les caractères difficiles se heurtèrent avec violence. L'un, Henri Estienne, est encore célèbre ; l'autre, Jean de Serres, a subi le sort commun des hommes de son siècle qui ont écrit en latin : il est tombé dans un oubli immérité. Commençons par les présenter succinctement, et par expliquer les circonstances de leur rencontre, afin de situer leur entreprise dans le climat moral et spirituel qui fut le sien.

Estienne passa à Paris les 23 premières années de sa vie. Chez son père, Robert Estienne, imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu tout d'abord, puis pour le grec, et chez son oncle, Conrad Badius, il vécut dans la familiarité de bon nombre des hommes les plus remarquables de son temps. Ce milieu raffiné, ouvert, sensible à la fois au renouveau des idées religieuses et à l'enthousiasme que suscitait partout la redécouverte de l'Antiquité gréco-latine, le marqua doublement. Une représentation de la Médée d'Euripide dans la langue originale, lui donna le goût du grec. Il l'apprit à l'école de son père, de Pierre Danès, de Toussaint, de Turnèbe. A dix-

sept ans, il collationnait le Denys d'Halicarnasse qui sortit en 1546 des presses paternelles.

C'est vers cette époque, qui est celle de la mort de François Ier, que commença à se scinder douloureusement la société d'humanistes, de penseurs et de théologiens dans laquelle il vivait. Ceux qui prirent ouvertement parti pour les idées nouvelles, sur le plan religieux, s'aliénèrent les sympathies officielles, et furent bientôt en butte à la persécution. Beaucoup choisirent l'exil. Robert Estienne fut du nombre. Avec sa famille, il quitta dramatiquement la France, en 1551, emportant ce qu'il put de son matériel d'imprimeur, notamment les admirables caractères grecs qu'avait gravés Claude Garamond. «Contraint de se réfugier en lieu plus sûr», comme il le dit lui-même, il se fixa à Genève, où il mit à la disposition de la réforme calvinienne une des plus belles typographies d'un siècle qui fut celui des grands imprimeurs.

Cette rupture avec le milieu où s'étaient développés son talent, sa sensibilité, son érudition, affecta durablement le caractère d'Henri Estienne. Huguenot intraitable, il s'attacha à Genève, sa nouvelle patrie, en tant que cette ville était le bastion de la foi réformée; mais le séjour lui en pesait, et son caractère irascible, qu'explique peut-être sa petite taille, son agressivité, sa manie procédurière lui causèrent mille ennuis avec le Conseil et avec le Consistoire. Conservant comme port d'attache Genève, où le testament de son père, mort en 1559, avait à jamais fixé l'imprimerie familiale, il voyagea beaucoup. Errant, insatisfait, en proie à des difficultés financières auxquelles le mécénat des Fugger n'apporta qu'un soulagement passager, il mena une vie harassante. Quand on songe aux conditions dans lesquelles il a vécu, on n'en admire que davantage l'extraordinaire œuvre de philologue, de lexicologue, d'écrivain et d'érudit qu'il a laissée¹.

II

Jean de Serres, auteur de la traduction latine qu'Estienne plaça en regard du texte grec, des notes abondantes qui accompagnent cette traduction, des préfaces et des analyses des dialogues, est lui aussi un personnage haut en couleurs. Né en 1540 à Villeneuve de Berg, en Vivarais, il avait un frère aîné, Olivier, moins célèbre que lui de son temps, mais auquel son Théâtre d'agriculture, premier grand classique de l'agronomie française, a valu une notoriété qui dure aujourd'hui encore.

Jean de Serres quitta son pays vers la même époque qu'Henri Estienne. C'est à Lausanne, dès 1553 (il avait alors 12 ou 13 ans) qu'il étudia le grec, avec Guillaume Stucki². Il y connut certainement Théodore de Bèze. Peut-être est-ce cela

¹ Sur Henri Estienne, consulter notamment la thèse de Louis Clément, *Henri Estienne* (Paris 1889). Une nouvelle biographie, reposant sur une plus vaste enquête, et tenant compte des études partielles parues depuis 1889, serait souhaitable.

² Voir à ce sujet la dédicace du tome III de son Platon. L'amitié de Serres et Stucki est confirmée par une lettre de Simon Goulart à Simler, conservée à la Bibliothèque de Zurich, et publiée par L. C. Jones, *Simon Goulart*, 342.

qui le décida à venir faire à Genève sa théologie. En 1559, année de la fondation de l'Académie, il s'inscrivit dans le Livre du Recteur sous le nom de *Joannes Serranus Vivariensis*³.

Il fit carrière à Genève. En 1566, il avait la charge de «pédagogue des enfants de l'hôpital». La même année, il fut nommé pasteur à Jussy. Pas plus qu'Estienne, Serres n'était un homme commode et ami du repos. A plusieurs reprises, il demanda des congés pour se rendre en France, où il rassembla les matériaux qui lui servirent pour ses remarquables travaux de mémorialiste et d'historien. Ses relations avec les autorités de l'église de Genève paraissent avoir été souvent tendues. Son mariage, en 1569, occupa le Consistoire. Sa fiancée, Marguerite Godary, petite fille du célèbre sculpteur Ligier Richier, n'avait que 13 ans et 9 mois! Une enquête fut ordonnée. On convoqua la mère, et l'affaire fut transmise au Conseil, qui dut donner l'autorisation nécessaire, puisque le mariage fut béni à Saint-Pierre, le 25 avril, par Nicolas Colladon⁴.

Le 15 août 1572, Serres estime qu'il a «assez trainé la charrue d'avoir été six ans à Jussy». Il prie qu'on le décharge de son ministère, qu'il déclare ne plus pouvoir exercer «avec joie», et demande une fois de plus un congé pour se rendre en France. La Compagnie des pasteurs, jugeant ses absences trop fréquentes, refuse, et le convoque pour le 29 août. Serres insiste, «disant qu'il estoit pour en devenir fol si on le laissoit là plus longuement». Le ton monte. La compagnie, l'estimant «mal disposé et affectionné à sa charge», le fait mettre aux arrêts; puis elle le suspend de son ministère, et lui interdit la sainte Cène. Dès qu'il en a la possibilité, Serres quitte Genève pour la France, emportant le registre des baptêmes de sa paroisse. Il est fort possible que l'opposition de la Compagnie, en retardant son départ, l'ait fait échapper au massacre de la Saint-Barthélémy, dont furent victimes plusieurs des amis lyonnais chez lesquels il avait l'habitude de se rendre⁵.

La France était peu sûre pour les réformés. Vers la fin de 1572, n'osant pas rentrer à Genève, Serres se retire à Lausanne, où, comme nous l'avons vu, il avait passé une partie de son enfance. Il s'y lie d'amitié avec Blaise Marcuard, auquel il montre ses essais de traduction du Phédon. Marcuard l'ayant encouragé, il entreprend de traduire l'ensemble des dialogues⁶.

³ La page du Livre du Recteur sur laquelle figure cette signature est reproduite dans Charles Borgeaud, *Histoire de l'Université de Genève*, tome I 60.

⁴ L'incident est relaté dans les registres du Consistoire, à la date du 31 mars 1569. Le Registre du Conseil est muet. Le mariage a été célébré le 25 avril 1569, comme il appert du Registre des mariages de Saint-Pierre (tous ces documents se trouvent aux Archives d'Etat de Genève).

⁵ Les démêlés de Serres avec la Compagnie sont relatés avec beaucoup de détails dans le Registre de la Compagnie, en date des 15 août, 29 août et 18 septembre 1572. C'est le jour même de son incarcération, soit le 29 août, que parvint à Genève la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélémy.

⁶ Voir la dédicace du tome III du *Platon*. Sur Jean de Serres, on consulera notamment l'ouvrage de Charles Dardier, *Jean de Serres, historiographe du roi* (Paris 1883).

III

Comment Serres et Estienne entrèrent-ils en relations ? Peut-être se connaissaient-ils de longue date. Peut-être un ami commun, Théodore de Bèze, par exemple, ou Simon Goulart, servit-il d'intermédiaire. Le fait est qu'en 1575, Estienne publie un petit recueil intitulé *Psalmorum Davidis aliquot Metaphrasis Graeca, Johannis Serrani*.

Ce pourrait être à cette occasion que les deux hommes nouèrent, ou renouèrent des relations. Serres montra à Estienne sa traduction des dialogues et ses notes ; estimant que ces travaux étaient de nature à rendre service aux savants, Estienne, comme il le raconte lui-même dans sa préface, eut l'idée d'éditer Platon. Dans le courant de l'année 1575, sans doute, il acheta à Serres, pour 500 francs⁷, le manuscrit de sa traduction, dans le dessein de la publier, en regard d'un texte grec, qu'il se réserva d'établir lui-même⁸.

L'entreprise était audacieuse, et, financièrement, aléatoire. Estienne, avec l'aide de son traducteur, et malgré les difficultés que nous allons voir, parvint à la mener à chef en trois à quatre ans, ce qui témoigne de son exceptionnelle vigueur intellectuelle.

Le seul examen du Platon d'Estienne, des notes contradictoires que contiennent ses marges, et la lecture des préfaces suffiraient à nous faire deviner qu'entre les deux hommes, la collaboration ne fut pas aisée. De très curieux documents nous le confirment, et nous donnent des détails fort piquants, sur les vicissitudes de cette collaboration. Ce sont les lettres reçues ou écrites par Bonaventura Vulcanius. Cet érudit flamand, natif de Bruges, secrétaire, pendant un temps, du cardinal Francisco de Mendoza, puis adepte de la Réforme, avait passé quelques mois à Genève, en 1575, pour y éditer chez Estienne un Arrien grec-latin. Fixé ensuite à Bâle, jusque vers le milieu de 1577, puis à Leyde, où il enseigna le grec pendant 32 ans, Vulcanius entretenait avec les savants de son temps, notamment avec ceux qu'il avait connus à Genève, une correspondance suivie, qui est conservée à Leyde, et qui, pour la période qui nous intéresse, a été publiée par H. de Vries de Heekelingen⁹.

C'est de cette correspondance que nous allons tirer le récit des démêlés qui opposèrent Jean de Serres et Henri Estienne à propos de leur Platon¹⁰.

Dans une lettre qu'il écrit vers la fin de janvier 1576 à son mécène et protecteur Thomas Rehdiger, dont il ignorait la mort toute récente, Vulcanius fait le procès

⁷ C'est vers cette époque que le mot franc commence à être employé pour désigner la livre de France.

⁸ C'est du moins ainsi qu'Estienne présente les choses dans la préface de son Platon.

⁹ H. de Vries de Heekelingen, *Correspondance de Bonaventura Vulcanius pendant son séjour à Cologne, Genève et Bâle (1573-1577)* (La Haye 1923). Sur Vulcanius, on trouvera des renseignements dans la préface de cet ouvrage. Meursius, dans son *Athenae Batavae* (Leyde 1625), lui consacre une pittoresque notice biographique.

¹⁰ Sans doute, en dépouillant d'autres correspondances d'humanistes, parviendrait-on à trouver encore d'autres détails ; mais il est peu probable qu'ils soient de nature à modifier le récit que l'on peut tirer de la correspondance de Vulcanius.

d'Henri Estienne; il rappelle les démêlés de l'imprimeur avec Scrimger, Scaliger, Bonnefoy, et ajoute: *atqui veteres sunt illorum quaerimoniae de illius homuncionis iniquitate et cordibus et omnibus notae; Serranus non item. nam is quum de excudendo graece et latine Platone quem vertit, cum eo transeisset (emerat enim Henricus Stephanus exemplar Serrani 500 francis) ita illius versionem suggillat at animadversionibus suis passim margines replet et laboris sui quem in illa emendatione ponit premium cum quingentis illis francis commutare vult. ita nunc (ut mihi retulit Beza cum nuper hac iter faceret Heidelbergae rediens) inter se litigant et Plato, cujus jam magna pars excusa erat, altum dormit*¹¹.

Nous apprenons ainsi qu'au tout début de 1576, la composition était déjà fort avancée, et que, mécontent de la copie fournie par son traducteur, Estienne s'employait à l'amender, prétendant compenser par ce travail les 500 francs qu'il lui devait. Curieux procédé, dont Estienne paraît avoir été coutumier, et que l'on peut jusqu'à un certain point comprendre. En effet, toute élégante et facile qu'elle est, la traduction de Serres manque souvent de fidélité et s'éloigne délibérément du grec quand celui-ci présente de sérieuses difficultés¹². Estienne avait le sens de l'acribologie philologique. Les nombreuses corrections et conjectures qu'il a apportées au texte de tant d'auteurs anciens, et dont nos apparats critiques modernes conservent le souvenir, en sont la preuve. On comprend qu'il n'ait pas voulu imprimer sans autre la traduction assez floue que Serres lui avait livrée.

Inquiet des renseignements que lui a donnés Bèze, Vulcanius écrit à Serres pour lui demander ce qui en est. De bonnes nouvelles ne tardent pas à lui parvenir de Genève. Dans une lettre du 3 février, Simon Goulart lui apprend que *Stephanus in Platone totus est*¹³. Lambert Daneau le lui confirme le 24 du même mois: *addam ... quod petis de Platone. dilatum aliquandiu fuit opus, sed repetitum postea et brevi edendum in vulgus spero. nam et instat Serranus et spes lucri et tam utili et necessario autore Henricum urget. postquam apparuerit scribam*¹⁴.

Ces espoirs étaient prématurés. Le 7 mars déjà, Goulart écrit à Vulcanius: *Platonis editio lente progreditur, tamen sat cito, si sat bene, ut spero* ...¹⁵. Ce nouveau ralentissement paraît imputable aux difficultés qui, une fois de plus, s'étaient élevées entre Estienne et Serres. Daneau, qui n'aimait pas Estienne, y fait allusion dans une lettre du 8 mars: *...nescio quid ἔτιδος inter eum (scil. Stephanum) et Serranum subortum esse inaudivi quod mihi nondum satis notum est*¹⁶.

¹¹ De Vries, op. cit. 122–123.

¹² Depuis Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne* (Paris 1843), on a coutume de dénigrer la traduction de Jean de Serres. De toute évidence, elle manque de précision. Mais elle ne mérite tout de même pas le mépris dans lequel tant de gens, qui ne l'ont jamais pratiquée, croient pouvoir la tenir. Si elle ne vaut pas celle de Ficin, pour la précision, elle a le mérite de la clarté et de l'élégance; en son temps, elle a rendu d'appréciables services à ceux qui savaient insuffisamment le grec. Aujourd'hui, elle n'est évidemment plus qu'un texte mort, qui peut tout au plus intéresser les historiens de l'humanisme.

¹³ De Vries 317.

¹⁴ De Vries 321.

¹⁵ De Vries 325.

¹⁶ De Vries 330.

Le différend paraît avoir été assez vite aplani. Le 16 mars, en effet, Serres mande à Vulcanius: *interruptus Plato morae jacturam recuperat, opere fervente duorum praelorum quotidiano curriculo nostri hominis diligentia. iam absolutus est primus tomus, qui tres syzygias complectitur. accessimus ad Politica, quibus proxima septimana, si Dominus dederit, adjungemus Physica hoc est Timaeum et comitatum ὁμοτέχων*¹⁷. Dès qu'il apprend cette heureuse nouvelle, Vulcanius la communique à son ami Gérard Falkenburg, secrétaire de Rehdiger¹⁸.

Au printemps 1576, le travail progresse rapidement. Goulart écrit le 13 avril: *audio enim Stephanum Platoni excudendo totam operam dare*¹⁹. Estienne le confirme lui-même le 15 mai: *quod ad meam typographiam attinet, ea nunc tota platonizat et Serranus ipse nunc apud nos sedem habet, ut majus illi otium ad opus absolvendum esse possit. quamvis autem duobus prelis currat opus (si lente festinare est currere) tamen longe ab eo absumus, ut dicere possimus: γῆν ὄρω*²⁰.

Ce beau zèle ne dura guère. Les choses ne tardèrent pas à se gâter. Estienne se brouilla avec Urbain Chauveton, qui paraît avoir été à cette époque son principal collaborateur. Le 20 mai, déjà, Goulart donne à Vulcanius de fâcheuses nouvelles: *Serranicus Plato lente progreditur: vix nundinas autumnales videbit. Feriantur enim saepissime Stephani praela, nec bene conveniunt is et Calvetonius*²¹. Jean de Serres le confirme un mois plus tard. S'excusant de ne répondre que le 16 juin à la lettre que Vulcanius lui a adressée le 13 avril, il déclare que la faute n'en est pas à son Platon, mais à Estienne, qu'il qualifie de *infaustus ille cacographus, qui semper est sui similis*, ajoutant ironiquement: *intelligis quid dicam*²².

Pendant l'été 1576, l'impression ne progresse guère. Estienne travaille au Callimaque de Frischlin et, précise Goulart, *editionem Platoniam unico prelo, id est, testitudio gradu persequitur*²³. En novembre, on en est au même point: *(Stephanus) Platonem persequitur sed lente festinat*²⁴.

Le travail est ensuite interrompu. Serres s'étant rendu en France, ce qu'il faisait très fréquemment, Estienne attend qu'il rentre. *Plato sepultus jacet*, constate mélancoliquement Goulart en février 1577²⁵. A peine Serres est-il de retour, le conflit, depuis longtemps latent, éclate. La justice est saisie. En date du 1er mars, Goulart relate l'incident à Vulcanius: *Platonem coram iudicibus inter Serranum et Stephanum causam dicentem animo cogita. nuper rediit Serranus qui lites adversus Stephanum spirat. Stephanus ex adverso rabularia arte non mediocriter instructus defensionem parat. interea Socratis discipulus inter chartas latitat condi-*

¹⁷ De Vries 332.

¹⁸ De Vries 145-147.

¹⁹ De Vries 344. Le même jour, Serres écrit à Vulcanius qu'Estienne est venu le voir à Lausanne (de Vries 346).

²⁰ De Vries 349.

²¹ De Vries 351, cf. aussi 347. On trouvera quelques renseignements sur Chauveton dans Haag, *France Protestante*, 2e éd. s.v.

²² De Vries 353.

²³ De Vries 387.

²⁴ De Vries 396.

²⁵ De Vries 414.

*tionem miseram deplorans. amicorum communium opera negotium illud fortasse componetur*²⁶.

Il semble qu'une fois de plus, la cause du différend ait été la manie qu'avait Estienne de corriger ses auteurs. En mai 1577, Vulcanius, qui devait tenir le renseignement de ses amis genevois, écrit à Joachim Camerarius qu'Estienne s'est brouillé avec Frischlin, dont il vient d'éditer le Callimaque, et avec Serres, en raison de sa *supervacanea in alienis laboribus curiositas*²⁷. Frischlin, dans une lettre relative à son Callimaque, se plaint amèrement qu'au lieu de mettre au point son manuscrit, Estienne l'ait imprimé tel quel, et en ait réfuté les erreurs dans des notes marginales de son cru²⁸! Nous verrons qu'il fit de même pour le Platon de Serres.

L'intervention des amis communs parvint, semble-t-il, à arranger les choses. Le 13 mars, Goulart, en français pour une fois, écrit à Vulcanius: «Estienne ... m'a dit qu'il espere mettre la main à l'Aristote grec-latin apres que son Platon (lequel il va remettre sur la presse) sera achevé. Il est d'accord avec Mr de Serres qui se recommande bien fort à vos bonnes graces»²⁹.

Le 21 mai, Goulart confirme que l'impression du Platon se poursuit³⁰; le 17 juin, il précise que *Stephanus totus est in Platone, quem ad proximas nundinas in lucem proditutum spero*³¹. Le 25 du même mois, Serres est plein de confiance. Estienne, dit-il, affirme que l'impression sera achevée dans quelques jours³².

Une fois de plus, des difficultés, dont nous ignorons la nature, et qui pourraient bien avoir été d'ordre technique ou financier, se mirent à la traverse. Goulart constate, le 28 juillet, que *Plato ante nundinas vernaales anni 1578 lucem non videbit*³³.

Le 30 octobre, Estienne s'exprime avec une certaine réserve: «J'espère, écrit-il à Vulcanius, que vous verrez bientôt nostre Platon»³⁴.

Cet ouvrage, que le monde savant, dans l'Europe entière, attendait avec impatience, parut enfin, au printemps 1578. Quant aux contestations entre Jean de Serres et Henri Estienne, loin de s'apaiser, elles s'envenimèrent. En octobre, il fallut, pour y mettre fin, l'intervention de la Compagnie des pasteurs, dont le Registre relate en ces termes cet ultime incident:

«Monsieur de Serres s'est plainct à la Compagnie qu'à l'occasion de quelques affaires qu'il avoit heu avec le Sr Henry Estienne pour l'impression du Platon, iceluy Estienne luy avoit escript une lettre par laquelle il le chargeoit d'estre indigne du ministère, d'estre perfide et aultres tels oultrages. Prie de luy donner advis. Le tout a esté remis au landemain qui estoit le sabmedy 25, que la Com-

²⁶ De Vries 423.

²⁷ De Vries 257.

²⁸ Sur le différend Frischlin-Estienne, voir la lettre adressée par Frischlin à Vulcanius, en date du 26 juillet 1577 (de Vries 469-471).

²⁹ De Vries 433-434.

³⁰ De Vries 449.

³¹ De Vries 456.

³² De Vries 468.

³³ De Vries 472.

³⁴ De Vries 488.

pagnie ayant faict appeller l'un et l'autre, les ayant ouys et advisé sur le tout a trouvé que le Sr Henry Estienne n'avoit heu occasion aucune de cela, reconnaistroit audict de Serres qu'il avoit mal parlé, le reconnaistroit digne de sa charge et l'ayant prié de luy pardonner, deschireroit luy mesme la lettre en la condamnant, et que par ce moyen Monsieur de Serres mettroit tout cela soulz le pied. L'un et l'autre a accepté, assavoir ledict Serres a pardonné et s'est contenté pour ne poursuivre plus oultre son action, et ledict Estienne aussy a recogneu sa faulte et a esté prest de deschirer ladicte lettre. Lequel deschirement a esté differé à lundy prochen que les négoces qu'ils avoient ensembles feussent vuidez par arbitres qu'ils ont nommés presentement et à l'arbitrage desquels ils se tiendroyent sur paine de cent escus aux povres. Lesdicts arbitres ont terminé leurs affaires le lundy 27 et le Sr Henry a deschiré la lettre selon l'advis de la Compagnie»³⁵

La correspondance de Vulcanius révèle les circonstances mouvementées dans lesquelles le Platon d'Estienne a été imprimé. Aux difficultés nées du caractère des deux principaux intéressés, et, sans doute aussi de l'état précaire des affaires d'Estienne, dont nous savons qu'il ne cessa de se débattre dans des embarras d'argent (l'édition des auteurs grecs n'a jamais été bien rémunératrice!), vinrent s'ajouter la malice des temps. Genève regorgeait de réfugiés depuis la Saint-Barthélémy. Une partie seulement d'entre eux regagna la France en 1576, lorsque fut pris l'Edit de pacification. Surpeuplée, la cité était perpétuellement en état d'alerte, à cause de l'attitude menaçante du duc de Savoie. Le prix de la vie avait considérablement augmenté. 1577 fut à cet égard une année particulièrement difficile. Pour subsister, Genève devait s'imposer ce que l'on a appelé de nos jours une politique d'austérité. De là les revisions successives des lois somptuaires. On le voit, pour une entreprise aussi considérable que le Platon dont nous parlons, les temps n'étaient guère propices. Si l'on ajoute qu'Estienne avait grand-peine à se procurer le papier dont il avait besoin, que Serres et lui durent travailler à la lueur de chandelles ou de méchantes lampes à huile dans des maisons souvent humides et glaciales, le respect et l'admiration que nous impose leur Platon ne fait que croître. Pour répéter leur exploit de nos jours, autrement dit pour éditer toute l'œuvre de Platon, texte et traduction, n'a-t-il pas fallu à l'Association Guillaume-Budé et aux quelque douze hellénistes entre lesquels elle a réparti le travail, plus d'un tiers de siècle (1921-1956) ?

Les préfaces des humanistes sont souvent instructives. Celle du Platon l'est particulièrement³⁶. Estienne commence par proclamer son dessein : donner une édition qui fût digne tout à la fois de Platon et de son imprimerie. Pour qu'elle fût digne du «roi des philosophes», il ne suffisait pas que la typographie en fût d'une «royale magnificence» : il fallait encore que le texte fût aussi correct que possible.

³⁵ Extrait du Registre de la Compagnie des pasteurs, en date du 24 octobre 1578 (Archives d'Etat, Genève). Nous citons le texte dans l'orthographe originale, mais en y ajoutant quelques accents et quelques signes de ponctuation.

³⁶ Cette préface se trouve au tome I, folio IV.

Estienne disposait, dans son atelier, du matériel nécessaire, notamment des admirables caractères de Garamond. Sous ce rapport, il était sans crainte, la seule difficulté étant pour lui, comme toujours, de caractère commercial et financier. Quant à l'établissement du texte, il y voua lui-même tout ses soins, ne négligeant rien pour que le résultat fût à la hauteur de son ambition. Voici en quels termes il informe le lecteur de ses travaux : ... *ut autem Graecus contextus ... quam fieri posset emendatissimus ederetur, non omnem lapidem sed omnia bibliothecarum (ad quae aditus patuit) scamna partim ipse moui partim mouenda curavi. ac quum varia ex veteribus libris auxilia conquisivissem, hanc in eorum usu cautionem adhibui, ut quae lectiones praecedentium editionum, Aldinae, Basiliensis, Louanensis (quae est duntaxat librorum De legibus) ferri posse viderentur, in ista etiam retinerentur, diuersis margini adscriptis.*

Estienne ne se borna pas à comparer les éditions précédentes aux sources manuscrites : il s'attaqua également aux passages *quae οὐδὲν ὀφείας haberent*. Pour les rendre intelligibles, il recourut naturellement aux conjectures ; mais il le fit avec une extrême prudence. Ce qu'il écrit à ce sujet dans sa préface peut être médité avec profit par tous les philologues ... *ad coniecturas, tanquam ad δεύτερον πλοῦν me conuertere necesse habui. Sed quum intelligerem quam periculosae sint coniecturae, et quam fallaciter plerunque suis coniectioribus adblandiantur, ex ingenio meo profectas emendationes non in ipsum recepi contextum, ... sed partim margini adscripsi, partim Annotationibus reseruavi, ubi earum rationem etiam reddere daretur.*

Henri Estienne n'était plus, comme son père, un artisan doublé d'un humaniste, mais un intellectuel ; il mettait néanmoins encore la main à la pâte ; il connaissait le maniement des casses et des presses. Cela lui rendit service dans l'établissement du texte de Platon. Il raconte, dans sa préface, comment bien des corrections lui furent suggérées, dans son atelier, au cours de l'impression, par le simple jeu de la typographie. Les exemples qu'il donne sont fort curieux.

Estienne raconte encore dans sa préface que la traduction proposée par Serres, pour divers passages, lui parut inadmissible. Il entreprit donc de la corriger. Serres s'y opposa, exigeant que son manuscrit fût imprimé sans changements, même là où le texte grec dont il s'était servi différait de celui qu'Estienne avait établi. Cette étrange prétention joua sans doute un rôle important dans les démêlés que nous révèle la correspondance de Vulcanius. Serres finit toutefois par accepter qu'Estienne consignât dans la marge son interprétation, laissant au lecteur le soin de juger. C'est ce qui nous vaut, tout au long des trois gros in-folio, une sorte de dialogue assez discordant entre la marge intérieure, qu'Estienne s'était réservée, et la marge extérieure, dans laquelle Serres se justifie. Faisant bonne mine à mauvais jeu, les deux hommes, dans leurs préfaces, s'efforcent de démontrer que le lecteur peut tirer profit de leur désaccord. Serres, qui était enclin à la tolérance, écrit assez curieusement : *neque enim nouum est varia esse eadem de re iudicia ... quam ego iudiciorum et examinis libertatem et diligentiam amo et probo, ut solidae eruditioni apprimè utilem. compositi enim et pacati illius examinis beneficio lata*

via sternitur ad veritatem: neque verò erit cum nominis mei dispendio, quod erit cum veritatis compendio ... est enim laudabile contentionis genus, cum virtute de virtute dimicare.

A vrai dire, la controverse qui s'étale dans les marges du Platon est pour nous assez fastidieuse; elle l'est d'autant plus que, neuf fois sur dix, Serres a tort. Mais qu'importe: son œuvre est périmée; ce qui compte, c'est le texte établi par Estienne, auquel nous sommes redevables de conjectures heureuses, et d'un choix judicieux de variantes. Les progrès que le grand humaniste genevois a fait faire à l'établissement du texte des dialogues est un *κτῆμα εἰς αἰεί*.

V

Selon la coutume du temps, le Platon contient une série d'épigrammes liminaires. Leurs auteurs forment une véritable famille. C'est tout d'abord Théodore de Bèze, qu'entoure un groupe de Genevois, des réfugiés naturalisés pour la plupart: le Crétois François Portus, qui occupait alors la chaire de grec à l'Académie; Simon Goulart, qui commençait sa brillante carrière de prédicateur au temple de Saint-Gervais, de théologien et d'écrivain; Jean-Antoine Sarrasin, un des hommes les plus distingués de la Genève d'alors; Antoine de la Faye, futur recteur de l'Académie; La Roche-Chandieu, qui venait de quitter Genève pour Lausanne; le médecin Toussaint Ducret, qui fut du Conseil des Deux-Cents. La plupart des autres auteurs d'épigrammes ont des attaches avec Genève: le fameux Bodley, qui avait fréquenté les cours de l'Académie l'année même de sa fondation³⁷, et qui avait ainsi été le condisciple de Serres; Mathieu Wacker, de Constance, qui s'inscrivit à l'Académie en 1576, avec le fils de Thomas Rehdiger, dont il était le précepteur; Vulcanius, dont nous avons vu qu'il avait séjourné à Genève pour y éditer, chez Estienne, son Arrien; Jean Mallot, pasteur à Morges; Jean Tenant, qui finit ses jours comme professeur d'hébreu à Montauban; Jean Ricauld.

On le voit: cette liste atteste le rayonnement qu'avait alors la ville dont Calvin venait de marquer si durablement le caractère. Le Platon d'Estienne mérite vraiment d'être qualifié d'entreprise genevoise; tous ceux qui, par leurs épigrammes, en saluent l'apparition appartiennent en effet à la grande famille d'esprits dont Genève était alors la patrie et l'inspiratrice.

VI

Comment résister, dans la revue suisse où paraissent ces lignes, à la tentation de présenter encore un curieux passage d'une des dédicaces de Serres. Ces dédicaces sont adressées aux souverains protestants: Elizabeth d'Angleterre pour le

³⁷ Son épigramme est signée *Μίλωνος Βοδλαίου Λονδινέως*. Bodley raconte lui-même dans quelles circonstances, tout jeune encore, il suivit les cours de l'Académie de Genève, en 1559: *The Life of Thomas Bodley ... written by himselfe* (Oxford 1647) 2.

tome Ier; Jacques VI, roi d'Ecosse, pour le second; les Consuls et Sénateurs de l'illustre République de Berne pour le troisième. Dans cette dédicace à Leurs Excellences, Serres s'étend sur l'hospitalité qu'il a reçue deux fois à Lausanne, comme enfant, puis après la Saint-Barthélémy; il termine par un vœu fort pittoresque. Rome, dit-il, eut ses Brutus, ses Camille, ses Fabritius, ses Cossus, ses Scipions, ses Emile, ses Caton, et sous le gouvernement de ces *aurei viri*, elle connut des temps heureux. Puis vinrent les Néron, les Caligula, les Commode, les Héliogabale, et tous ces *monstra generis humani* qui la précipitèrent dans la ruine et le malheur. De même Berne *habet suos Melunios, Steigeros, Neglinos, Diesbachios, Granferiedos, Manueles, Wateuillios, Derlachios, Teilleros, Zerchintas, ceterosque magnos et excellentes viros, et viget*. Puissent à ces illustres ancêtres succéder dans les siècles à venir des neveux dignes d'eux: tel est le vœu que formule Serres; en d'autres termes, il souhaite que Berne n'ait jamais ni Néron ni Caligula, ni Commode ni Héliogabale³⁸!

VII

Revenons à notre Platon. Ses marges, nous l'avons dit, conservent l'âpre souvenir des controverses et des disputes qui opposèrent Estienne et Serres. Or, par une curieuse coïncidence, ces deux hommes moururent à quelques semaines de distance, et on les trouve réunis, presque réconciliés, dans un texte dont la lecture est fort attachante: les *Ephemerides* de Casaubon.

Estienne mourut le premier. Casaubon, qui était son gendre, apprend la nouvelle à Montpellier, en février 1598. Voici en quels termes émouvants il évoque la figure contrastée de son beau-père:

cum de more in museum me recepissem, et moesto animo, nescio quare, essem, ecce, postquam γορπητήσας ad studia me adcinxi, nuntius affertur mihi de obitu charissimi capitis et quondam clarissimi, Henrici Stephani. Lugduni obiit ὁ μαχαρίτης, procul domo, tanquam aliquis ἀρέστιος, qui domum Genevae amplam habebat: procul ab uxore, qui uxorem matronam castissimam habebat: procul a liberis, qui habebat quatuor adhuc superstites. dolendum: dolendum ac quidem impensius, quod nulla necessaria de caussa ὁ μαχαρίτης domo aberat. homunculi quid sumus, cum recogito, mi Stephane, mi Stephane, ἐξ ὅλων εἰς ὅλα? tu, qui poteras inter ordinis tui homines primas sine controversia tenere, maluisti dejici, quam stare. tu, qui opes a patre tibi relictas amplissimas habuisti, maluisti istas amittere quam servare. tu, qui a divino Numine excitatus fueras, ut literas praesertim Graecas unus omnium optime intelligeres, ut ornares, maluisti alia curare, quam τὴν σπάργαν κοσμεῖν. non hoc tuo, mi Stephane, sed humani ingenii vitio factum. paucis enim datum est sua bona bene nosse, et iis probe uti. quanquam tu quidem, vir magne, optime usus es juvenis, deque literis ita es meritus, ut pauci tecum jure componi possint, vix quisquam anteponi. magnum sane, vir magne, in utramque partem exemplum te praeuisti. atque utinam

³⁸ Le texte que nous résumons se trouve en tête du tome II du *Platon*, folio III, verso.

*faxit Deus, ut virtutes tuas, vigilantiam, et indefessum illud studium ego et mei imitemur ...*³⁹

Jean de Serres mourut en juin, à Orange, dont il desservait l'église. Huguenot fervent, il n'en était pas moins partisan de la politique de pacification et de tolérance dont Henri IV était le protagoniste et le symbole. Cette attitude le fit juger très sévèrement par une partie de ses coreligionnaires. Chargé d'âmes et mêlé aux luttes du siècle, il n'en continuait pas moins à rêver de travaux d'érudition. Voici en quels termes Casaubon s'exprime à son sujet :

*... hoc die de Johannis Serrani obitu certiores facti sumus. obiit ille die decimo nono hujus mensis, et cum uxore, quae post illum fato juncta est horarum fere quatuor intervallo, est sepultus. simul illa tot incepta sunt extincta et sepulta. en homo quid sit, et quanta illius consiliorum vanitas. vix unus aut alter est mensis, cum homo optimus et eruditissimus hic mecum de variis multisque suis inceptis multa est locutus. cogitabat ille Harmoniam Patrum, cogitabat Platonis retentatam, Aristotelis novam editionem: moliebatur et in historia vetera ac nova quamplurima. taceo alia hominis incepta, et suscepta ab eo opera; quorum omnium nihil praeter titulos quorundam potuit edere. quanto erat satius meminisse virum optimum ejus quod ille ait, 'Vitae summa brevis spes vetat inchoare longas'. tum ille pauciora esset aggressus, et plura esset executus. nunc omnia illius molimina φροῦδα, omnes conatus irriti et vani. atque utinam vani essent tantum. nam quid de illo nostri, quid adversarii passim loquantur et pueri sciunt. neque nostrum est de tanta re ferre sententiam. animum tamen meum percellit haec cogitatio. tempus mortis et genus videntur aliquid εὐτογράφειν θεήλατον. sed Deus non sinit ut pietatis verae studio impii in defuncti manes simus. quare ἀπέχω ...*⁴⁰

Ces notes, que Casaubon a jetées sur la papier sous le coup de l'émotion, sont saisissantes. Estienne et Serres y apparaissent tels que les vicissitudes de leur laborieuse collaboration nous les ont révélés: tourmentés, insatisfaits, victimes des défauts et des lacunes de leurs caractères.

Ni ces défauts, cependant, ni les temps agités où ils vécurent, ni les obstacles matériels ne purent les empêcher d'élever à la gloire de Platon un monument grandiose. Quand on contemple les trois gros in-folio, et qu'on songe aux circonstances dans lesquelles ils virent le jour, on éprouve une reconnaissance qui se teinte d'émotion. N'enferment-ils pas, en plus du texte des dialogues, la mémoire de deux hommes dont les indéniables faiblesses ne sauraient voiler la grandeur d'âme ni la puissance intellectuelle; deux hommes dignes de ce siècle où le nom de Genève, siège de leur entreprise, brilla d'un si vif éclat.

³⁹ *Ephemerides Isaaci Casauboni*. Ed. J. Russell (Oxford 1850) 67-68.

⁴⁰ Ibid. 90-91.

Buchbesprechungen

J. D. Beazley: Attic Black-Figure Vase-Painters. Oxford 1956. 851 S. 8°.

Das seit langem sehnlich erwartete Buch ist in der gleichen Art wie sein 1942 erschienener, leider längst vergriffener Vorgänger über die rotfigurige attische Vasenmalerei herausgekommen. Doch zeigt es einen erheblich geringeren Umfang, was erstaunt, wenn man bedenkt, daß die schwarzfigurige Malerei sich über etwa fünf Jahrhunderte erstreckte, vom ausgehenden 7. bis ins 2. vorchristliche, gegenüber der nur rund zwei Jahrhunderte dauernden rotfigurigen Dekorationsweise. Allerdings konnten einige Gefäßgruppen teilweise oder ganz übergangen werden, da sie bereits in gründlicher Bearbeitung vorliegen (panathenäische Preisamphoren, schwarzfigurige Lekythen) oder in einer solchen zu erwarten sind («tyrrhenische» Amphoren). Der Band umfaßt gleich dem vorangegangenen einen gewaltigen Katalogteil, in dem sämtliche dem Verfasser bekannten Stücke nach Malern geordnet mit Literatur aufgeführt werden, und ausgezeichnete Indices, wo die Vasen und Scherben nach Fundort, Aufbewahrungsort und Publikationen zu finden sind. Register der Lieblingsnamen und der Vasenmaler schließen sich an. Für die Sagendarstellungen auf Vasen gibt es einen mythologischen Index, von dem man allerdings bedauert, daß er nicht noch umfassender angelegt worden ist; wie Beazley selbst anmerkt, erscheinen zwar beispielsweise die Moiren im reichen Schmuck der Françoisvase, sind aber ins Verzeichnis nicht aufgenommen worden, da das Hauptthema «Hochzeit der Thetis» heißt. Ines Jucker

Ekrem Akurgal: Zwei Grabstelen vorklassischer Zeit aus Sinope. 111. Berliner Winckelmanns-Programm 1955.

Auf diese ausgezeichnete Veröffentlichung von zwei bisher unbeachteten griechischen Grabreliefs aus Sinope sei besonders hingewiesen. Der Herausgeber, Ordinarius für Archäologie in Ankara, hat ihre vielfache Bedeutung dargestellt. Gegen die Mitte des 5. Jahrhunderts entstanden, sind sie die bedeutendsten Denkmäler nordostionischer frühklassischer Kunst. Sie zeigen die Tote und ihre Angehörigen in einer innigen Verbindung, wie wir sie später von attischen Grabdenkmälern kennen, und schon in Naiskoi. Akurgal gibt ein Verzeichnis von 41 frühklassischen Grabstelen, von denen die meisten dem 'kykladisch-ionischen' Typus der schlanken Palmettenstele und dem 'kleinasiatisch-ionischen' Typus der Naiskosumrahmung angehören; die süditalischen Beispiele folgen dem ersten Typus. Meines Erachtens kommt schon aus äußeren Gründen als führendes ionisches künstlerisches Zentrum nach der Katastrophe des ionischen Aufstandes nur Paros in Frage (Phil. Wochenschr. 57 [1937] 1278f.), wo die New Yorker Mädchenstele (G. M. A. Richter, Catalogue of Greek Sculptures Nr. 73) gefunden worden ist und die Heimat des frühklassischen Typus der Palmettenstele mit Relief gesucht werden darf. Akurgals Vorschlag, die Heimat des andern Typus in einer ionischen Stadt Kleinasien zu suchen, muß sehr erwogen werden. Auffallend ist die weite Verbreitung beider Typen, die aus Akurgals Liste hervorgeht, und die Mannigfaltigkeit der landschaftlichen Abweichungen. Man sieht, wie führende wandernde Meister über weite Gebiete hin gewirkt und eine sich über das Lokale erhebende Gemeinsamkeit geschaffen haben. Für die Kunstgeschichte der frühen Klassik wird dieses Heft ein unentbehrlicher Baustein bleiben. K. Schefold

François Chamoux: L'Aurige. Fouilles de Delphes IV 5. Paris 1955. 92 S. 23 Taf. 8 Abb.

Das kostbarste Kleinod unter den delphischen Funden, der Wagenlenker, ist gerade vor 60 Jahren, Ende April, entdeckt und dann sofort von Homolle vorläufig veröffentlicht worden. Nun legt F. Chamoux eine sorgfältige und schöne endgültige Publikation vor, auf die man lange gewartet hatte. Er folgt Frickenhaus' überzeugender Datierung kurz nach 474, tritt entschieden dafür ein, daß das Viereck von vorn gesehen war, in Ruhe nach dem Sieg. Der Lenker stand vermutlich allein im Wagen; ein Knappe hielt das rechte der seitlichen Pferde; die Deichselpferde standen etwas zurück. Bei der Wiederherstellung des Wagens verwendet er die sorgfältigen Beobachtungen R. Hamps, lehnt aber dessen Versuch ab, den Block mit der Künstlersignatur des Bötiers Sotadas mit dem Werk zu verbinden, und schreibt es einem attischen Künstler zu, der Kritios näher gestanden habe als Myron. Die schönen Tafeln 21 und 22 zeigen aber doch starke Unterschiede zwischen den feinbewegten Zügen des Kritiosknaben und den verschlossenen des Lenkers. Noch größer

wird der Abstand, wenn man mit der Statue attische Gewandfiguren wie die gleichzeitige Athene (E. Langlotz und W. H. Schuchhardt, *Archaische Plastik auf der Akropolis*, Taf. 48) vergleicht. Hier der geistige Atem des Lebens, dort eine ethische Spannung, die den Lenker aus der ganzen gleichzeitigen Kunst heraushebt, in grandiosem Verzicht auf feinere geistige und seelische Bewegung. Fast abstrakte eherne Spannungsfelder trennen die plastischen Akzente von Haupt und Gliedern. Das kehrt genau so bei der von Amelung und Homann-Wedeking erkannten Demeter des Onatas wieder, freilich durch den Kopisten abgeschwächt (Röm. Mitt. 55 [1940] 196ff. Mein knapper Hinweis auf diese Zusammenhänge in Orient, Hellas und Rom 114f. ist Chamoux leider entgangen). Dazu paßt es, daß der Kopf des Lenkers, wie man längst gesehen hat und auch Chamoux zugibt, auffallend einem originalen in Aigina gefundenen Athenekopf aus der Zeit des Onatas ähnelt. Endlich wissen wir, daß die sizilischen Tyrannen häufig äginetische Meister beschäftigt haben. Der Zuweisung an Onatas kann man nicht den Stil der Giebelfiguren von Aigina entgegenhalten; denn der Athenekopf allein schon beweist, daß der strenge Stil Aiginas in der Zeit des Onatas sich grundlegend von dem älteren der Giebelfiguren unterschieden hat. So haben wir endlich ein deutliches Bild von einem der größten frühklassischen Meister und dank Chamoux eine zuverlässige Grundlage für das Verständnis seines Hauptwerkes. K. Schefold

Lilly B. Ghali-Kahil: Les enlèvements et le retour d'Hélène dans les textes et les documents figurés. Ecole Française d'Athènes. Travaux et mémoires des anciens membres étrangers de l'école et de divers savants. Fasc. 10. 364 S. 104 Tafeln. De Boccard, Paris 1955.

Die umsichtige Sammlung des Materials, die klare Disposition und die hervorragenden Tafeln, die viel Neues, aber auch manches Bekannte besser bringen, geben ein eindrucksvolles Gesamtbild; vieles Einzelne läßt sich so sicherer als bisher deuten. So wird Kunzes Vermutung bekräftigt, daß der Entführer archaischer Schildbänder und Vasen, der das Schwert gegen Feinde erhebt, Paris ist. Etwa gleichzeitig mit diesen Bildern beginnen um 600 die der Bedrohung Helenas durch Menelaos, ein Thema, das im strengen Stil im Sinn der damals beliebten Liebesverfolgungen umgestaltet wird. In unzähligen Varianten schildern reicher Stil und Spätklassik, und im Anschluß daran etruskische und römische Kunst das glückliche Paar. Der Abschluß der Untersuchung gilt Helenas Raub durch Theseus und den Ursprüngen der Vorstellung. Wie die meisten ikonographischen Arbeiten beschränkt sich auch diese auf die Geschichte des Stoffs und der Ideen; in den gebotenen Grenzen konnte nicht auch noch die Geschichte der Form dargestellt werden, die den Gehalt der Kunstwerke erschließen würde (Gymnasium 61 [1954] 285ff.). Bedenkt man den epischen, kyklischen Charakter der Kunst um 600–570, dann sieht man, daß die damals häufig werdenden Helenabilder ebenso auf den großen Schicksalszusammenhang deuten, wie verwandte, damals neu auftretende Themen (Mus. Helv. 12 [1955] 138, 26). Früher fehlt diese Idee; die spätgeometrischen Entführungen sind vereinzelt (318 c. 320, 1); im Früharchaischen ist bisher nur Theseus als Entführer bekannt (Rückführung CVA Oxford 2 III C Taf. 1, 5). Auf dem von der Verfasserin neu veröffentlichten Tonei, Taf. 5, ist Aphrodite frei nach Alkamenes' Gartenaphrodite gebildet. Auf Taf. 13, 3 würde ich den Mann mit Pilos und Ranzen für einen Diener halten; vgl. Jacobsthal, *Mel. Reliefs* 15f. Die Elfenbeinfurniere aus dem Kul Oba kann ich nur in die reife, nicht mit Bezley in die frühe Spätklassik datieren (ESA 12 [1938] 36). Im ganzen darf man sagen, daß der Typus dieses Buches ein Vorbild gibt, dem man viel Nachfolge wünschen möchte. Es ist sorgfältig gearbeitet und trotz des großen Umfangs nirgends weitschweifig, überall interessant. K. Schefold

Emil Kunze: 5. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia, mit Beiträgen von H.-V. Herrmann und H. Weber. Winter 1941/42 und Herbst 1952. 176 S., 82 Tafeln. Berlin 1956.

Kunze, der nach dem Tode von H. Schlef als alleiniger Herausgeber des nunmehr vom Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts losgelösten Olympiaberichts zeichnet, hat den weitaus größten Teil der Veröffentlichungen übernommen, selbst die Inschriften. Das weitere Anwachsen des äußeren Umfangs dürfte nicht nur auf die Vermehrung des behandelten Fundmaterials, sondern auch auf das wachsende Bestreben zurückzuführen sein, der Erstveröffentlichung schon möglichst endgültigen Charakter zu geben, was man von einem Ausgrabungsbericht vielleicht weniger fordern würde, als daß er mit möglichst geringem Verzug erschiene. Dafür sind denn aber die Beiträge sachlich und in bezug auf die photographische und zeichnerische Dokumentation gleich vorzüglich.

Den Hauptanteil macht die Vorlage von Funden der Periode 1941/42 aus. Vieles davon konnte erst nach dem Kriege gereinigt und durch die Verbindung mit älteren Funden in seiner Bedeutung gewürdigt werden. An erster Stelle ist die beglückende Vervollständigung der bereits berühmt gewordenen Zeus-Ganymedes-Gruppe aus Terrakotta zu erwähnen. Die Datierung (um 470 v. Chr.) wird bestätigt. Der Ton scheint korinthisch zu sein, aber

die Herkunft des Meisters bleibt fraglich; K. neigt dazu, ihn für einen Aegineten zu halten. K. zieht nun die Annahme freier Aufstellung der früheren, wonach die Gruppe als Akroter gedient hätte, vor; für eine Entscheidung wäre eine umfassende Untersuchung antiker Statuenbasen nötig. Die Deutung auf die Entführung des Pelops durch Poseidon (Pindar, Ol. I 35ff.), die vor Mingazzini Gesprächsweise schon Ludwig Curtius ausgesprochen hatte, wird von K. verworfen. – Der Kriegertorso aus Ton hat sein rechtes Bein und ein Stück des rechten Armes erhalten. Er gehörte zu einer mehrfigurigen, freistehenden Gruppe von Kämpfern und zeichnet sich wie deren übrige Fragmente (um 490 v. Chr.) durch erstaunliche Höhe der Qualität aus, die nicht hinter derjenigen bester gleichzeitiger Marmorarbeit zurücksteht. Schon in der technischen Vervollendung ist der Abstand von den ungefähr gleichzeitigen Terrakotten aus Veii gewaltig. – Das Bruchstück eines Tierfriesschildes mit zentralem Schlangengorgoneion aus dem dritten Viertel des 7. Jahrhunderts ist auch für die Beurteilung der pseudohesiodeischen Aspis (144ff.) von Interesse (S. 46ff.). – Ein Helm trägt die Weihinschrift eines Miltiades, wahrscheinlich des Marathonsiegers, jedoch vor 493 (S. 68ff.). – Ein Neufund ist der erste erhaltene Rammbock (aus Bronze! mit Gebrauchsspuren!), den als sprechende Zeichen zwei Widderköpfe zieren. Er ist älter (ca. drittes Viertel des 5. Jahrhunderts) als der früheste literarische Beleg des Belagerungsgerätes (S. 75ff.).

Von den Inschriften sei auf das Epigramm hingewiesen, das sich auf den zweiten olympischen Sieg des gleichen Ergoteles bezieht, dessen ersten Pindars 12. Olympie verherrlicht (S. 153ff.), und auf die Weihung der Apolloniaten, die eine weitere Bestätigung für die Zuverlässigkeit des Pausanias (V 22, 2–4) bietet. Die Inschrift eines Reiterdenkmals scheint die Neuigkeit zu erbringen, daß bei den Feldzügen des Cn. Domitius Ahenobarbus – gerufen von Massalia! – gegen die Allobroger und Arverner (121 v. Chr.) ein Kontingent von Achäern teilnahm (S. 160ff.). – Die neueren Einzelfunde stammen fast alle aus den Grabungen am Stadion. Die Haupttatsachen der umwälzenden Ergebnisse über dessen Lage in der Zeit vor der Mitte des 4. Jahrhunderts v. Chr. waren schon früher bekannt gemacht worden (vgl. Scheffold, Orient, Hellas und Rom, S. 65 und 97). Sie konnten durch Nachprüfungen bestätigt und erweitert werden: Das Stadion, das 82 m weiter östlich und 7,5 bis 9,5 m weiter südlich lag, erstreckte sich also bis in klassische Zeit tief in die Altis hinein, Heiligtum und Stätte der Austragung der Wettkämpfe bildeten damals noch *einen* Bezirk: Agon und Kult waren eins. H. Jucker

Herbert Koch: Studien zum Theseustempel in Athen. Aufnahmen und Zeichnungen von Erik von Stockar († 1942). Abhandlungen der sächs. Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, Band 47, Heft 2. Berlin 1955. 158 S., 140 Abb., 57 Tafeln.

Die Vorbemerkungen bezeichnen die Publikation als den Torso eines vor 25 Jahren begonnenen Unternehmens. Zu Krieg und politischen Umwälzungen, die es vielfach durchkreuzten, kamen die mit ungleich größeren Mitteln vorangetriebenen amerikanischen Agoraausgrabungen, durch die frühere Resultate zum Teil überholt wurden. Dennoch konnte eine reiche Ernte von neuen Ergebnissen, Einzelbeobachtungen und wertvollen zeichnerischen Aufnahmen vorgelegt werden. – K. hält gegenüber Thompson und anderen an der alten Benennung fest, vor allem wegen der Themen der Skulpturen, in deren Kreis sich auch die neu gefundenen, leider nicht mitabgebildeten Figuren des Ostgiebels (Heraklesapotheose) einfügen. Theseus wäre mit Herakles zusammen der Besitzer des Tempels gewesen. – Von weit über den Einzelfall hinausreichender Bedeutung ist die gründliche, auch chemische Analysen umfassende Untersuchung der Polychromie. Es bestätigt sich, daß auch die Außenwände, Anten und Säulen einen Ueberzug trugen (Malunterlage oder von eigenem Farbwert?), der jedenfalls alle noch so exakt gearbeiteten Fugen verschwinden ließ. – Besonderes Interesse wendet der Verfasser den um das Theseion verdienten Künstlerpersönlichkeiten zu, unter denen Gottfried Semper dominiert. So werden etwa auch die erstmals veröffentlichten feinen Zeichnungen des Kalmücken Fedor Iwanow von dessen Bildnis begleitet. Dies gibt dem Buch eine heutzutage wohl ungewohnte Note, aber auch eine sympathische menschliche Wärme. H. Jucker

Jean Pouilloux: La Forteresse de Rhamnonte. Etude de topographie et d'histoire. Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 179. Paris 1954. 209 S., 64 Tafeln, 5 Karten. 4°.

Das Buch ist ein typisches Beispiel der französischen Altertumswissenschaft durch die Genauigkeit der Beobachtung, die Vollständigkeit der Materialsammlung, die Ausführlichkeit der Beschreibung. Mit größtem Fleiß trägt der Verfasser sämtliche archäologischen und historisch-epigraphischen Zeugnisse zusammen, um ein Gesamtbild von Bau und Funktion jener von der Wissenschaft neben dem berühmten Nemesisheiligtum bisher wenig beachte-

ten Festung an der attischen Ostküste zu geben. Leider ist es ihm dennoch nicht möglich, ein abschließendes Bild zu vermitteln, da keine neuen Grabungen veranstaltet werden konnten. Das Buch ist in drei Abteilungen gegliedert: 1. Auswertung des archäologischen und historischen Materials, 2. Sammlung sämtlicher auf Rhannus bezüglichen Inschriften (worunter einige bisher unpublizierte) mit einer Prosopographie, 3. Abbildungsteil. Der gut geschriebene Text gibt ein lebendiges Bild der für die Ueberwachung des Euripos und die athenische Getreideversorgung wichtigen doppelten Befestigungsanlage mit ihren Bauten und Heiligtümern, soweit sie durch die oberflächlichen Grabungen von 1890–94 und 1922–23 erschlossen worden sind; reizvoll besonders für den Althistoriker und den Philologen sind die vor allem auf die Inschriften gestützten Abschnitte über das Leben in der Festung, das Verhältnis der Besatzung und der Bevölkerung zueinander und die Spiegelung des großen historischen Geschehens in der kleinen Gemeinschaft. Einige Karten und ein neu vermessener Plan des Areals auf Faltafel erleichtern neben den vielen Photographien das Verständnis des verdienstvollen Buches. Für eine ausführlichere Besprechung vgl. C. W. J. Eliot, *AJA* 60 (1956) 199ff.

Ines Jucker

Jean Pouilloux: Recherches sur l'Histoire et les Cultes de Thasos. I. De la fondation de la cité à 196 avant J.-C. Ecole Française d'Athènes, Etudes Thasiennes III. E. de Boccard, éditeur, Paris 1954.

Es handelt sich bei diesem umfangreichen Buch um ein hervorragend gelehrtes, intensiv gearbeitetes, in viele Gebiete eingreifendes Werk. Der Ausgangspunkt war ein epigraphischer, aber die Epigraphik erscheint hier wie ein Zentrum altertumswissenschaftlicher Studien überhaupt. Um die Erstveröffentlichung und Interpretation von Inschriften und die Besprechung schon bisher bekannter Inschriften ranken sich gleichsam herum die einzelnen Kapitel zur politischen und wirtschaftlichen Geschichte, zu den Kulturen und staatlichen Institutionen von Thasos. Kaum etwas kommt zu kurz: Elemente der Bevölkerung, Namengebung, rechtliche Bestimmungen und sprachliche Ausdrücke, Handelsbeziehungen und Münzwesen, Literatur und Kunst, soweit sie für das Verständnis der politischen Geschichte in Betracht fallen; es muß also unter anderm auch von Archilochos (das *μνημα* des Archilochischen Glaukos ist erst nach Abschluß des Buchs aufgefunden worden: Pouilloux, *BCH* 79 [1955] 75ff.), von Polygnot und Onatas, vom Aufenthalt des Herodot und dem des Hippokrates auf Thasos, von Demosthenes' Leptinea die Rede sein, ebenso vom eventuellen Einfluß des Platon auf die staatliche Reorganisation im 4. Jahrhundert. Dabei sei auf die prächtige neue Inschrift aus der Mitte dieses Jahrhunderts hingewiesen, in der Gesetzesbestimmungen über die Bestattung der fürs Vaterland Gefallenen, der *ἀγαθοί*, wie sie hier schlechtweg heißen, gegeben werden, über ihre Ehrungen nach dem Tod und über die Fürsorge für die Hinterlassenen. Schrift, Dialekt und Kalender von Thasos sind von P. in besonderen Anhängen dargestellt. Mit Interesse verfolgen wir, wie P. die Gründungsgeschichte erörtert, ferner all das, was sich an den berühmten Periodoniken Theogenes und seine politische und religionspolitische Rolle knüpft, die Darstellung der Revolutionen seit 411 und der späteren Wiederaufrichtung des Staats; zur Diskussion wird erneuten Anlaß bieten, was P. vom thasischen Herakles sagt. Seit 1911 arbeitet die französische Schule von Athen auf Thasos. Zu den Ergebnissen der Grabungen und zu einer solchen Veröffentlichung und Verwertung der Ergebnisse ist sie zu beglückwünschen.

P. Von der Mühl

Ernest Will: Le Dôdékathéon. Exploration Archéologique de Délos, faite par l'Ecole Française d'Athènes, fasc. XXII. De Boccard, Paris 1955. 191 S., 16 Tafeln, 8 Pläne, 63 Textabb. 4°.

Will veröffentlicht in dem vorbildlich ausgestatteten Band das nur sehr schlecht erhaltene Heiligtum der Zwölfgötter, dem aber eine besondere Bedeutung deshalb zukommt, weil es der einzige bekannte Zwölfgötterbezirk mit einem Tempel ist. Dieser, ein einfacher dorischer Amphiprostylos, stammt aus dem Beginn der hellenistischen Zeit und enthält im Inneren noch die Kultbildbasis. Die Temenosmauer umschließt eine Reihe von Basen und Altären, von denen jedoch nur noch einer die Weihinschrift (Athenas Dios Heras) trägt; die literarisch-epigraphische Ueberlieferung für das Heiligtum ist überhaupt äußerst dürftig. Aus der Gestalt des Bezirks kann man schließen, daß dieser schon im 7. Jahrhundert v. Chr. bestanden hat, da das im Norden anschließende Letoon auf seine Umgrenzung Rücksicht nimmt. Spuren, die älter sind als das 4. vorchristliche Jahrhundert, haben sich unter den baulichen Resten allerdings nicht gefunden; die hier zutage getretenen schönen Statuenfragmente vom Ende des 6. Jahrhunderts v. Chr., die aller Wahrscheinlichkeit nach die Zwölf dargestellt haben, sind ausführlich von J. Marcadé (*BCH* 1950) behandelt worden.

Ines Jucker

Werner Peek: Griechische Versinschriften. Bd. I: Grabepigramme. Akademie-Verlag, Berlin 1955. 695 S.

Die auf vier Bände berechnete Ausgabe ist aus dem Plan einer Erneuerung von G. Kaibel's *Epigrammata Graeca e lapidibus collecta* hervorgegangen. Auf den vorliegenden Band soll ein zweiter mit den Weih- und Ehrenepigrammen, inschriftlichen Hymnen und Orakeln sowie solchen Gedichten folgen, die sich keinem Genos mit Sicherheit zuweisen lassen; für den dritten Band sind ein Kommentar und für den vierten Indices vorgesehen.

Die Sammlung der Grabepigramme ist bis zum Ausgang des Hellenismus nach Möglichkeit vollständig, für die spätere Zeit bis zum 6. Jahrhundert n. Chr. wurde eine Auswahl in dem Sinne getroffen, daß die geringwertigen Beispiele für die einzelnen Typen fortfielen. Die auf Steinen gefundenen Epigramme sind durch solche aus literarischer Überlieferung ergänzt, deren epigraphischer Ursprung erweisbar ist oder doch vom Herausgeber angenommen wird. In der Anordnung läßt dieser sich von literarischen Gesichtspunkten lenken, indem er die Gedichte gleicher Form und gleichen Gedankeninhalts zusammenstellt; bloß innerhalb der bei dieser Anordnung entstehenden Kapitel ist chronologische Reihenfolge durchgeführt. Der Apparat am Fuße jeder Seite gibt Herkunft, Veröffentlichung, Ergänzungen und Varianten sowie Literatur an. F. Wehrli

Max Treu: Von Homer zur Lyrik. Wandlungen des griechischen Weltbildes im Spiegel der Sprache. Zetemata Heft 12. Verlag C. H. Beck, München 1955. 332 S.

Das hier zur Anzeige gelangende Werk ist der vor allem in Deutschland hervortretenden Forschung verpflichtet, welche sich den überindividuellen Sprach- und Stilformen der Dichtung zuwendet und diese allgemein geistesgeschichtlich interpretiert. Wenn B. Snell als prominenter Vertreter dieser Richtung Erwachen und Wandlungen des menschlichen Selbstverständnisses in der archaischen Zeit der Griechen erschließt, so macht Treu zu seinem noch umfassenderen Thema die zunehmende Bereicherung und Differenzierung des bewußten Weltbildes von der Epik bis zur Lyrik. Was ihn dabei interessiert, ist ebenso das Landschaftliche in der Dichtung wie die Darstellung von Erscheinung und Wesensart des Menschen, und sein Buch ist reich an feinen und wertvollen Einzelbeobachtungen.

Mit einer allgemeinen Entwicklung, wie Treu sie darstellt, ist beim archaischen Griechentum zweifellos zu rechnen, auch wenn seine geistesgeschichtliche Ausdeutung des Literarischen in ihrer Vereinfachung der Tatbestände manchmal etwas gewalttätig wirkt. Vor allem ist gegen seine Methode einzuwenden, daß sie nicht mit dem durch das heldische Thema veranlaßten archaisierenden Stil der Ilias rechnet. Dieser führt aber zum Verzicht auf manche Wirkung des Intimen und Stimmungsvollen, welche dem Iliasdichter nachweisbar zur Verfügung stehen würde, und damit wird die methodische Grundlage, auf der Treus Beweise ruhen, auf weite Strecken hin brüchig. Die zeitliche Reihenfolge Ilias-Odyssee-Lyrik ist nicht so eindeutig und selbstverständlich, wie der Verfasser voraussetzt. F. Wehrli

Josef-Hans Kühn: System- und Methodenprobleme im Corpus Hippocraticum. Hermes Einzelschriften Heft 11. Verlag Steiner, Wiesbaden 1956. 103 S.

Die im hippokratischen Corpus angewandten und diskutierten Methoden haben allgemeine, Bedeutung wegen der Beziehungen, die zwischen der Medizin und den übrigen Einzeldisziplinen, besonders aber auch der Philosophie, bestehen. So setzt sich der Verfasser von *De prisca medicina* als Empiriker mit einer systematischen und spekulativen Richtung auseinander, die im hippokratischen Corpus etwa durch *De flatibus* oder *De hominis natura* und in der Philosophie durch Platon vertreten ist. Aus der Art, wie er dabei die gegnerische Methode kritisiert und sich zugleich doch von ihr beeinflussen läßt, hat H. Diller (Hermes 80 [1952] 385ff.) geschlossen, er sei durch die Schule Platons gegangen, was zu einer entsprechend späten Datierung seiner Schrift führte. Kühn kehrt jetzt zur älteren Annahme eines umgekehrten Prioritätsverhältnisses in dem Sinne zurück, daß Platon bei seinen programmatischen Äußerungen irgendwelche Vertreter des Empirismus im Auge habe, zu dem sich auch unser Autor bekennt. In anderen Schriften des Corpus findet er Ansätze zu Platons Definitions- und Klassifikationsmethode. F. Wehrli

T. B. L. Webster: Art and literature in fourth century Athens. University of London Press, The Athlone Press 1956. 159 S.

Jede Kunstgattung untersteht zunächst ihren eigenen Formgesetzen, welche das nächste Objekt der Forschung darstellen. Außerdem gibt es aber zwischen den einzelnen Künsten eine Wechselwirkung, und es muß als legitim anerkannt werden, auch nach der Existenz eines umfassenden Zeitstils zu fragen, welcher durch jene bestimmt wird. Diese Aufgabe

verlangt aber den größten Takt, wenn der Reichtum aller künstlerischen Schöpfungen nicht leeren Schlagworten unterworfen werden soll.

Ziel von T. B. L. Websters Studie ist eine Dichtung und bildende Kunst umfassende Wesensbestimmung des 4. Jahrhunderts v. Chr. in Athen. Er teilt dasselbe in drei Perioden ein, welche in Platon, Aristoteles und Theophrast je den maßgebendsten Vertreter haben sollen, und die vorherrschenden Prinzipien dieser drei Perioden sieht er in Gegensätzlichkeit, organischer Struktur und individueller Erscheinung. Durch eine Reihe treffender Beobachtungen wird die Wechselwirkung zwischen den drei genannten Denkern und der Kunst ihrer Zeit beleuchtet, und damit fällt manches neue Schlaglicht auch auf altbekannte Analogien zwischen Dichtung und bildender Kunst. Das ganze ist als mutiger Vorstoß in neues Gelände zu würdigen: über Wert und Haltbarkeit der einzelnen Positionen wird künftige Forschung zu entscheiden haben. F. Wehrli

Aristotele Organon. Introduzione, traduzione e note di *Giorgio Colli*. Giulio Einaudi editore, 1955. 1056 S.

Die Einleitung gibt im ersten Abschnitt einen historischen Ueberblick über die Ausgaben des aristotelischen Organons seit 1495 bis zur Gegenwart, handelt im zweiten Abschnitt von den Auslegungen des Textes, wobei auch hingewiesen wird auf die Beiträge zur Deutung des Textes von seiten der modernen formalen Logik und bringt im dritten Abschnitt einen Ueberblick über die Uebersetzungen des Organons, die bis dahin erschienen sind.

Es folgt eine Uebersetzung sämtlicher Schriften des aristotelischen Organons in italienischer Sprache. Der Uebersetzung sind am Rande die Zeichen beigelegt, die es ermöglichen, in der Gesamtausgabe der Schriften des Aristoteles, nach der man zu zitieren pflegt, die entsprechende Stelle des griechischen Textes aufzufinden.

Auf die Uebersetzung folgt ein Abschnitt von dreihundert Seiten, in welchem die Bemerkungen zu einer Fülle von Textstellen vereinigt sind. Wir heben hervor, daß sich in diesem Abschnitt eine Tafel findet, auf welcher die aristotelischen Syllogismen korrekt und deutlich dargestellt sind.

Die Uebersicht über das gesamte Schrifttum, das berücksichtigt ist, wird erleichtert durch Verzeichnisse, die an den Schluß des Werkes gestellt sind.

Nach der Auffassung des Rezensenten ist das vorliegende Werk von Giorgio Colli eine sehr erfreuliche Erscheinung und ist geeignet, das Studium der aristotelischen Logik in philologisch und philosophisch interessierten Kreisen zu fördern. K. Dürr

Hippolytus Werke. Vierter Band: *Die Chronik*. Hergestellt von *Adolf Bauer*†, durchgesehen, herausgegeben und in zweiter Auflage bearbeitet im Auftrag der Kommission für spätantike Religionsgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin von Rudolf Helm. Akademie-Verlag, Berlin 1955.

In zweiter Auflage erscheint die Chronik des Hippolytus nun als 46. (36.) Band der von der Berliner Akademie herausgegebenen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte. Im Jahre 234/5 erschienen, führt sie von Adam über die Patriarchen und jüdischen Könige bis in die römische Kaiserzeit und umfaßt als synchronistische Stütze auch eine Liste der Perserkönige sowie der Olympiaden. Ihr unmittelbarer Zweck ist, wie Bauer in der Einleitung ausführt, chiliastische Befürchtungen zu zerstreuen, nämlich nachzuweisen, daß das 6. Jahrtausend seit Erschaffung der Welt, an dessen Ende der jüngste Tag erwartet wurde, noch nicht abgelaufen sei. Ein in die Chronik eingebautes geographisches Namenregister mit Distanzangaben ist mitbedient, obwohl seine Echtheit nicht feststeht.

Vom ursprünglichen Text ist nur der Anfang erhalten, so daß der Rest aus zwei lateinischen Uebersetzungen und einer syrischen gewonnen werden muß, denen allen eine Bearbeitung der ersten Fassung zugrunde liegt. Außerdem sind für die Rekonstruktion jüngere Autoren berücksichtigt, welche die Chronik benützt haben. F. Wehrli

Theodoret Kirchengeschichte. Herausgegeben von *Léon Parmentier*. 2. Auflage bearbeitet im Auftrag der Kommission für spätantike Religionsgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin von *Felix Scheidweiler*. Akademie-Verlag, Berlin 1954.

Ueber die Schriftenreihe, in welche die zweite Auflage des vorliegenden Werkes aufgenommen worden ist, wurde im 11. Jahrgang (1954) 199f. dieser Zeitschrift Bericht erstattet. Der Bearbeiter konnte aus der ersten Auflage Text, Apparat und Register unverändert übernehmen, umgearbeitet hat er nur die Einleitung. Als Denkmal der spätantiken Religionsgeschichte ist das an Dokumenten reiche Werk Theodorets, welches an die Kirchengeschichte Eusebs anschließt, besonders durch seine ausführliche Darstellung des Kampfes gegen die arianische Lehre von Bedeutung. F. Wehrli

Jean Gagé: Apollon Romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du «ritus Graecus» à Rome des origines à Auguste. E. de Boccard, éditeur, Paris 1955. 741 S.

Unter Auswertung eines reichen literarischen und archäologischen Materials wird die Geschichte des römischen Apollonkultes in seiner Verflechtung mit der Außen- und Innenpolitik Roms von der Gründung des ersten Apollontempels im Jahre 433 bis zu derjenigen auf dem Palatin durch Oktavian und weiter hinab bis zur Vorbereitung der kaiserzeitlichen Heliostheologie entworfen. Im Titel des Buches kommt seine Hauptthese zum Ausdruck, daß der Gott und sein Kult bei den Römern trotz seinem Namen besonders in älterer Zeit auch italische Wesenszüge getragen habe. Gagé rechnet mit dem Anschluß an etruskische Kathartik, und für die sibyllinischen Bücher, aus welchen die Duumviri und späteren Decemviri sacris faciundis auch für den Apollonkult Anweisungen holten, zieht er rein griechisch-cumäische Herkunft in Zweifel. Das gleiche gilt, wohl mit besonderem Recht, für die angeblich im Jahre 181 entdeckten sakralen Aufzeichnungen des Königs Numa, welche dessen Pythagoreertum beweisen sollten. An den sich besonders in Krisenzeiten wiederholenden Rückgriffen auf den Apollonkult sieht Gagé einzelne Geschlechter beteiligt, deren Namen er mit Hilfe von Münzbildern identifiziert. Zu ihnen gehört die Gens Julia, deren apollinische Ueberlieferungen zum Glauben an Apollons Hilfe bei Actium und damit zur Gründung seines Tempels auf dem Palatin führen.

F. Wehrli

Karl Vretska: Studien zu Sallusts Bellum Jugurthinum. Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, SB 229, 4. Wien 1955.

Nach der Interpretation des Proömiums, die sich vor allem auf einen Vergleich mit dem Proömium der anderen Monographie Sallusts stützt, untersucht Vretska den Aufbau: Es ergeben sich drei ungefähr gleich große Hauptstücke, eine Aufteilung, bei der den Exkursen eine gliedernde Funktion zugewiesen ist. Doch wird die kompositionelle Arbeit des Autors nicht nur für diese Hauptlinien, sondern auch für die einzelnen kleineren Teile, die Handlungen und Szenen, jede für sich allein oder mehrere in ihrem Zusammenhang, erläutert. Es folgen Betrachtungen über vier wichtige Gestalten im Werk (Memmius-, Metellus-, Marius-, Sulla-Bild), denen sich ein Abschnitt über die 'Kampfschilderungen' und ein solcher über 'Pathos, Peripetie und Spannung' anschließt. Die Studie K. Büchners (Hermes-Einzelschriften 1953), die verwandte Ziele verfolgt, hat Vretska noch einsehen und gelegentlich zitieren können; im Vorwort weist er auf einige wesentliche Unterschiede in den beidseitigen Auffassungen hin. Sorgsame Interpretation, die nicht zuletzt auch den römischen Einschlag würdigt, stete Berücksichtigung der wissenschaftlichen Literatur und umfassende Register machen diesen Wiener Sitzungsbericht zu einem wertvollen Helfer bei künftiger, gelehrter und pädagogischer, Beschäftigung mit dem Bellum Jugurthinum.

H. Haffter

Otto Seel: Die Praefatio des Pompeius Trogus. Erlanger Forschungen, Reihe A, Bd. 3. Erlangen 1955.

Der Verfasser, Herausgeber des Iustin und der Fragmente des Pompeius Trogus, versucht hier vom Geschichtswerk des Trogus, seinem Aufbau und Gehalt, mehr zu erfassen als die bisherige Forschung den uns erhaltenen Fragmenten und Zeugnissen abzulesen vermochte, hat die Forschung doch, wie der Verfasser meint, zu wenig nach Trogus selbst gefragt (sondern meist nur nach seinen Quellen) und war sie zu wenig geneigt, diesem Historiker augusteischer Zeit ein geistiges Eigentum zuzuerkennen. Zunächst geht es um die Rekonstruktion einer Praefatio bei Trogus, für deren Inhalt eine Reihe von Gedanken aus Iustin und aus Troguszitaten bei Autoren des 6. Jahrhunderts gewonnen werden. Von der postulierten Praefatio her aber weitet sich der Blick aus über das Werk im gesamten, zum Titel und seiner Bedeutung, zur Verwandtschaft mit Sallust, zur cäsarisch-imperialen Geschichtsplanung des Trogus, zur scheinbaren Romfeindlichkeit und dergleichen. Die Untersuchung, die mit ihrer anspruchsfreudigen und gelegentlich eigenwillig stilisierten Darstellungsweise an das Cicero-Buch des Verfassers erinnert, bietet den Fachgenossen vielseitige und anregende Gelegenheit zur Prüfung neuer Thesen auf dem Gebiet der griechisch-römischen Historiographie.

H. Haffter

L. P. Wilkinson: Ovid recalled. University Press, Cambridge 1955. 483 S.

Ein Buch wie das vorliegende stellt dem englischen Humanismus ein schönes Zeugnis aus, wenn es mit einem großen Leserkreis rechnen darf; sein Titel deutet die Hoffnung an, dem vernachlässigten Dichter, dessen zweitausendjähriges Jubiläum bevorsteht, etwas von seiner einstigen Geltung zurückzugeben.

Die lebendige und geistreiche Darstellung schafft für die Erfüllung dieser Hoffnung die besten Voraussetzungen. Der Verfasser hat für seinen Dichter Verständnis und Liebe, ohne seine Schwächen zu verkennen, und er verfällt nirgends historischer Distanzlosigkeit, auch wo er zu Veranschaulichung und Vergleich Autoren der englischen Literatur heranzieht. Die kulturellen und literarischen Voraussetzungen werden in angemessenem Umfang gewürdigt, und ebenso bleibt der biographische Rahmen der Einzelinterpretation in den richtigen Proportionen. Im übrigen erhalten die einzelnen Gattungen von Ovids Dichtung je ein Kapitel, das umfangreichste die Metamorphosen. Die Behandlung derselben, welche etwa hundert Seiten beansprucht, orientiert sich an folgenden Gesichtspunkten: Spirit and temperament; Grotesqueness, humour, wit; Narrative and description; The gods; Mortals; Philosophy; Italy and Rome; Drama, rhetoric, words.

F. Wehrli

Jean Colin: Juvénal et le mariage mystique de Gracchus (Juv. Sat. II 107–142). Sonderabdruck aus *Atti della Accademia delle Scienze di Torino* vol. 90. 1955/56.

Wie in seiner Studie über die sechste Satire Juvenals (s. Mus. Helv. 11 [1954] 253) stellt der Verfasser die Tirade gegen Gracchus in archäologischen, soziologischen und religionsgeschichtlichen Zusammenhang und sucht mit reicher Dokumentierung für die Hochzeit des Gracchus mit einem *cornicen* (und ähnlich für sein Auftreten als Gladiator) sowie für ähnliche Berichte (so die Hochzeit Messalinas mit Silius und die des Nero mit Sporus und mit Pythagoras) nachzuweisen, daß es sich um Initiationsriten, für Gracchus um den Kult der Ma-Bellona, handle, deren religiöse Natur von den Autoren böswillig ignoriert werde. Historiker wie Sueton und Tacitus hätten sich nach ihm von Satirikern inspirieren lassen im Interesse der düsteren Charakterisierung der von ihnen geschilderten Persönlichkeiten. Er übersieht dabei freilich, daß den Satirikern wie den Historikern solche Ausschweifungen als verabscheuungswürdig gelten, auch wenn seine Annahme, sie seien ritueller Art, zu Recht bestehen sollte.

E. Liechtenhan

Sven Lundström: Übersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiete der christlichen Latinität. C. W. K. Gleerup, Lund 1955. 312 S.

Seinen Studien zur lateinischen Irenaeusübersetzung und zur *Historia tripartita* des Epiphanius läßt Lundström diesen stattlichen Band zur Uebersetzungstechnik auf einem größeren Gebiet der christlichen Literatur folgen. An einem eindrucksvollen Material von Uebersetzungsfehlern aus lateinischen Texten, zu denen das griechische Original erhalten ist, vor allem aus dem Kreis um Cassiodor, aber auch aus Itala und Augustin, wird versucht, eine 'Prinzipienlehre der Uebersetzungsfehler' (S. 12) von mehr als speziellem Interesse zu geben. Erstes Ziel ist daher die Feststellung der Fehlertypen, die von Fehlern in der handschriftlichen Vorlage über falsches Lesen und Auflösen von Abkürzungen bis zu lexikalisch, grammatikalisch und inhaltlich falscher Deutung, von falschem Latein aus zu großer Texttreue bis zu 'freier' Uebersetzung aus falschem Verständnis gehen.

Nun zeigt aber nach der Natur der Sache das Material meist, was als zweites und drittes Ziel der Untersuchungen angegeben wird, Verbindung und Uebergänge zwischen den verschiedenen Typen; selten läßt sich der Charakter eines Fehlers eindeutig bestimmen. So ist das Buch zwar nach paläographischen und grammatikalischen Kriterien gegliedert, aber sehr viele Beispiele lassen sich dieser Disposition nicht einfügen. Die Schwierigkeiten wären, glauben wir, zu vermeiden gewesen bei folgendem Aufbau: 1. Prinzipienlehre der Uebersetzungsfehler mit einem möglichst eindeutigen Beispiel zu jedem Typus. 2. Material nach Quellen geordnet, lateinischer und griechischer Text synoptisch, knapper Kommentar mit entsprechendem Hinweis auf 1. 3. Indices.

Doch das sind allgemeine Einwände, für gewichtigere einzelsachliche ist hier nicht der Ort, und wir vermöchten sie auch nicht so leicht hin zu geben. Von den ausführlichen und denkbar vollständigen Indices her läßt sich die Fülle des Buches, das fortan wie alle diese Werke aus der nordischen Schule für die Sprachwissenschaftler, Lexikologen, Textkritiker und Philologen verschiedenster Richtung zu den unentbehrlichen Hilfsmitteln zählen wird, bequem auswerten.

M. Imhof

